Récit (journal de vie et de voyage) 1

Dimanche 19 juillet 98 :

Drôle de voyage, merci Air France! Le vol direct Roissy _ Édimbourg était complet. J'ai été sur-booké. Heureusement, à Roissy, j'ai rencontré Jonathan, 15 ans, un peu gros, venant passer deux semaines à Édimbourg, dans un autre centre d'apprentissage de la langue. Bref nous sommes deux sur-bookés, ça rassure. Petit scandale à Roissy, nous voilà remboursés de cent livres chacun avec restaurant offert en attendant. Nos bagages sont quand même enregistrés : "Ne vous inquiétez pas, vous les récupérerez à Édimbourg". Mon cul !

L'avion d'après était à quinze heure avec un changement à Londres. Seulement voilà, un con à fait enregistré son bagage et s'est cassé. Donc ils ont vérifié tout, par peur d'un attentat et l'avion a été tellement en retard que John et moi avons raté notre correspondance à Londres. Là bas, une hôtesse blonde s'est occupée de nous en nous remettant sur le prochain vol ; entre autre l'hôtesse ma fait part qu'elle jouait une comédie musicale le six août à Édimbourg. On verra.

Donc, nous sommes arrivé à vingt heures au lieu de quatorze heures! Et en plus... plus de bagages. Nous nous sommes plaint, nos familles sont venues nous chercher. C'est ici que John et moi nous sommes quittés.

Ma famille d'accueil est bien. Au moment de me coucher, quelqu'un de l'aéroport est venu me rapporter mon bagage ; j'imagine qu'il a fait de même pour John.

La dame de ma famille doit avoir la cinquantaine, séparée de son mari, elle vit avec son fils de vingt ans. Elle a aussi une fille de dix huit ans.

Il y a un autre étudiant qu'ils accueillent, un italien de vingt-quatre ans qui est là pour deux semaines.

Demain, mon séjour commence...

Mardi 21 juillet 98 :

Il n'y a pas beaucoup de jeunes au centre, je suis dans une classe de niveau moyen, heureusement il y a Massimo avec moi l'Italien de ma famille d'accueil. Hier nous avons fait une excursion : la visite d'Édimbourg en car ; je n'ai jamais rien vu d'aussi beau et de si triste,

peut-être que c'est moi. Il y a quelques suisses et des français, je ne leur parle pas pour mieux parler anglais. Le soir on fait les pubs avec mon petit groupe d'amis italiens... Il y a aussi des espagnols, des allemands, des hongrois, des brésiliens, des polonais, des japonais etc.

Maintenant passons aux choses sérieuses :

J'ai rencontré une italienne de dix huit ans aux cheveux longs, ses yeux sont bleus. Elle est venue avec un ami italien du même âge, très sympa, il cherche une copine aussi. Le bouquet a été quand elle m'a adressé la parole :

- Where do you come from ?

- From France, and you ?

- I come from Italy, well what' s your name ?

- Alexander and you ?

- Maria !

- Euh...euh... Sorry, I can't find my words!

Et je croyais bien que c'était fini, elle est partie et j'avais l'air con !

Mais en fait, je crois qu'elle m'aime bien...

Sinon j'ai trouvé une brosse à dent aujourd'hui, je suis content.

L'argent part très vite.

Jeudi 23 juillet 98 :

Avant-hier soir on était dans un pub irlandais avec un groupe de musique traditionnelle (flûte, violon, guitare), c'était fantastique.

Aujourd'hui on nous a passé Trainspotting à l'école. Je crois que personne n'a aimé!

Ce soir, Massimo est parti jouer au foot avec Charles, le fils de la maison. Je n'ai pas réussi à trouver les autres alors je me suis amusé tout seul.

Dans ma famille d'accueil, nous avons eu nôtre dîner à seize heure quarante cinq. Après je suis parti ; j'ai visité toute la ville à l'aide de ma carte de bus. Je me suis retrouvé dans un pub de punks avec une trop bonne ambiance, je me suis soûlé à la pinte, sur le retour j'ai compris que j'étais désormais écossais...!

Mardi 28 juillet 98 :

Désolé de ne pas avoir écrit plus tôt. Je ne pouvais pas et d'ailleurs, peut-être que je ne le pourrai plus...

Vendredi j'ai commencé à ne plus aimé le centre, j'ai trouvé la liqueur dont je parle depuis si longtemps aux autres. Il s'agit d'une crème délicieuse.

Samedi je suis parti en excursion à Inverness avec Dario et Maria :_

Quatre heure trente de bus. C'était pas mal, le soir on a dormi tous les trois dans un superbe "bed and breakfast", en tout j'ai dû dépenser soixante livres sterling, je vais devoir supplier mes parents de m'envoyer de l'argent ou alors je rentrerai plus tôt. Bon je dois jouer aux cartes avec Massimo, à plus tard.

J'ai perdu! Donc je disais que nous étions à Inverness : je n'ai jamais autant ri avec une fille qu'avec Maria... Elle est géniale, pas du tout fière et il lui arrive toujours des couilles comme à moi... Je suis tombé littéralement amoureux d'elle. Dimanche nous avons visité le Loch-Ness et on a vu le monstre : l'arnaque! Le soir nous devions prendre le bus à vingt deux heure pour revenir. Le problème c'est qu'on a confondu les horaires du soir avec ceux du matin, donc il n'y avait pas de bus ; nous étions donc coincé en haut de l'Écosse sans beaucoup d'argent. Heureusement, on a fait la rencontre de Tim, un américain de vingt ans qui nous a trouvé une auberge de jeunesse à vingt livres pour trois. Nous étions douze dans la même chambre, impossible de dormir, Dario avait un matelas plein de vin!

Le lendemain, nous avons pu reprendre le bus (quatre heures trente). Tim va venir à Édimbourg à partir de mercredi, il bosse dans un restaurant Français prêt du port.

Nous sommes donc arrivé à treize heures au centre, à l'heure où finissent les cours et c'était l'heure du repas. Quand on est arrivé dans le self, tout le monde nous a applaudit parce qu'ils croyaient qu'on était mort! On leur a raconté tout et ils ont bien ri.

Le soir même nous avons fait le tour des pubs d'Édimbourg et c'est là que commença ma dépression...

Un play-boy d'italien, super beau gosse et un peu plus vieux, bientôt anesthésiste, a commencé à allumer Maria. Ça ma fait rire au début, je me suis dit qu'elle ne tomberait jamais dans le panneau :

Et bien il faut croire que si! J'en deviens fou, écœuré, écroulé.

Bon, on va aller se saouler avec Massimo car je crois que lui aussi est déçu de ses vacances ; il part après demain.

Jeudi 05 août 98 :

00H25 :

Tout va bien!

Je suis dans ma chambre, j'ai beaucoup lu Nietzsche et j'y vois plus clair... En fait je passe des vacances... des vacances intéressantes. Les deux premières semaines se sont passées tranquillement; Massimo et Dario sont partis (c'est ma deuxième déception). Beaucoup d'autres du centre s'en vont aussi pour être remplacés par des pires (je sais je suis négatif), c'est ma troisième déception. Ma première déception n'avait nul point d'être, Maria est belle et bien géniale, elle a rejeté l'anesthésiste...

C'est vraiment une fille formidable, si je n'arrive pas à mes fins avec, elle restera tout de même ma meilleure amie étrangère. On peut tout ce dire avec le peu d'anglais que l'on connaît et on se moque beaucoup des autres. Maintenant il y a trois autres bonnes nouvelles ; le fils de ma famille est génial, son surnom et "Chaz". Je passe deux soirs par semaine avec lui et ses potes. On boit énormément et je me suis même laissé aller à jouer au foot. Ce sont d'ailleurs des vraies bêtes et ils ont des superbes terrains synthétiques. Un des potes de Chaz à quarante ans, il est divorcé, a deux enfants et est ancien chauffeur de train, probablement viré car il est pickpocket, parieur, joueur, arnaqueur, vendeur de tout ce que tu veux...

Un soir, Dario, Chaz, lui et moi sommes allé en disco et là Oley (le mec) à tiré un larfeuil comme à sa vieille habitude et il s'est cassé à l'anglaise.

Chaz, Dario et moi nous amusions bien jusqu'à ce que les videurs et les flics viennent nous chercher! Dario et moi avons juste eut à attendre Chaz qui se faisait questionner dans le bureau des videurs par les flics. Au bout

d'une heure il est ressorti, il avait donné des descriptions bidons et a baratiné puis nous sommes partis.

Dehors nous avons immédiatement rencontré deux américaines de dix huit et vingt cinq ans, canons...

Chaz assure trop dans ces cas là, nous sommes restés une heure ou une heure trente avec elles, puis on les a raccompagné à leur hôtel en liquidant ma petite bouteille de crème écossaise.

Quand nous sommes rentré chacun chez nous, on avait des traces de rouge à lèvre partout...!

Chaz m'a dit plus tard que Oleg c'est fait arrêté pour pleins de délits et qu'on le recherchait depuis longtemps. Au bout de trois jours il est quand même sorti en attendant son jugement, et manque de pot il s'est fait tabasser à mort par des collègues ; bilan : les deux jambes et les deux bras cassés.

A part ça, j'en étais à ma deuxième bonne nouvelle ; Tim est arrivé à Édimbourg, j'ai déjà mangé dans son restaurant et j'ai repassé une troisième soirée avec lui et Maria. Il a pu rencontré les nouveaux de mon centre et les a qualifié de "dork", je crois que cela signifie que ces derniers veulent paraître cool alors qu'ils sont snobs. Je ne connais pas de mot français qui le qualifie si bien!

Demain soir, Tim est invité par ma famille d'accueil. C'est génial, après nous irons voir Maria.

La troisième bonne nouvelle, c'est que ce week-end, j'étais légèrement en état d'ébriété dans la rue et un type m'a tendu son joint d'herbe. J'ai eu l'air si content qu'il m'en a donné un peu! J'ai fumée tout avec Maria et Ans, un allemand a peu près fréquentable ; Maria ne l'aime pas, elle a raison ; d'ailleurs elle a toujours raison...

Aujourd'hui j'ai retrouvé encore un morceau de haschich à dix livres. Ans, Maria et moi initions désormais un japonais au haschich européen. Les conséquences sont hilarantes : il ressemble à un lapin fou, avec Maria on ri beaucoup!

Voilà, c'est à peu près tout si ce n'est que maintenant je suis vraiment un touriste au centre et aussi avec Maria ; nous allons partir en week-end (en semaine) tous les deux, assez loin... j'essaie de ne pas me faire trop d'illusions, mais c'est déjà si bien d'être avec elle...

Vendredi 06 août 98 :

<u>22H00 :</u>

JE PARS AVEC MARIA !!!

<u>Dimanche 08 août 98 :</u>

Je suis seul dans la maison de ma famille d'accueil. J'attends un coup de fil de Maria. J'ai passé avec elle la journée la plus intéressante de ma vie hier, je ne sorts pas avec, je n'y ai jamais fait allusion chaque fois que j'étais avec elle pour ne surtout pas l'ennuyer, et puis de toute façon c'est ... il n'y a pas de mots pour exprimer ma joie, mon bien être en étant avec elle dans la rue, je n'ai jamais été aussi fier, c'est plus qu'une petite copine, ici, c'est ma deuxième moitié.

Avec un an de plus qu'elle, je me sens encore trop jeune pour elle ; hier, nous avons philosophé toute la journée devant un paradis naturel, le soir on a revu par coïncidence le type qui m'avais refilé de l'herbe et on a fumé devant le plus beau et le plus long feu d'artifice jamais vu au dessus du château d'Édimbourg, c'était comme un rêve. On a déjà plus besoin de se parler pour se comprendre. Elle ne crois pas en Dieu, elle est juste un peu sérieuse, un peu lunatique, un peu cool, un peu bonne, très spontanée et en plus cultivée.

Elle part vendredi, un jour avant moi. Cela n'est qu'un vase d'eau de plus dans l'océan de tout ce que je perds au long de ma vie.

Je me suis enivré de tristesse et de joie, je trouve tout pourri, mais grâce à tout ce qu'elle m'a dit, je sais maintenant tirer profit de la vie.

Je me sens tellement plus fort qu'avant, psychologiquement et physiquement, j'ai l'impression d'avoir juste ce qu'il faut de passion et de haine.

C'est drôle, mais je suis sûr à au moins cinquante pour-cent, que si elle éprouve la même chose pour moi, et bien nous n'arriverons même pas à plus car on se respecte trop et ne voulons pas nous perdre. Enfin, c'est comme ça que je me rassure. Ce qui m'en-rage, c'est de la savoir bientôt livrée aux italiens et à elle-même alors qu'ici, avec moi il n'aurait jamais rien pu lui arriver tellement je l'aime.

Nous fûmes ensemble jusqu'au dernier moment, jusqu'à l'aéroport où je vis son avion décoller pour "sa petite Italie de chaleur"; le mien décolla quelques minutes plus tard pour "mon pays du froid".

Ce genre de voyage est excellent pour apprendre à mieux se connaître, je suis de mieux en mieux dans ma peau même si je me déteste encore un peu.

..Nuit du 23 au 24 novembre 1998 :

Je connais encore la date, c'est un bon point !

Je n'ai pas écrit plus tôt car j'ai du prendre une mauvaise décision : celle de ne plus aller au lycée. Je suis resté deux jours seul dans ma petite chambre à Rouen où j'ai lu du Freud. Je crois que je perds le raison. C'est triste à mon âge. Je repense à une chanson de Renaud qui dit : « on m'a jamais dit je t'aime et bien tant pis ! ». Je ne me souviens pas l'avoir dit non plus.

Je n'ai jamais réussi à participer comme il l'aurait fallu à l'école, timide ou réservé le cannabis m'a beaucoup aidé pendant trois ou quatre ans et maintenant j'attends qu'une place se libère à la clinique psychiatrique d'Y à P d A. Motif : dépression nerveuse.

Je ne sais pas quand j'ai craqué. Je me souviens avoir souvent pleuré étant petit dans ma chambre par frustration peut-être, car tout le monde s'amusait en bas.

Depuis que j'ai arrêté le cannabis je me sens bête. Peut-être que je cherchais trop à comprendre des détails sans importance en cours alors je me perdais et n'avais pas le courage de poser des questions. Il faut dire que ceux qui en posent ont souvent l'air bête. Le dernier cours dont je me souvienne est celui du professeur de français ; Elle critiquait Rousseau qui fit une autobiographie : Elle nous expliquait qu'en son siècle (18 ème), Rousseau aurait du s'intéresser à la révolution par exemple et que pourtant il préféra parler de lui.

Je suis sur un point de non retour, j'irai à la clinique quand ils m'appelleront, je les laisserai faire leurs expériences sur moi car de toute façon ils ne pourront pas me voler mes souvenirs, mes projets, mon idéal.

Mercredi 25 novembre 1998 :

Aujourd'hui, un bon ami futur gendarme est venu me trouver et m'a sortit, il m'a dit de reprendre le dessus, de redevenir comme j'étais avant.

Je resterai en contact avec lui pendant mon hospitalisation comme il est sérieux.

J'appellerai aussi mes sœurs et mes parents qui pourront venir.

J'aimerais qu'une jeune fille douce au traits fins avec de grands yeux marrons et de longs cheveux bruns vienne à moi pour me dire « tout est pourri » d'un air triste. Alors je lui sourirais, l'inviterais à s'asseoir près du bar, je commanderais deux portos avec tact et lui demanderais :

-Si la vie est pourrie, si l'amour est pourri, c'est parce que les rencontres prometteuses sont si artificielles qu'elles semblent souvent éphémères. Serais-je plus pessimiste à la clinique ?

Jeudi 26 novembre 1998 :

J'écris en somnolent à cause des dizaines de médicaments que j'avale par jour. Malgré leurs airs d'adultes sages et responsables je dois leur faire confiance...

Les programmes télévisés sont de plus en plus idiots car moi j'ai la chance d'avoir une chambre seule avec douche et lavabo.

Vendredi 27 novembre 1998 :

Je suis maintenant à la clinique psychiatrique d'Y depuis deux jours. Le personnel est charmant.

Les dizaines de médicaments que j'ingurgite par jour me rendent légume alors que je suis déjà un navet dans la vie.

Samedi 28 novembre 1998 :

Je me sens beaucoup mieux mais de plus en plus confus. Par exemple, si j'appelle une de mes sœurs je la prends pour l'autre ! Je confonds aussi le personnel. Mon problème avec le temps ne s'arrange pas, je crois que je n'aime pas l'heure.

Dimanche 29 novembre 1998 :

03H00 :

Le Tertian ne me fait plus effet. Mes notes ne sont pas lisibles cette nuit là (le samedi 30 janvier 1999) à part ceci : cela ne m'étonne pas, d'où vient le vent? l'homme joue toujours aux petites voitures et la femme (...), hier soir quand une infirmière et un psychiatre sont entrés (...), je suis intrigué depuis parce que personne (...), bon à plus tard il faut bien que je dorme un peu. Les calmants sont chiants parce qu'on en devient à croc.

Hier soir, j'ai écrit des choses bourrées de fautes d'orthographe, j'ai appelé successivement mes deux sœurs qui m'ont dit que je reprendrai goût à la vie. Puis, j'ai écrit et ne me souviens plus de rien! Si ce n'est que j'ai arraché les pages du programme télé pour donner les commentaires, les articles et les pubs à une infirmière qui m'avait dit : « tiens un Télérama! Il y a longtemps que j'en ai pas vu ». Peut-être qu'en fait elle voulait simplement dire que la personne qui était là avant n'avait pas le même programme. De toute façon je ne me souviens plus de qui il s'agissait.

Il est maintenant 10H00 du matin, je fixe une toile d'araignée et suis une émission de télé qui critique Hitler. C'est incroyable comme je deviens avide de culture.

Je n'ai aucune notion du temps qui passe, j'ai des troubles visuels et des déséquilibres.

Dehors, l'automne est magnifique, les arbres sont éclairés sur leur droite et l'ombre se perpétue à gauche et au fond (je suis plein ouest).

Une infirmière vient de rentrer dans ma chambre, elle a pris ma température, ma tension, et dit que tout va bien. Et c'est vrai, tout va bien ici ; j'ai le choix des menus : crudités, soupe, brocolis, épinards, steak, fromage, salade de fruits, banane avec crème au chocolat...

C'est tout de même mieux que d'entendre : « est ce que vous avez fait vos devoirs, montrez moi ça, vous n'avez rien compris, arrêtez de bavarder, travaillez individuellement, vous viendrez en retenue... »

Mais le plus répugnant avec les enseignants, c'est qu'à cause de leurs stages pédagogiques ils croient bien cerner les élèves et les frustrent. J'espère qu'on pourra me relire car j'ai moi même du mal. ça va merci. A bon de rien! J'ai des troubles visuels; je ne vois bien que d'un œil, si j'ouvre les deux c'est le bordel! Je n'arrive plus à lire correctement, j'ai

des troubles de la mémoire ; je dis souvent bonjour et au revoir aux mêmes infirmières dans la même journée!

Je suis fatigué, je ne vois plus les lignes, ne tiens plus debout mais ai du mal à dormir. Comme je suis sur mon lit je vais m'endormir en regardant une émission sur Antoine.

Les cachets m'anesthésient complètement, je ne sens ni chaud ni froid.

Ce soir s'il y a des étoiles je ne fermerai pas le store.

Ce qui me marque le plus, c'est qu'il y a un règlement intérieur, comme à l'école, comme en entreprise et comme les lois de la vie en société. Je crois qu'on devrait revivre en communauté, chacun aurait une tâche qui lui semblerait nécessaire à accomplir. Ce qu'il y a de bien dans cette clinique, c'est qu'il n'y a pas de contraintes.

Grâce à Freud, je ne suis pas sûre mais je crois que j'arrive à comprendre une partie de mes rêves. Par exemple, le premier soir une infirmière ma fait visiter la clinique et on est passé devant une table de ping-pong, un tableau d'affichage avec les différentes activités sportives proposées (squash, tennis, gym, randonnées à pied, randonnées à V.T.T., piscine et groupe de paroles) et un petit salon bar près d'un atelier de peinture, poterie etc. et là, j'ai laissé l'infirmière pour discuter avec une patiente qui m'avait accueilli à mon arrivée. Et bien la même nuit, j'ai rêvé que c'était moi qui faisait visiter la clinique à mon père, et on jouait au ping-pong (d'ailleurs, je me prenais une raclée).

Il est 21H30, décidément, j'ai beaucoup écrit aujourd'hui. J'attends mes calmants, mes somnifères, mes antidépresseurs, ensuite je lirai la fin de Freud sur les rêves et quand je me réveillerai ça fera : « bonjour, votre petit déjeuner, bon appétit ». Et moi, une fois la porte refermée je dirai : « euh...merci » et je me rendrai compte que quelqu'un aura éteint la lumière à ma place la veille.

Je me rends compte qu'à force d'écrire, je me fais du bien à moi même, qui pourrait être intéressé par de telles conneries ? Peut-être de la famille, des amis ou moi car j'aime bien me relire! Je voudrais donner à ce journal un sens. Enfin on verra.

Lundi 30 novembre 1998 :

08H30 : Dans ma chambre, tout est aménagé de sorte que l'on ne puisse pas se suicider. Mais c'est illusoire car il y a des prises de courant, des antennes sur la télé, un verre et une baignoire. Les fenêtres sont

bloquées ; elles coulisses soit l’une soit l’autre de cinq centimètres sur les cotés.

12H00 : Je reviens de chez le cardiologue, mon cœur va bien, j’y ai été conduit dans un beau taxi avec une infirmière et une autre patiente en plus du chauffeur qui roulait très vite.

Je viens d’apprendre en téléphonant chez moi que j’avais belle et bien fait visiter la clinique à mon père et que nous avions joué au ping-pong. Suis-je schizophrènes? Idiot? Je ne sais pas.

17H30 : Ma mère est venue me voir, nous avons parlé de mon avenir, de mon séjours ici, à un moment donné une infirmière est entrée et ma dit qu’il fallait changer mon lit. Pendant ce temps j’ai fait visiter la clinique à ma mère cette fois et nous avons discuté avec l’animateur en bas. Quand on est revenu dans ma chambre, j’avais un beau lit et une belle table de nuit. Nous avons re-philosophé avec ma mère puis je l’ai raccompagné jusqu’à la porte et suis redescendu au petit bar dans l’espoir de discuter, mais je m’y suis mal pris ; il y avait un petit groupe de personnes autour d’une table avec un siège vide. J’ai demandé si je pouvais m’asseoir, je m’y suis assis mais n’ai pas parlé. Là, une dame d’une quarantaine d’années qui portait des lunettes de soleil est venu, les autres se sont dispersés, elle s’est assise à coté de moi en me collant et m’a dit : « vous n’êtes qu’un petit croissant qui sera mangé tout chaud! ». Je regrette d’être parti sans rien dire, j’aurai du lui demander pourquoi elle portait des lunettes de soleil et pourquoi elle me prenait pour un croissant… Bref, je suis allé ensuite dans une salle de visionnage où il y avait deux filles côte à côte, un vieux sur la même rangée mais à droite et un type au fond. Je me suis approché de lui et lui ai demandé si c’était en direct ou bien si c’était une cassette. Il ma répondu que c’était une cassette et il est parti. Je suis parti quelques minutes plus tard car il s’agissait d’images psychédéliques avec des paroles étranges. Je suis revenu dans ma chambre triste de ne pas avoir fait de connaissances.

Une infirmière psy vient d’entrer dans ma chambre pour me donner des pilules comme d’habitude, elle ma demandé si ça c’était bien passé avec ma mère, je lui ait répondu qu’on avait parlé de la clinique. Je crois que je vais arrêter de détailler autant ma vie pour mieux comprendre ma dépression.

Mardi 1er décembre 1998 :

Ce matin je suis en pleine forme, je le serai moins tout à l’heure quand je reviendrai de la gym. Il faut vraiment que je trouve quelque chose d’intéressant à écrire.

La gym c’était nul!

Dans la vie, il n’y a que la nature, les animaux et la musique que je trouve agréable. J’ai sûrement été trop gâté.

J’ai quatre fois par jour des médicaments : à 8H00, 12H00, 18H00, 21H00 OU 22H30.

17H30 : Mon père vient de passer me voir ; il m’a expliqué de ne pas faire attention aux autres, que pour réussir il faut avant tout penser à soit. Je pense qu’il a raison mais je suis trop attentif à ce que les gens disent autour de moi. Ma mère ne va pas tarder à arriver. (Ils travaillent tous deux dans des endroits assez éloignés).

Je crois que je ne me suicide pas pour ne pas faire de peine à mon entourage et en plus ca choquerait le personnel !

19H00 : Ma mère vient de partir, cette fois je ne l’ai pas raccompagné jusqu’à la sortie parce qu’il aurait fallut que je me promène dans la clinique et je n’aurais pas su vers qui aller.

Je viens d’appeler une de mes meilleures amies qui bossait pendant que les autres étaient partis s’amuser. Je lui ai raconté ma vie à la clinique et on a ri beaucoup.

Il est un peu plus de 21H00, j’attends avec impatience que l’infirmière me donne mes pilules. Je n’arrive pas à lire longtemps et les programmes télé sont toujours aussi nuls.

La liberté est dans nos têtes, l’égalité dans nos cœur et la fraternité dans nos gestes.

Mercredi 2 décembre 1998 :

D’où me vient cette timidité ? Je ne trouve jamais rien à dire et mes gestes sont désordonnés. Je suis niais et inintéressant et en plus je n’ai pas de conversation et un humour bête.

Le psychiatre va venir me voir tout à l’heure. Qu’est ce que je vais lui raconter ? J’ai l’impression d’être dangereux.

Jeudi 3 décembre 1998 :

05H40 : J’ai rêvé que ... Et merde, le temps de me lever, de prendre mon stylo et mon carnet et j’ai oublié. Je vais me rendormir et faire un nouveau rêve, c’est dommage l’autre me plaisait.

06H00 : Je n’arrive pas à me rendormir, je ne trouve pas le mot thérapie dans mon petit dictionnaire.

06H20 : Je me demande si être normal, c’est rester chez soit à regarder la télé ou être dans la rue à chercher un interlocuteur.

Une infirmière vient de rentrer dans ma chambre, elle m'a dit : "Ça va ?"

En fait je ne sais jamais ce que je dois faire, j’agis souvent faisant l’opposé de ce que l’on me demande. Cette conduite me perdra, je le sais.

Mon père m’a aussi ramené un dictionnaire et un livre de grammaire ainsi qu’une lettre de soutien de deux filles de la classe avec un petit mot du prof principale, elle dit : « recevez tous mes mots de prompt rétablissement, bon courage à vous. »

J’ai écrit plus haut que je ne savais pas qui j’étais, et bien, je suis tout simplement Alexandre H.

Je vais appeler une fille de ma classe.

Il est évident que je veux voir le soleil se lever et se coucher tous les jours.

Pourquoi ai-je commencé à fumer ? Parce que j’en avais envie. Je suis curieux. Qu’est ce qu’il se passe dans mon inconscient ? Un besoin d’écrire, de me poser des questions, de fuir... J’ai déjà trop souvent changé de coupe et de couleur de cheveux, de style de vêtements et par conséquent de comportement.

Une chanson d’Hubert-Félix THIEFAINE dit qu’il se sent coupable d’avoir méprisé tous les petits barbares qui courraient en culotte courte derrière un ballon dans les cours de récréation, et d’avoir continué à les mépriser

beaucoup plus tard encore alors qu’ils étaient devenus des banquiers, des juges, des dealers, des fonctionnaires, des proxénètes...

J’adore la fin des B.D. d’Astérix et Obélix quand tout un village se réuni autour d’une grande tablée pour faire la fête.

Je viens de voir une émission où un prêtre disait qu’il y avait Satan, le mal et Dieu, le bien. Il n’était pas capable de dire où était la barrière. Est-ce qu’une conscience peut la trouver ?

21H00 : Il y a une émission sur l’exclusion. Je ne comprends pas bien le système de la bourse mais si je le pouvais je donnerais de l’argent aux pauvres en leur demandant ce qu’il compte en faire. Je me souviens d’un allemand que j’ai rencontré un soir dans Rouen ; il voulait de l’argent pour manger, je lui ai tendu mon kebab que je venais à peine de commencer et il l’a refusé en disant "fucking right class"!

A DEMAIN.

Vendredi 4 décembre 1998 :

Il est deux heures du matin et je n’arrive pas à dormir parce que la vie et belle et moi je suis moche. Pourquoi je ne dors pas, qu’est ce qui me tracasse ? L’infirmière de nuit vient de me donner du Proleptant, il parait que c’est très efficace mais je reste excité. Jusqu’à présent je croyais que c’était les autres qui étaient fous, maintenant je sais que c’est moi. Je viens de manger un petit chocolat d’un carnet chronologique qui va du 1er au 24 décembre ; chaque jour on ouvre une petite fenêtre et on trouve un petit chocolat qui nous fait patienter jusqu’à Noël. On a tous besoin de vieilles traditions pour oublier notre misérable quotidien.

Mes parents sont des parisiens venus s’installer en Normandie. Ils ont réussi leur vie, réalisé leurs rêves sauf qu’ils s’inquiètent pour moi maintenant. Moi je me sens mal à l’aise, je comprends les fils d’immigrés, on ne se sent à notre place nul part.

09H30 : Ce matin j’ai la pêche mais je tremble. Cette fois quand mon petit déjeuner est arrivé je l’ai pris et me suis recouché. Mais je n’ai pas refermé l'œil. L’animateur est venu pour me proposer d’aller participer aux activités. Je le ferai et posterai la lettre à M. après qu’on est pris ma tension. Je crois que je suis vraiment bien ici, je fais ce que je veux, le personnel m’apporte de l’attention et c’est relativement confortable.

10H00 : Le psychiatre sort à peine de ma chambre, il me donne rendez-vous à 11H00 et modifie un peu mon traitement.

12H00 : Je ne me suis jamais senti aussi crispé en sortant du cabinet ; mes membres s'étriquaient, mon coup et ma mâchoire se tordaient un peu plus à chaque mot que je disais. J'ai dû demander un calment aux infirmières.

Il faudrait que j'explose un bon coup, que je casse quelque chose.

18H00 : Ma mère vient de me rendre visite pendant trois heures. La plupart du temps j'ai dormis. Je viens d'appeler mon lycée pour les remercier de m'avoir envoyé mes cours. Le soleil se couche à travers les arbres devant ma fenêtre. Les nuages avancent doucement pendant qu'à la télé les bruitages et les voix des dessins animés attirent mon attention.

Il n'y a plus de nuages, je vais pouvoir contempler les étoiles cette nuit.

Je suis à la clinique pour suivre une thérapie ou un sevrage. J'espère être d'un mental équilibré. J'éprouve de l'hystérie. Je suis souvent en désaccord avec moi même. J'envie les gens croyants, car ils n'ont pas peur de mourir, ils doivent vivre heureux.

L'infirmière de nuit va m'apporter mes médicaments à 22H30. J'ai réussi à joindre M. par téléphone, elle est vraiment gentille.

J'aimerais m'exiler, mais être étranger, n'est-ce pas insurmontable ? Je crois que je suis vraiment fermé à ma culture. J'étais si bien l'été dernier en Écosse, j'étais si triste de revoir les français.

Pourquoi j'écris tout ça ; de toute façon même si ça intéressait quelqu'un il faudrait tout retaper !

Et si j'essayais de parler de mon passé. Je suis d'une des plus belles familles possibles, je ne parlerai pas d'elle ; Je regrette simplement de ne pas avoir pris part plus souvent dans les discutions. Je ne disais que oui, non, bof, ou critiquais ce qu'on mangeait ou bien l'école.

23H50: Malgré les calmants et les somnifères je ne dors pas. Je ne peux pas lire et je tombe de fatigue.

Samedi 5 décembre 1998 :

06H00 : Je viens d'être réveillé brusquement par la pleine lune, très en hauteur, éclairée de manière à voir les cratères et son contour bleuté qui lui donne l'allure d'être habitable. J'aimerai la regardé jusqu'à ne plus pouvoir la voir. Il va faire beau aujourd'hui. Avec son spectre, la lune semble se moquer des nuages qui passent avec leurs formes mystérieuses, ils doivent avoir différents poids dessinés par le vent. Le vent doit venir des vagues de la mer qui est attirée par la lune. Tout vit. Un avion est en train de troubler ma contemplation.

Tout à l'heure, l'infirmière est rentrée et ma dit : « déjà debout », je lui est répondu : « regardez cette belle lune! », elle a fait quelque chose comme « oui c'est sûr! », pour ne pas me contrarier et elle est partie. C'est drôle comme on peut avoir des intérêts différents dans la vie !

Maintenant, la forêt s'éclaircit, les oiseaux chantent ; en fait, ils doivent s'engueuler comme nous!

Ce qu'il y a de bien aussi c'est qu'il n'y a pas de jardinier pour ramasser les feuilles mortes. Je me sentais bien jusqu'à ce qu'on me donne mes médicaments et maintenant ça ne va plus. Je suis fier de mon père, il m'épate; il a un entrain incroyable, ne renonce jamais à un problème, il semble toujours heureux, il doit seulement être triste que son seul fils ne soit capable de rien.

Je vais essayer de faire des maths maintenant. Comment travailler en ayant de si beaux arbres illuminés à sa fenêtre? Pourquoi travaille-t-on? Une émission à la télé vente les mérites du Général De Gaule.

Cette nuit en regardant la lune j'ai remarqué que quand on ferme un ?il, on voit les rayons de la lumière arrivés jusqu'à soit. Je viens de voir un truc révoltant à la télé qui vente Internet, quoique cela puisse en motiver certains de communiquer après le boulot. De toute façon la génération future de ceux qui « surfent sur le Web » fera une autre génération qui préfèrera faire des petits feux de camps dans les bois en jouant du jumbe !

10H30 : Je viens de voir un petit écureuil roux sautiller d'arbre en arbre. Ma tension a augmenté et je vais manger pour la première fois avec les autres dans la salle, je suis un petit peu stressé, j'ai demandé mon traitement en avance. Je suis de plus en plus mou, je n'aide plus la femme de ménage à pousser les objets. Je ne me rappelle pas pourquoi on change le nombre de jours dans les mois. Ma mère est d'une intelligence peu commune et mon père est un acharné du travail. Mes parents viennent de passer me voir, ils m'ont regardé dormir puis nous avons

discuté de mes idées noires. Deux copains vont passer me voir de 17H00 à 18H00, car les visites sont réglementées. J'appréhende leur visite.

19H10 : Je crois que je suis raisonnable. Je veux être écrivain mais ne sais pas quoi écrire!

Peut-être que ce qui me plaît est de rester devant la machine, passer mon temps chez des éditeurs etc... Et puis que ce qui m'ont connu à tel ou tel endroit puissent dire : "Je vous jure que je l'ai vu"!

Je viens de sortir de ma chambre pour demander quelque chose à l'infirmière et ne la voyant pas à son poste, j'attendais et là, au bout du long couloir, j'entrevis une jeune fille toujours habillée en noir.

Elle m'a regardé, je lui ai fait signe de la main, elle a fait de même, a dit salut, j'ai fait de même, enfin elle me fait signe de venir, je suis venu lentement à elle (le couloir est très long). Elle m'a demandé mon prénom, Je lui dit : "Moi c'est Alexandre, et toi (...)", elle m'a dit « viens, on va faire la fête dans ma chambre! », alors je suis entré et j'y ai vu, affalée sur le lit, une autre jeune fille et une dame âgée assise dans le fauteuil à côté. Il y avait un poste de musique avec des disques.

La fille en noir m'a dit de m'asseoir sur le lit. Elle racontait que son ex-petit ami voudrait bien ressortir avec elle, si elle sortait de la clinique. Moi, je ne parlais pas, alors elle m'a dit : « si je te fais chier, vas t'en! » Alors je suis parti.

21H00 : L'infirmière vient de me donner plein de pilules, je vais bientôt m'effondrer et je me réveillerai sûrement dans la nuit.

Dimanche 6 décembre 98 :

08H45 : J'ai été réveillé en sursaut par l'infirmière qui donne les cachets en même temps que le petit déjeuner, c'est bien énervant ce mélange enrobé d'un grand "Bonjour".

J'ai pris ma douche. Je viens de vérifier l'exactitude de la date en allumant la télé cinq minutes. A partir d'un certain moment on voit de moins en moins la lune.

Je viens de refaire mon lit.

Je n'ai aucun raisonnement logique et je ne fais rien pour m'en sortir !

Dehors, il y a un woody-woodpecker qui chante; le spectacle est le même tous les matins. Ça commence à m'énerver.

Vu que je tiens mon journal d'un côté du calepin et que de l'autre, j'écris mes pensées, il va arriver un moment où les deux vont fusionner...

Le soleil éblouit les arbres tandis que l'on voit encore la lune.

Je vais me brosser les dents.

10H00 : Je me demande comment on fait pour devenir écrivain.

Il y a quand même un progrès puisque maintenant je parle avec les gens.

Je m'ennuie aujourd'hui et je n'arrive pas à me relire. Je vais dormir un petit peu.

Je pense que je vais continuer ce journal et le faire éditer; je suis sûr qu'il peut aider des gens.

J'ai dix-sept bouquins à lire, une télévision et une bibliothèque en bas. Bref, je ne peux pas m'ennuyer.

Lundi 7 décembre 98 :

Il est cinq heures du mat.

Je vais écrire plus gros maintenant pour pouvoir me relire.

Je me vois bien dans une chambre de bonne à écrire avec un meilleur moyen que le stylo.

13H35 : J'ai bien mangé ce midi. Le restaurant de la clinique se trouve au rez-de-chaussée. Au sous-sol se trouve une cafétéria, un espace ping-pong, une salle de télévision, la partie consultation des psychiatres et un atelier d'art plastique.

J'ai fait la connaissance d'un nouveau et je viens de manger chez moi.

15H40 : Je reviens de l'atelier d'arts, j'ai essayé de reproduire un tableau : un chevalet portant une toile vide devant une fenêtre. J'ai choisi ce tableau parce qu'il représente l'absence de l'artiste ...

La France est la poubelle de l'Europe, quoique je n’aie pas encore vu l'Allemagne.

J'ai l'impression que la terre tourne plus vite que d'habitude, j'ai le tournis

15H55 : Ma mère est là, elle est partie régler un truc à l'accueil.

Ma mère vient de repartir, je suis comme un petit garçon qui devant son carnet cherche une réponse ... En fait, quoi écrire ?

20H30 :

J'ai vu des infirmières bricoler des liquides.

21H10 :

Un reportage à la télé sur les mines anti-personnel me fait me sentir mieux, moi qui suis à peu près entier !

Je viens de comprendre que ma dépression venait d'une paranoïa provoquée par l'arrêt du cannabis...

Maintenant je vais faire en sorte de ne plus écouter ce qu'il se passe autour de moi et je vais faire ce que j'ai toujours voulu faire; écrire.

Bon je viens de prendre mes pilules, je dois donc aller me coucher, sinon je vais passer la nuit sur mon coin de lit.

Mardi 8 décembre 98 :

Je ne dors plus depuis cinq heures du mat. à peu près.

Comment travailler quand on vit sur une si belle planète ?

Le soleil est rouge, de sorte qu'il éclaire une partie des nuages bas et plus haut, au dessus de ma tête, le ciel est bleu.

J'entends une conversation dans le couloir entre deux femmes. Le nouveau médicament que je prends est parfait, je n'ai plus mal à la tête. Je me demande si les infirmières parlent de moi ; sûrement que oui, pour me soigner ...

Cela peut paraître idiot mais je viens de faire chanter un oiseau en battant son rythme à l'aide de mes cinq doigts.

Je ne sais plus me servir de mon dictionnaire. Du coup je regarde la télé, une émission.

Le ciel est bleu pastel derrière les arbres et bleu nuit en hauteur.

J'entends un homme dehors avec son chien ; il dit : "viens ici" comme tous ceux qui ont un chien. Quelque part il doit prendre du plaisir à se faire mener par son chien ... Il dit encore : "viens là" mais son chien est moins bête, il préfère aboyer pour communiquer avec les autres chiens du voisinage.

Mes parents mon apporter une loupe pour y voir plus clair quand je lis, mais c'est fatiguant.

Mon père m'a proposé de jouer au ping-pong mais j'ai refusé.

J'ai des sauts d'humeur, j'ai peur d'être psychopathe !

J'ai vu une dame de service donner une taloche derrière la tête d'une patiente désagréable et qui gueulait dans toute la salle à manger.

On vient de frapper à ma porte et un homme avec des classeurs à la main me demanda si j'avais bien dormi.

Je lui ai dit que oui. Le monsieur est un psychiatre. Il vît le livre de Claude Allègre "Dieu face à la science" et dit : cela doit être intéressant. Je lui ai répondu que j'aimais lire.

Je dois être prêt pour aller manger en salle à 12H30.

Je repense à la patiente qui demandait tout haut plein de choses et qui se faisait engueuler par l'infirmière ; consciemment ou inconsciemment, elle cherchait sa taloche !

16H40 :

Mes parents viennent de partir. Je me suis un peu accroché avec ma mère parce qu'elle veut toujours avoir raison.

J'aimerai avoir conscience de mon inconscience.

18H00 :

Je vais aller manger en bas avec les autres dans la salle à manger.

19H20 :

Je viens d'essayer de me regarder dans la glace avec la loupe de mes parents et je me voyais à l'endroit. Et c'est bien ce que je pensais ; je ne suis pas beau !

Cher journal, je vais te laisser un peu pour philosopher un peu plus.

Je n'ai pas d'idées ça m'énerve.

Il est 21H00, l'infirmière ne va pas tarder à me donner mon traitement, ça y est, le temps de l'écrire et elle est arrivée. Elle me propose de les prendre quand je le souhaite, c'est à dire un peu plus tard si je veux, mais dans ce cas, il faudra que j'aille la voir.

J'y suis allé mais elle n'était pas à son poste alors je l'ai attendu.

Mercredi 9 Décembre 1998 :

Je suis en pleine forme ; mais il faut que j'arrive à soigner ma paranoïa. L'infirmière est passer me demander si j'avais bien dormi et m'a parler de ma main toute rouge. Je dors beaucoup mieux depuis que j'ai compris d'où venait mon problème ; la paranoïa. Maintenant je n'ai plus qu'à m'en guérir.

Selon mon petit dictionnaire, paranoïaque comprend que je suis probablement maniaque, orgueilleux et susceptible.

Dans l'ordre : Pourquoi suis-je maniaque ? Sans doute suis-je trop confus et cela m'aide de façon concrète à ne pas l'être.

Pourquoi je suis orgueilleux ? Peut-être que j'ai été trop gâté et que je suis fier de mes parents.

Pourquoi suis-je susceptible ? Sûrement parce que je suis mal dans ma peau.

16H00 :

Ma mère me dit que je ne suis pas paranoïaque. Quand elle est partie, je l'ai raccompagné jusqu'à la sortie.

Elle s'inquiète beaucoup pour moi. Mon père aussi, mais cela se voit moins.

21H45 :

Je cherche à rassembler mes idées, à me rafraîchir la mémoire.

Jeudi 10 décembre 98 :

J'ai dormi d'un trait.

Les gens qui fument ou qui boivent disent qu'ils préfèrent ça plutôt que de finir vieux et grabataires alors qu'ils le sont déjà.

Une infirmière est venue me chercher; je bégayais en lui parlant.

Je n'ai rien à faire alors je fais mon lit.

Je suis allé à la piscine ce midi, j'ai beaucoup nagé. Je suis entrain de reclasser tout mon ouvrage qui est tombé par terre.

Je me souviens avoir écrit sous l'effet du Haschich que l'homme se suicidait quand il avait fini de savoir qui il était.

Je regrette d'avoir brûlé tout ce qui me passait par la tête ; J'ai voulu tirer un trait trop vite sur mon passé.

Je vais regarder une émission sur le PACS (grande polémique sociale d'actualité). Le débat n'a abouti à rien.

Une infirmière de nuit m'a dit d'aller la voir quand je voudrai dormir (pour le traitement), et comme elle n'est pas là j'ai sonné l'alarme au dessus de mon lit, si bien qu'on entend cette alarme dans tout l'étage à cause de moi. Ça y est, j'ai fini par me déplacer, ma voisine du couloir s'inquiétait de ce bruit.

En revenant dans ma chambre, j'ai la désagréable impression d'avoir besoin d'être guidé dans la vie, alors qu'il est tellement plus agréable de prendre ses propres décisions et ainsi de savoir où on va.

Vendredi 11 Décembre 98 :

16H15 :

J'entends les hirondelles qui se préparent à partir vers des pays chauds.

Samedi 12 Décembre 98 :

Je viens d'être réveillé par le chant des oiseaux, il est six heures vingt minutes, il fait toujours noir.

10H35 :

J'ai pris la décision de me faire enlevé la télévision. Grâce à ça je vais être moins fou !

Je suis entrain de classer mon journal et mes idées ; c'est un sacré merdier.

14H35 :

J'attends mes parents et de la famille. Il y a de moins en moins de feuilles aux arbres mais c'est toujours aussi beau.

Dimanche 13 décembre 98 :

15H00 :

Je classe mes papiers, tandis que j'entends jacter dans le couloir.

Je viens de voir mes parents. Il y a un superbe soleil qui se fond dans le petit bois.

Lundi 14 décembre 98 :

08H40 :

Je classe mes papiers avant d'aller à la gym.

09H10 :

Une infirmière vient d'entrer dans ma chambre sans mot dire à une vitesse incroyable pour récupérer mon plateau de petit déjeuner.

11H30 :

Je reviens de la gym ; Je me sens poussière sur une grosse poussière.

Mardi 15 décembre 98 :

Je pars à la piscine dans vingt minutes. Je ne ferai pas mes abdos les jours de piscine. L'infirmière me bricole une dose moins stressante.

17H40 :

Je rentre à peine du cinéma, nous avons discuté du film avec le petit groupe qui y est allé (tous patients de la clinique). Je retourne en rond dans ma chambre comme je le faisais à Rouen.

En fait j'ai du mal à supporter le fait que mes parents et maintenant mes deux sœurs réussissent dans la vie et pas moi.

Aujourd'hui, j'ai fais dans l'ordre : Gym, piscine, cinéma, ping-pong. Je constate qu'être actif rend heureux.

Mercredi 16 décembre 98 :

08H00 :

Aujourd'hui, j'ai un emploi du temps chargé, je vais à la gym, puis je ferai des abdos, ensuite j'irai manger et pour finir je retournerai au cinéma. Mais pour l'instant, j'attends mon petit déjeuner.

J'attends Noël avec impatience pour avoir la collection des livres de Nietzsche.

08H30 :

Je termine mon petit déjeuner, à la fenêtre, j'ai un paysage paradisiaque : la forêt dans la brume. Qu'est-ce qu'on peu espérer de plus?

J'irai à la gym pour faire surtout des abdos à dix heure moins le quart.

La brume commence à devenir rose, on dirait qu'il y a quelque chose de mystérieux ; on a presque envie de le chercher, d'avancer dans le bois... Il y a de surcroît quelques petits lampadaires qui font toute la splendeur de ce décor.

09H30 :

Il y a une promenade d'organisée justement, aujourd'hui. Il faut que je trouve J (l'animatrice) avant dix minutes alors que je ne sais pas qui elle est.

11H25 :

Je reviens de la promenade dans les bois :

C'est plus beau à décrire qu'à faire!... J'exagère.

Mon psychiatre sort à peine de ma chambre, il me donne rendez-vous dans dix minutes en bas, aux consultations.

17H15 :

Je crois que je vais arrêter mon journal, car il faut le classer.

15H00 :

Je reviens d'un groupe de paroles où j'ai observé, été attentif, mais n'ai pas dit mot.

Jeudi 17 décembre 98 :

Les branches des arbres se balancent dans un bleu pastel.

Je suis fermement décidé à sortir où à me faire parvenir mes cours pour reprendre le lycée début janvier. (Fin des vacances de Noël).

La vie est tellement triste qu'elle en est belle.

11H11 :

Je m'apprête à aller à la piscine à contre cœur alors que lorsque je serai dedans je serai heureux.

Je ne me supporte plus.

Notre société française va atteindre le summum du fascisme car elle range toute personne dans une catégorie.

17H00 :

Je vais me remettre dans mes cours avec l'autorisation de mon docteur.

Vendredi 18 décembre 98 :

Pourquoi suis-je si distrait ? Cela doit venir du peu d'intérêt que j'ai à faire ce que je fais. Pourtant je veux mon bac pour être libre de faire différents métiers et voyager ; surtout voyager ; voir si les suédoises sont vraiment si belles ou bien les japonais si pressés...

J'aime lire et je pète sur Internet!

Il va falloir que je fasse l'intello en cours pour rattraper. Je me demande si c'est moi qui aime tout le monde ou si c'est moi qui m'aime ; pourtant devant une glace je me déteste, quoi que ...!

Samedi 19 décembre :

05H10 :

Je suis en pleine forme. Je voudrais m'avancer dans mon programme scolaire mais j'ai peur de faire trop de bruit si tôt. Je me demande si je vais rester à la clinique pour suivre mes cours par correspondance où si je vais quitter la clinique dans deux semaines, à la fin des vacances scolaires pour reprendre les cours.

07H00 :

Chaque chose en son temps ou chaque temps à sa chose !?

08H40 :

Par ma fenêtre, j'aperçois qu'un arbre est tombé pendant la nuit et il coupe la petite route.

17H50 :

J'ai beaucoup tourné en rond cet après-midi, jusqu'à ce qu'une psychiatre vienne me poser des questions. Ensuite, j'ai rangé mes affaires de classe.

21H40 :

Bonne nuit !

Dimanche 20 décembre 98 :

08H10 :

Je suis en pleine forme.

10H10 :

Je constate que plus on pense, moins on est intelligent.

11H30 :

Je me lamente sur mon sort depuis quelques minutes.

18H00 :

J'ai eu les visites successives de mes parents puis de quatre amis.

Lundi 21 décembre 98 :

10H45 :

Je reviens de la gym.

Je suis dans un paradoxe infernal : je n'aime pas les cours que je suis au lycée mais j'ai un petit studio idéal à dix minutes à pied.

12H12 :

Mon psychiatre vient de passer. J'ai réussi à lui dire exactement ce que je ressentais (enfance parisienne en Normandie)

17H38 :

La vie est trop belle pour moi...

Mardi 22 décembre 98 :

06H00 :

Je n'ose pas appeler l'infirmière pour lui dire que je ne peux plus dormir, sinon elle va me redonner du Valium.

10H45 :

Je reviens de la gym et je vais à la piscine à 11H30.

J'ai écris une lettre à un de mes amis, lui proposant de faire le tour du monde à pied en étant sponsorisé mais je crois qu'il ne sera pas aussi motivé que moi.

18H00 :

Je commence mon premier roman. (Chris)

20H37 :

Je viens de me souvenir pourquoi j'avais commencé à fumer ; c'était pour mes insomnies.

Mercredi 23 décembre 98 :

07H30 :

Bonjour !

08H00 :

Je viens de prendre ma douche, mon petit déjeuner va arriver : Vingt centimètre de pain, un échantillon de beurre et un de confiture avec du chocolat chaud.

Je ne me souviens pas de mes rêves.

Je vais aller faire la promenade tout à l'heure, à dix heures, avec l'animatrice, J.

11H15 :

Je reviens de la promenade.

12H45 :

Je reviens de déjeuner.

14H55 :

Je reviens du groupe de paroles.

19H35 :

Je me prépare pour ma permission de demain, chez mes parents, pour le réveillon de Noël.

Une infirmière de nuit vient d'entrer dans ma chambre et a dit : "Alors Alexandre, on prépare ses affaires, c'est bien !"

J'allais lui dire que j'emporterai une bonne partie de mes affaires mais elle est trop vite partie en ricanant.

21H11 :

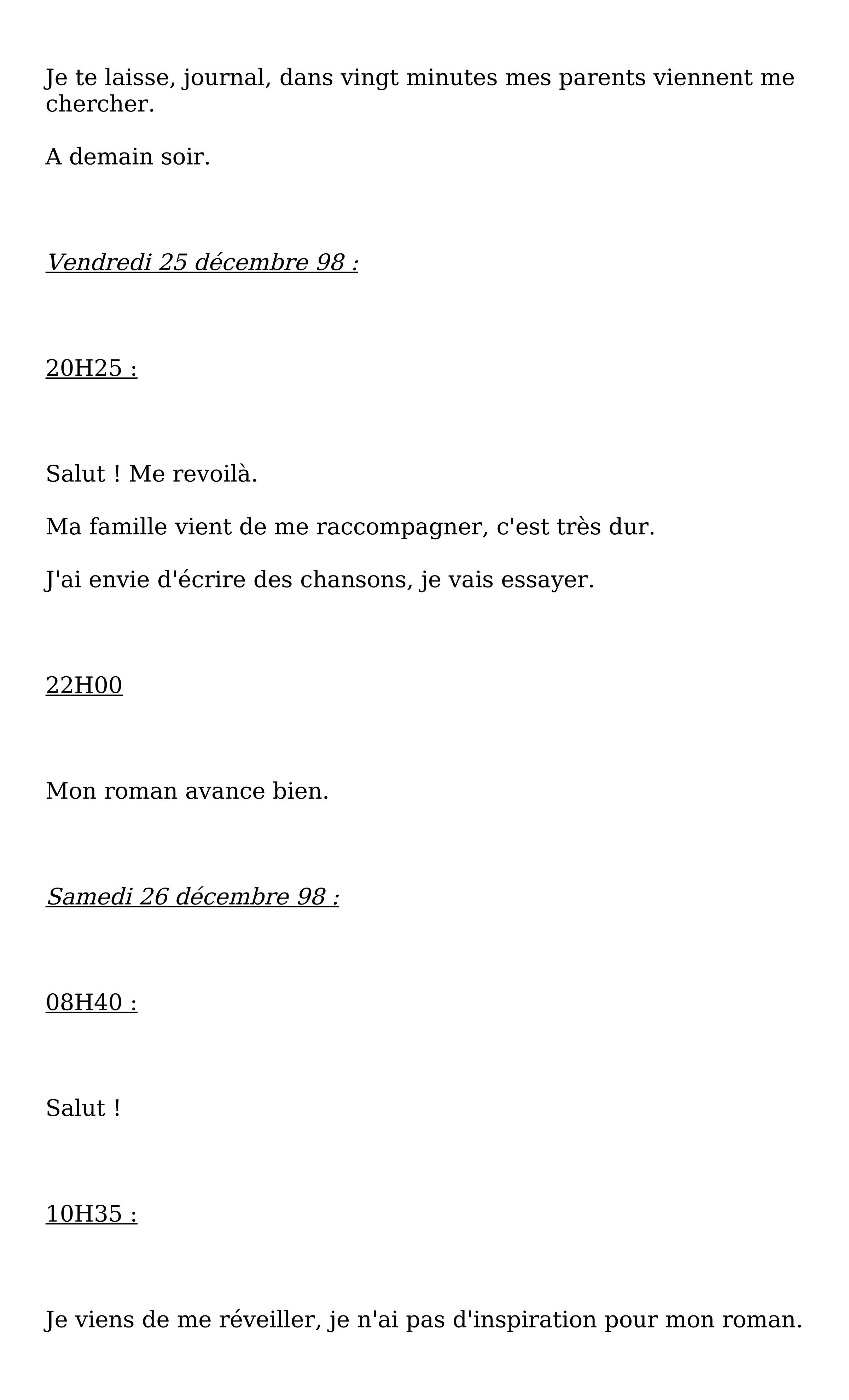
Bonne nuit !

Jeudi 24 décembre 98 :

07H12 :

Je pars tout à l'heure dans ma famille pour fêter Noël.

08H40



Je te laisse, journal, dans vingt minutes mes parents viennent me chercher.

A demain soir.

Vendredi 25 décembre 98 :

20H25 :

Salut ! Me revoilà.

Ma famille vient de me raccompagner, c'est très dur.

J'ai envie d'écrire des chansons, je vais essayer.

22H00

Mon roman avance bien.

Samedi 26 décembre 98 :

08H40 :

Salut !

10H35 :

Je viens de me réveiller, je n'ai pas d'inspiration pour mon roman.

11H50 :

Mon psychiatre vient de passer, il m'a angoissé.

17H25 :

Je viens de faire une partie d'échec avec l'infirmière. Je continue de classer mon journal, il prend forme.

Dimanche 27 décembre 98 :

08H40 :

Je ne sais pas quoi écrire.

09H45 :

Une infirmière vient de prendre ma tension et m'a demander de choisir mon menu de demain midi et de demain soir, comme d'habitude.

11H20 :

Ça me gratte l'oreille gauche...

11H40 :

Je vais me gratter l'oreille droite !

12H45 :

J'ai mangé, j'ai croisé le psy; tout va bien.

14H00 :

Un de mes meilleurs amis vient de me téléphoner, on a bien ri.

17H00 :

Mes parents viennent de partir.

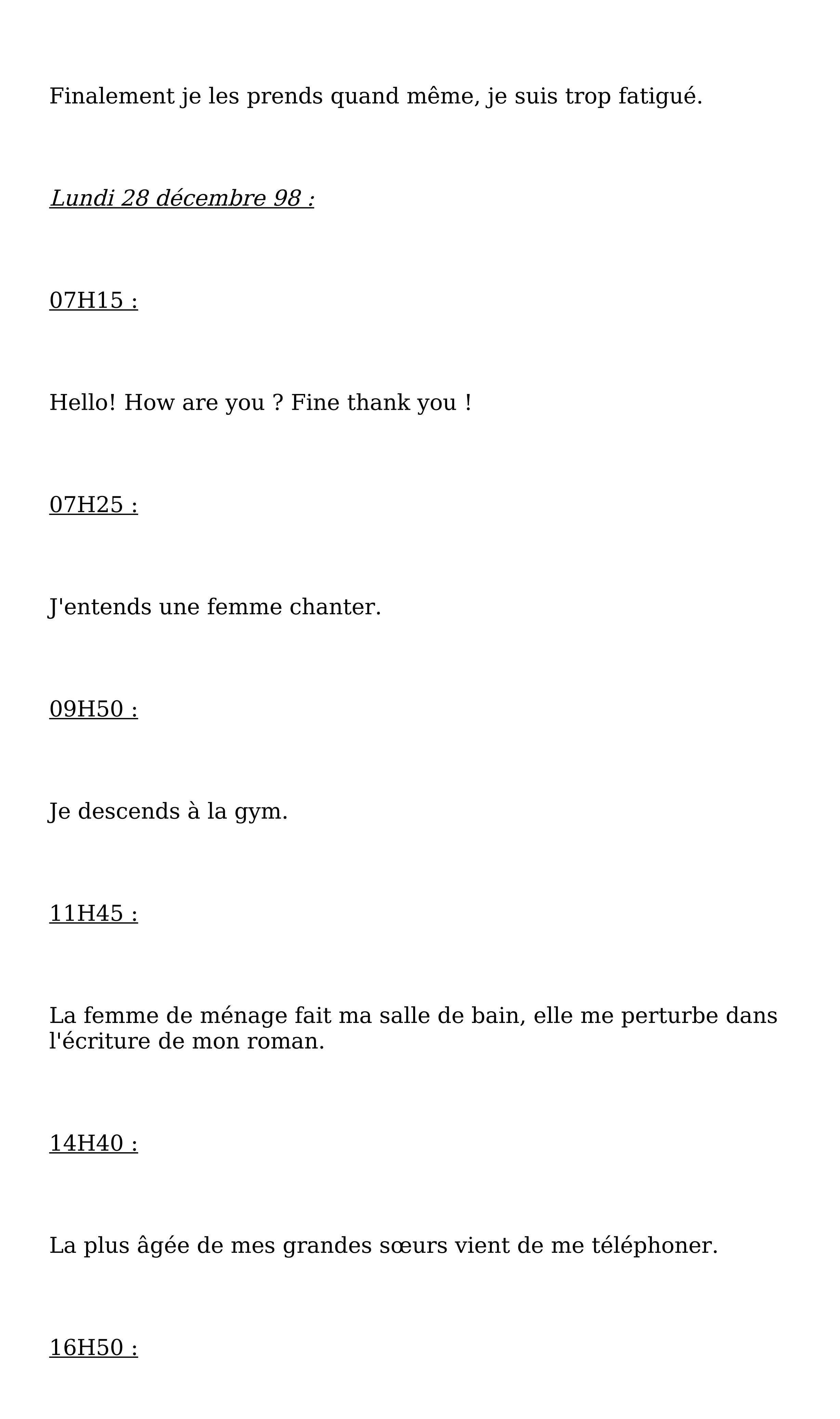
19H25 :

Juste après mes parents, quatre de mes amis sont venus me voir, c'était sympa.

21H25 :

Je vais prendre mes médicaments plus tard, pour ne pas être réveillé trop tôt.

21H35 :



Finalement je les prends quand même, je suis trop fatigué.

Lundi 28 décembre 98 :

07H15 :

Hello! How are you ? Fine thank you !

07H25 :

J'entends une femme chanter.

09H50 :

Je descends à la gym.

11H45 :

La femme de ménage fait ma salle de bain, elle me perturbe dans l'écriture de mon roman.

14H40 :

La plus âgée de mes grandes sœurs vient de me téléphoner.

16H50 :

Je reviens d'une activité V.T.T. et à ma grande surprise, M, une fille de ma classe que j'ai à peine reconnue est venue me rendre visite.

18H10 :

Je viens de téléphoner à mes parents pour leur demander de ne plus venir me voir.

18H25 :

Je vais aller dîner en larmes.

19H00 :

Je viens de manger, je vais parler avec l'infirmière.

Mardi 29 décembre 98 :

08H25 :

Aujourd'hui, je vais faire de la gym, de la piscine, puis je mangerai à treize heure ; et puis je re-broierai du noir etc.

Jusqu'à ce que je n’aie plus envie d'écrire. Je suis angoissé.

10H50 :

Je reviens de la gym, il n'y a pas piscine. Je vais prendre ma douche. J'irai aux courses à treize heures avec l'animateur.

12H02 :

Je viens de prendre mon traitement, je vais aller manger, mon humour revient.

L'animateur vient de me dire que le centre commercial était fermé pour inventaire; donc pas de courses non plus.

Il y aura V.T.T. à quatorze heures trente.

15H50 :

Je reviens de la promenade de V.T.T., ma mère vient de m'appeler. J'ai demandé à l'animateur de me prévenir chaque fois qu'il y en aurait.

16H15 :

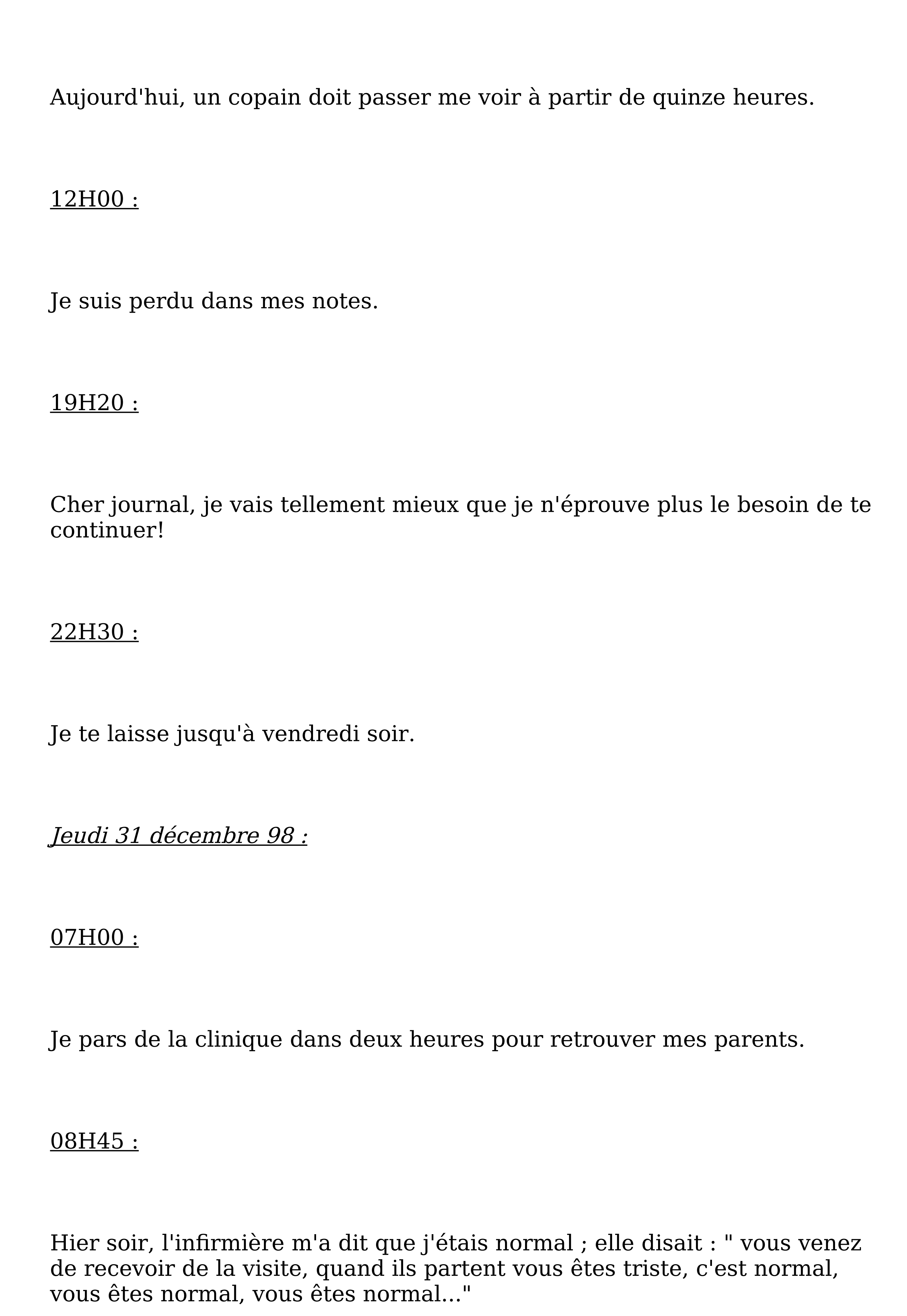
Je vais jouer aux échecs avec une infirmière.

16H40 :

J'ai encore perdu !

Mercredi 30 décembre 98 :

07H30 :



Aujourd'hui, un copain doit passer me voir à partir de quinze heures.

12H00 :

Je suis perdu dans mes notes.

19H20 :

Cher journal, je vais tellement mieux que je n'éprouve plus le besoin de te continuer!

22H30 :

Je te laisse jusqu'à vendredi soir.

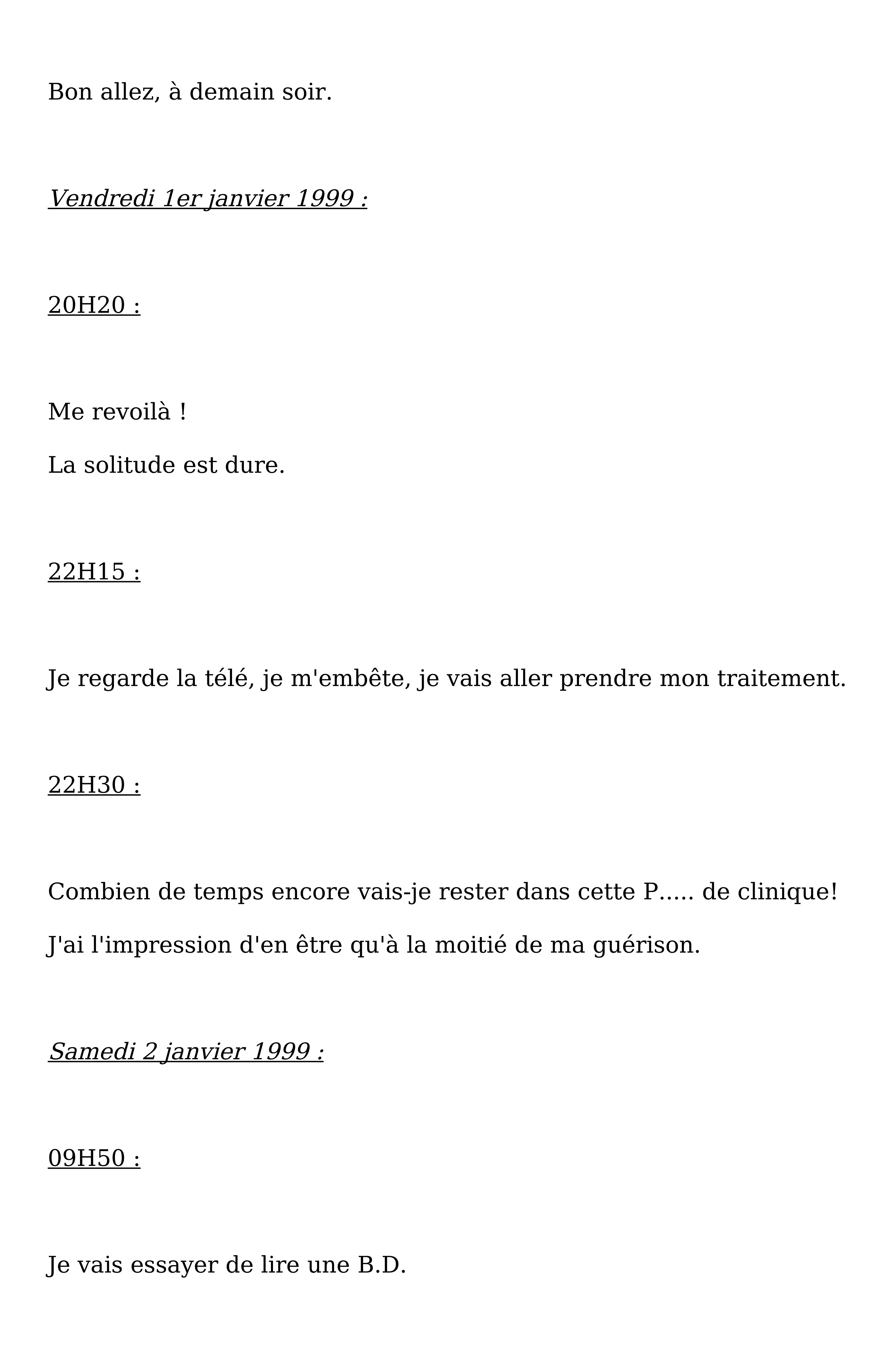
Jeudi 31 décembre 98 :

07H00 :

Je pars de la clinique dans deux heures pour retrouver mes parents.

08H45 :

Hier soir, l'infirmière m'a dit que j'étais normal ; elle disait : " vous venez de recevoir de la visite, quand ils partent vous êtes triste, c'est normal, vous êtes normal, vous êtes normal..."



Bon allez, à demain soir.

Vendredi 1er janvier 1999 :

20H20 :

Me revoilà !

La solitude est dure.

22H15 :

Je regarde la télé, je m'embête, je vais aller prendre mon traitement.

22H30 :

Combien de temps encore vais-je rester dans cette P..... de clinique!

J'ai l'impression d'en être qu'à la moitié de ma guérison.

Samedi 2 janvier 1999 :

09H50 :

Je vais essayer de lire une B.D.

11H55 :

Je reviens de la cafétéria où j'ai discuté avec un type dont la mère et la s?ur sont décédées et dont le père remarié ne voulait plus. Et qui reçoit des lettres de menaces et dont le chien vient d'être assassiné.

C'est peut-être ignoble mais ça me réconforte, de voir à quel point, en fait je n'ai pas de problèmes.

12H40 :

Je suis guéri.

J'ai écrit tout cela pour me battre, dès le début je savais que je m'en sortirai.

Je dédie ce journal à tous les dépressifs du monde entier.

HIVER 99

Vendredi 05 février 99 :

22H45 :

Sophie, Mélanie, Émilie, julien, Vincent et moi sommes dans le train, gare de Lyon. On attend le départ sur nos couchettes.

Rigolade ; Julien fait de l'acrobatie, Vincent me dit d'écrire qu'il est chiant.

00H00 :

Vincent joue avec la lumière. On entend souvent rire des pétasses dans la cabine d'à côté.

00H35 :

On s'endort avec de la musique de notre petit poste branché aux frais du train. Une coche de bonne femme vient d'arracher le fil de notre poste. Nous l'avons immédiatement remis.

Samedi 06 février 99 :

06H10 :

On se réveille, on vient de passer Albertville.

16H00 :

Nous avons attendu toute la journée pour que notre appartement se libère ; il est pas mal surtout pour six.

Nous avons pu skier, nous sommes crevés, mais heureux.

Mélanie semble être la meilleure au ski ; Sophie est moi sommes les plus nuls. Julien n'a pas voulu faire comme les autres, il s'est loué une planche de surf, il est d'ailleurs en train d'en faire tout seul pendant qu'on se repose. Il est fou!

Mélanie bricole. On a un balcon avec vue sur les pistes. La Savoie, c'est beau mais il y a trop de brume quoique ça donne à nos descentes quelque chose de mystérieux. Sophie vient de prendre julien en photo à poils dans la salle de bain!

18H40 :

C'est l'heure de l'apéro, on s'amuse bien.

Dimanche 07 février 99 :

13H15 :

C'est le midi me dit Vincent, on attend Sophie et Émilie pour manger. Vincent dit aussi que je suis maniaque ; on parle de ski.

Vincent, Mélanie et julien jouent aux cartes. Cet après-midi, ils annoncent une tempête. On va peut-être ne pas pouvoir skier.

On rigole en regardant les gens qui tombent par notre fenêtre.

Pour une fois Julien se rend utile pour faire à manger ce midi, enfin quatorze heures... ; il a aidé Sophie à sortir la pizza et l'a mise sur la table. Émilie ne parle pas beaucoup, elle est bien sage!

18H00 :

J'ai failli faire une hypothermie. J'ai décroché en tire-fesses, le plus long de la station. J'ai dû remonter la pente sans échappatoire possible à cause des sapins.

Heureusement, des jeunes m'ont crié de leur confier mon matériel pour me faciliter la tâche. Quand je suis parvenu en haut, mes battons et mes skis m'attendaient plantés. J'ai pu prendre une piste plus facile et rentrer au chalet. Apparemment il est arrivé quelque chose de similaire à Julien.

A ma grande surprise, Sophie ne roule pas. La théorie du "roulé-boulé" ne marche pas dans ce phénomène si j'ose dire!!

Julien à des problèmes avec son surf.

19H00 :

Apéro!

On a un gros problème de lave vaisselle, il ne s'arrête pas de fuir et fait sauter le compteur. Le réparateur, après plainte de notre part n'est toujours pas là ; tant pis pour leur appartement!

Sophie a acheté un gros paquet de cartes postales. Maintenant elle s'amuse à les remplir.

Lundi 08 février 99 :

Premier jours de soleil. Il ne neige plus. C'est plus reposant pour skier. Enfin pour moi, ca reste une lutte. Je m'entête à ne pas prendre de leçon.

Il y a une équipe de feignants ; Sophie, Émilie et Vincent ; ils se lèvent à midi puis vont skier. Une équipe de fous ; Julien et Mélanie ; ils partent le plus tôt possible et vont le plus haut qu'ils le peuvent pour avoir le plus de descentes toutes couleurs confondues. Et il y a moi, équipe à moi tout seul, prudent et peureux.

Mélanie veut voir ce que j'écris. A plus tard.

Julien a changé son surf, il est content. Sophie et Émilie reviennent sans Vincent. Apparemment il se serait engagé sur une piste noire.

D'après Sophie, Émilie skie mieux qu'elle.

14H30 :

Vincent est revenu vivant. Il reneige. Ce midi, j'ai acheté une brioche cinquante francs... je sais, je sais!

On s'amuse à découvrir des pistes avec notre carte. Cet après-midi, Julien et moi avons fait du ski ensemble. J'ai un petit peu progressé.

Émilie est malade, elle ne parle plus. Si elle vient de dire "ça crève trop le ski"!

Vincent est bizarre. Sophie va encore faire notre dîner.

23H00 :

Nous venons de nous faire un goûté.

Mardi 09 février 99 :

10H30 :

Il neige beaucoup. Mélanie, Vincent, Julien et moi partons à l'aventure. Sophie et Émilie dorment toujours. On est en route.

13H00 :

Nous venons de manger, on fait les comptes de ce que chacun doit à chacun.

15H45 :

Vincent et Julien échangent leur matériel. Vincent va donc faire du surf et Julien du ski ; je crois qu'on va se marrer. Mélanie reste à l'appart, elle est fatiguée. Vincent et moi nous accoutumons à prendre un petit apéro au bar avant l'autre, tous ensemble dans l'appart. Je re-fume la cigarette momentanément et je fais des maths.

Mercredi 10 février 99 :

10H30 :

Il fait soleil. Mélanie, Vincent, Julien et moi partons skier ensemble. Sophie et Émilie dorment toujours.

13H30 :

On s'active pour partir tous ensemble manger un sandwich et re-skier.

17H30 :

Nous devenons des bêtes du ski, dommage que les pistes ferment à cinq heures. Ils ne nous restent que deux jours.

Sophie et Émilie jouent aux cartes, Vincent et Mélanie sont partis faire les courses, Julien est dans son bain.

Jeudi 11 février 99 :

10H00 :

Julien et moi partons skier.

19H00 :

Tout va bien, on a réservé le bus du retour.

Nous sommes tous dégoûtés d'être déjà en fin de semaine. Sophie a eut le malheur d'acheter une main collante gadget à Julien. Maintenant il est décidé à nous emmerder.

Sophie, Julien et Vincent boivent des bols de whisky - coca comme apéro!

Vendredi 12 février 99 :

10H00 :

Julien et moi sommes encore debout les premiers. Nous allons acheter les forfaits de la dernière journée pour tout le monde.

12H30 :

Julien et moi revenons de la piste noire la plus haute. Julien a descendu sans trop de problèmes, moi j'ai crû mourir une dizaine de fois! J'ai perdu mes skis en pleine piste! Cet après-midi, Julien y retourne avec Mélanie et Vincent. La boulangère est amoureuse de moi. Vincent s'en est sorti comme un chef. Il est dix-huit heures trente ; c'est fini, nous partons demain.

ÉTÉ 99

JUILLET

Jeudi 1er juillet 99 :

11H40 :

Louviers : j'ai fais le plein _ 67853 Km _ Je pars avec ma 2 C.V.

12H50 :

Le Havre : J'ai parcouru quatre vingt dix sept kilomètres. J'ai dépensé cinquante huit francs dans les péages, plus un sandwich à quinze francs.

J'attends le bateau, enfin son départ. Il me reste une bonne heure avant d'embarquer. Il n'est pas possible de se promener. Il faut attendre dans la voiture, dans la file d'attente. Je suis sixième de ma file. Il n'y a que des anglais.

20H45 _ heure locale :

Arrivée à Portsmouth. Direction Eastleigh _ Swindon

J'ai dépensé environ trois cent francs sur le bateau et j'ai changé trois mille francs en deux cent soixante quinze livres sterling.

21H25 :

J'ai le plein _ 67966 Km

Je cherche un endroit où dormir.

Vendredi 02 juillet 99 :

09H15 :

J'ai dormi dans un bed and breakfast à vingt deux livres. Mon conteur est à soixante huit mile onze kilomètres.

12H35 :

Soixante huit mile cent cinquante deux Km.

Je fais une pause.

17H15 :

Soixante huit mile deux cent soixante dix Km. J'ai dépensé dix livres d'essence et quinze livres dans des courses.

J'ai planté la tente entre Portsmouth et Bredon, dans un terrain privé au hasard. J'ai mis de la musique un peu fort et fait un gros tas de bois, et là un type est arrivé ; il m'a demandé si j'avais la permission de lady quelque chose et il m'a indiqué où était son château.

Je m'y suis donc rendu, la porte d'entrée était grande ouverte mais il n'y avait personne, alors j'ai piqué un peu d'argenterie et je suis vite parti ! Non, je rigole. J'y retournerai plus tard peut-être. Parce qu'après tout, si c'est pour qu'elle refuse, il vaut mieux attendre de se faire virer. Tout est génial pour l'instant. Je vais me faire rôtir des cuisses de poulet et des brochettes...

Samedi 03 juillet 99 :

10H00 :

Je repars. J'ai dépensé cinq livres dans des sandwichs et douze livres dans le carburant.

13H20 :

J'ai le plein. Je suis à soixante huit mile quatre cent vingt six Km.

17H40 :

Nouveau plein ; soixante huit mile six cent vingt huit Km.

Je me sens très seul. C'est ma troisième soirée en grande Bretagne. Ce soir pas de feu ; il n'y a pas de bois! Pourtant, ça aurait été super. J'ai pris quelqu'un en stop qui m'a remis sur la bonne route, j'étais un petit peu paumé. Je rencontre beaucoup de gens sympa au pays de Galle.

Bientôt l'Irlande...

Ma 2 C.V. tient le choc et rouler à gauche c'est bien marrant et pas si dure. J'ai quand même évité de justesse un face à face alors que je me croyais en France!

Ce qu'il y a de bien quand on campe, c'est que l'on peut orienter la tente vers la vue qui nous plaît. Ce soir c'est vue sur la mère avec un joli petit bateau.

Je suis paisiblement installé, j'écoute de la bonne musique avec mon gros poste que je ne regrette pas d'avoir emporter.

C'est con parfois ce que j'écris. Mais peut-être que je suis con après tout! Enfin je ne peux pas me juger ; moi je même bien. Enfin je ne me dérange pas!

Aujourd'hui, j'ai fait du cerf-volant et j'ai pêché ; enfin je devrais dire : j'ai trempé mon hameçon...!

Un type vient de me parler. Tout le monde est sympa. Mais il m'a dit de me méfier du vol. Enfin, si on me tire la 2 C.V., je l'entendrai!

Deux gosses curieux sont venus me voir à mon bivouaque. Je n'ai pas trop bien compris ce qu'ils m'ont raconté mais ils avaient l'air content de passer un moment avec moi.

Je suis tellement bien dans ma tente, qu'il ne faudrait vraiment qu'un con aigris pour me déranger!...

Dimanche 04 juillet 99 :

12H15 :

J'ai réussi à avancer mon bateau pour l'Irlande, je le prends à quatorze heures. J'ai discuté avec un couple de français. Il est artiste peintre et elle est institutrice. Je sais, on s'en fout!

Bon, je pars pour l'Irlande. J'attends de nouveau le départ d'un bateau.

Me voilà arrivé. Je suis dans un B and B que j'ai négocié à vingt livres au lieu de vingt quatre.

La dame m'a préparé des sandwichs et j'ai beaucoup discuté avec le mari. Je sais, je sais...! Dans ma chambre, il y a une lampe de chevet qu'on allume en la touchant, je n'avais jamais vu ça.

Lundi 05 juillet 99 :

10H00 :

Soixante huit mile sept cent trente cinq Km

12H25 :

Plein ; dix livres ; soixante huit mile huit cent quatre vingt treize Km.

Je me suis posé dans un camping à quatre livres la nuit. J'ai pu y faire de la lessive, mais comme il est tard, je ne sais pas si cela va avoir le temps de sécher. La dame m'a proposé son fil à linge mais je n'ai pas assez de pinces.

Je vais préparer mon circuit avec la carte.

Ça devrait me faire traverser plus de cent villes en un mois.

J'ai remis de l'huile dans le moteur, ma pauvre petite mère écarquille grand ses phares en entendant ce chiffre!!

C'est ma cinquième soirée tout seul. J'ai failli casser ma 2cv aujourd'hui ; dans un petit chemin, un virage serré, je n'avais qu'une main sur le volant, j'ai pilé et évité le pire à deux doigts du talus.

Je rentre mon linge, encore un peu humide.

Mardi 06 juillet 99 :

12H15 :

Soixante neuf mile soixante dix neuf Km. J'ai le plein : huit livres trente.

Ma jauge d'essence est cassée.

Rien ne va plus ; aujourd'hui, énervé par le soleil, j'ai failli tuer la voiture au moins dix fois. Finalement, je l'ai un peu vrillé en me prenant une crevasse. Bilan : l'amortisseur avant gauche est foutu. A chaque bosse, le dessous de la voiture touche la route. Ma jauge d'essence remarche.

Je n'avais pas mangé de la journée, quand à quatorze heures je me suis arrêté dans une espèce de kebab. Ils mon servit du poulet trempé dans du ketchup dans du pain mou. Je ne sais pas si c'est ca ou la voiture, mais j'ai soudain eut l'appétit coupé net. Il m'a fallut jeter ce sandwich à cinq livres après l'avoir proposé sans qu'on l'accepte.

Je suis dans un camping à six livres, je suis malade : diarrhée, mal au cœur, j'ai chaud, j'ai froid. Ça ira mieux demain. Je ne mange rien.

Je pense que si l'homme est le seul animal qui se détruise la santé c'est qu'il y a une raison : c'est bon pour son moral ; le tabac, l'alcool, la drogue sont des antidépresseurs.

Par exemple, aujourd'hui, je sens qu'il faut que je jeûne. C'est que sa doit être bon pour moi. La preuve en est que je ne vomis pas, alors que depuis que je suis arrivé en Grande Bretagne, je vomis tous les jours à cause de la route. Au début, j'adorais les bosses avec la 2cv ; ca faisait un balancement de haut en bas pendant plusieurs secondes, mais depuis aujourd'hui j'en suis écœuré.

Un mot quand même sur les Irlandaises : grosses!

Depuis que je fais les campings j'ai des vues pourries. Ça me manque de faire des petits feus, de me laver dans les rivières...

Ce soir je vais aller me promener en ville. Je bois beaucoup de coca, quand ce n'est pas la bière. Allé, à tard!

Mercredi 07 juillet 99 :

Il est midi et j'ai déjà bien roulé. Je fais une pause pour me dégourdir les jambes, et la cervelle.

14H25 :

Plein. Soixante neuf mille trois cent quatre vingt Km.

Plus tard

Soixante neuf mille quatre cent soixante dix sept Km. J'ai fais donc environ deux mille cinq cent kilomètres déjà. Pas mal pour une vieille 2cv!

J'ai trouvé un camping à trois livres la nuit avec douches gratuites.

Je me fais toujours quelques frayeurs au volant.

Le soir je fout rien, je suis raisonnable, je dors à dix heure. Cela me permet de faire surtout de la route le matin, quand le soleil ne tape pas encore trop fort. Je n'arrive pas à écrire, pourtant c'est pas l'inspiration qui manque ; rien que moi, ce que je fais tout seul, à mon âge, c'est inspirant non?

Jeudi 08 juillet 99 :

Ma jauge ne remarche plus, ni les essuie-glaces. Il vient de m'arriver un truc hallucinant. Je me gare, j'entends un drôle de bruit, ça me freine, j'arrête la voiture, et là, plus de point mort, plus de première, plus de marche arrière. Je part en seconde, je vais dans un garage et là le gars s'assoie dedans le moteur arrêté, il débraye et passe les vitesses une à une, puis me dit de faire un essaie ; ça remarchait!

Je n'ai donc plus d'amortisseur et bientôt plus de boîte de vitesse, mais l'aventure continue telle quelle.

Soixante neuf mille six cent Km, j'ai le plein.

J'ai trouvé un camping à neuf livres! Pourquoi neuf livres? Parce que ma tente est à vingt cinq mètres d'une crique. Il y a donc une petite plage, demain au réveil j'irai piquer une tête...

Comme je dois retrouver mes parents en Écosse, je les appellerais bien pour qu'ils m'amènent celle que j'ai en rab à la maison (de boîte de vitesse) mais ça risque de prendre trop de place. Encore une semaine avant les résultats du bac de français. Plus ça va et moins j'y crois. Je sens que je vais avoir treize à l'oral et cinq à l'écrit ; coef. 2,

il me manquera donc quatre points. On verra.

Pour neuf livres, j'ai estimé avoir le droit de faire un petit feu.

Vendredi 09 juillet 99 :

Je suis à Galway. J'ai dormi dans un Bed and Breakfast. Je ne note plus ce que je dépense.

Ma direction de la voiture est cassée. La voiture est au garage pour quatre jours. Je l'attends dans un camping. La plupart de mes affaires sont dedans. Je n'ai plus de musique alors je chante tout seul.

A partir de là, je n'ai plus noté ni date, ni heure

J'ai déjà pas mal écrit. Je commence à me faire à la solitude. Je fais les casinos et les machines à sous en bon touriste. Je gagne pas mal.

Qui a dit qu'il ne faisait pas beau en Irlande ? Je bronze à vu d'?il. Où plutôt, je rougie à vue d'?il, le bronzage viendra après!

Je commence une deuxième nouvelle. Il s'agirait d'un amnésique ne voulant pas qu'on remarque sa défaillance subite et qui continuerai de fréquenter ses amis qu'il ne connaît donc pas et sa famille qu'il redécouvre.

J'ai fait la rencontre d'une fille étrange dans la rue ; je lui ai demandé où se trouvait le fast-food, elle ma répondu : "c'est par là, mais si tu va dans l'autre sens, tu finira bien par trouver un fast-food un jour"! Je lui ai demandé si c'était loin, elle m'a dit : "tu sais, rien n'est jamais très loin"!

Je pense souvent à cette chose qui ne m'arrivera pas, elle est belle et innée, impromptue et à pic. Elle n'arrive qu'à moi.

Une autre fille, punk, le même jour, m'a caressé le torse sur mes coups de soleil, elle m'a dit : "il faut te mettre du yaourt nature"! Et c'est tout.

Je vais donc me reposer quatre jours. L'allemand dans sa canadienne à côté de ma tente est devenu mon ami. On rigole bien. Je me moque de sa canadienne qui me fait penser à un cercueil! Moi, je ne pourrais pas dormir là dedans, j'aurais l'impression d'être mort mais pas vraiment et qu'on m'aurait enterré et oublié! Bref, j'en ferais des cauchemars et j'étoufferais. L'allemand à une pompe filtrante avec laquelle on peu boire l'eau des rivières mais pas celle de la mer (sel de mer!). C'est bête parce qu'on est entouré de mer. J'aimerai bien fumer avec sa pompe mais il ne va pas vouloir.

J'ai failli me battre avec un vieux ; peut-être que la police me recherche. J'étais dans un casino, entrain d'essayer de grappiller des pièces oubliées pour manger parce que les banques sont fermées, et là je vois deux pièces de deux penny aux pied d'une vieille dame ; je les ramasse sans la gêner pendant qu'elle jouait au Jack pot. Là dessus, son mari revient vers nous avec un gros gobelet rempli de pièces et m'arrive dessus, il me pousse et m'insulte ; je le repousse et me met dans une colère terrible. Il revient vers moi en remontant ses manches après avoir laissé son gobelet de pièces sur une machine, je fais un écart, l'évite, sa femme se met à hurler, les gorilles de surveillance arrive, j'attrape le pot du vieux et pars en courant tandis que les videurs me poursuivent dans la rue, semant les pièces sur mon passage j'arrive pourtant à les larguer. Arrivé devant le fast-food, je compte mes pièces ; j'avais juste de quoi me prendre un petit menu, sauvé. Je tremblais encore et j'avais les larmes aux yeux en mangeant. En retournant au camping, j'étais obligé de repasser devant le casino, je me suis fais discret et suis passé, fier de moi.

Mon ami Allemand est parti, le petit groupe d'Irlande du nord aussi.

Dès jeudi, je remonterai vers le nord, pour doucement appréhender l'écosse et retrouver mes parents qui sont encore en France pour le moment.

Une jeune fille viens de me réveiller dans ma tente, je m'habille, sorts, nous parlons, elle me paye une bière, je la remercie, lui dit au revoir en lui tendant la main, elle me la retient, me caresse pendant un long moment, je me rassoie près d'elle, on se regarde dans les yeux, puis elle rapproche sa tête, sa bouche et on se bécote pendant dix minutes. Là elle dit aller prendre une douche ; on prévoit de partir avec ses amis en ville tout de suite après. Je crois rêver, dire que c'est mon anniversaire en plus, c'est un beau cadeau, surtout qu'il ne m'arrive de la volonté de personne si ce n'est de Carline.

Ne la voyant pas revenir des douches, je suis allé à son devant ; les douches étaient fermées et Carline partie. Alors je suis allé me recoucher en espérant qu'elle revienne me voir après, mais rien.

Maintenant c'est le matin, il est presque dix heures et Carline dort sous sa tente. Je lui ai laissé un mot, j'hésite à la réveiller. Je sais juste qu'elle part aujourd'hui et que je ne la reverrai jamais. Qu'est ce que la vie peut être triste par moment. Pourquoi ne l'ai-je pas rencontré deux jours plus tôt ? Je trouve enfin une copine, une belle Irlandaise de vingt cinq ans et c'est pour dix minutes!

Je n'oublierai jamais cette fille qui est venu me réveillé dans ma tente, qui m'a pris par la main, qui m'a offert une bière puis embrassé si tendrement...

Je voudrais l'embrasser encore une fois avant qu'elle ne parte. Pourquoi faut-il toujours que je trouve des filles à des miles de moi ?!

Je ne pourrais pas décrire Carline ; elle n'est pas trop belle, pas trop moche, pas trop grande, pas trop petite... Elle est consommable! Je ne connais ni la couleur de ses cheveux, ni la couleur de ses yeux parce qu'il faisait nuit.

Je viens de la réveiller. Elle m'a donné son numéro à Belfast. Elle est châtain foncée avec des grands yeux marron, comme je les aime parce que comme moi. On ne s'est pas embrassé. J'adore son accent quand elle parle en français. Parce qu'elle parle très bien le français ; elle a vécu un an à Aix-en-Provence. Elle est charmante. Elle m'a expliqué que ses amis hier étaient pressés et qu'elle n'avait pas eut le temps de me prendre en voiture. Je voulais une écossaise, je me retrouve avec une Irlandaise...!

Le type du camping vient de passer et il dit sans me voir puisque dans ma tente :

"Car registration"! Alors je sorts la tête et il dit : "Ah it's you"! Et il regarde dans son calepin ; simple contrôle de routine.

Carline est malade, elle a bu trop de vodka hier soir! C'est d'ailleurs sûrement la raison pour laquelle elle est sortie avec moi hier soir. Ça me fait drôle de la voir en plein jour, elle fait vraiment femme!

J'espère qu'elle m'a refilé son vrai numéro, sinon c'est que j'ai juste était le produit d'un pari ou d'un délire. Elle ne pourra me voir que le week-end. Comme je récupère la voiture que jeudi, ça me fait deux jours pour aller à Belfast. Il parait qu'il y a cinq heures de route, mais en 2cv ça fait huit! Quand je vais en ville, du camping ça me fait une demie heure de marche et pareil au retour. Je dois être à deux kilomètres et demi de Galway. Je crains une mauvaise surprise avec ma voiture. J'ai voulu joué au golf mais c'était trop cher.

Je vais devoir m'acheter un autre cahier, n'empêche que c'est vraiment l'aventure avec tout ce qui m'arrive ; la 2cv, les filles bizarres que je rencontre, la bagarre avec le vieux, Carline etc. Sans parler de tous les gens sympa ou intéressants que j'ai rencontré, et ça n'est pas fini. Qu'est ce qui va encore m'arriver ?

C'est normalement mon dernier jour à Galway. Je suis pressé de revoir Carline. Les bisous me manquent... Elle était douce et sans prétention.

Avant de s'embrasser avec Carline, au moment où on se tenait la main et que je me suis assis à côté d'elle, il a bien fallu que je dise quelque chose ; alors je l'ai regardé dans les yeux et j'ai sorti : "Je t'aime bien tu sais!"

Aujourd'hui j'ai voulu aller à la piscine mais sur le chemin, je me suis aperçu que je n'avais pas de maillot, alors c'était à l'eau. Il commence à y avoir trop de français dans le camping. Je suis pressé de reprendre ma route avec la 2cv réparée. Je risque de devoir couper mon tour de l'Irlande dans la longueur, à cause de Carline.

J'ai été pris en stop par un type sympa qui fumait un joint ; en me déposant en ville, il m'a filé une petite boulette...

Encore une super journée : j'ai cherché le garage toute la journée sans le trouver! Ma voiture est perdu. Je ré essaierai demain.

Deux filles mon aidé à monter ma tente parce que je me plaît à changer de vue. Elles sont suisses. Je m'attache très vite aux gens que je rencontre. J'accorde trop facilement confiance aux autres. Je ne savais pas qu'il y avait un dialecte suisse.

Je suis bien dans ma tente. Sans l'histoire de ma bagnole, tout irait à merveille.

J'ai retrouvé le garage, mais la voiture n'est pas prête. Il faut que j'appelle Carline et que je lui annonce la mauvaise nouvelle. Je suis triste, elle m'a bien donné un mauvais numéro... Dans la vie on ne peut pas tout avoir, il faut se contenter du peu et être patient pour le reste ; ainsi les arbre bourgeonnent au printemps, nous offrent des fruits l'été, des couleurs et des marrons en automne et nous plantent un décore chaotique en hiver.

Si on veut des cerises en hiver, des marrons au printemps, des couleur en été et bronzer en automne ; on sera éternellement malheureux.

J'entends des français qui parlent à côté. Je déteste ça quand je suis à l'étranger. J'aimerai ne plus jamais entendre parler français! J'ai envie que mes vacances bougent un peu plus. J'en ai marre de Galway. J'ai planté ma tente dans une troisième position, maintenant je paye quatre livres la nuit au lieu de cinq. Je deviens un bon client! Demain, grâce mat.

Je suis allé à la piscine au fait. Ça ma bien détendu. Je vais relire tout ce que j'ai écris depuis le début. C'est long quand même.

Je me sens comme quand je viens de voir un bon film au cinéma et qu'en sortant je manque alors d'oxygène, tellement le film m'a fait rêver. J'ai alors l'impression de ne pas être à ma place, l'impression de louper quelque chose qui se passerait ailleurs... Cet état m'arrive souvent. C'est en tout cas très nostalgique. Je m'ennuie d'oxygène. Carline fut comme un film et m'a laissé à la critique... Je ne peux même pas avoir les résultats du bac de français, mes parents ne trouvent pas ma convocation! Je ne les connaîtrai qu'en septembre!

Il y a un tel gros trou dans mon tapis de sol que ça me fait un cendrier!... J'ai eu mes parents au téléphone.

Cette nuit, j'ai été réveillé par l'eau! de l'eau dans ma tente ; je baignais dans l'eau parce que le double toit touchait le tissus intérieur. J'ai tout mis à sécher dehors et je suis sorti en caleçon sous la pluie pour tout retendre, puis j'ai organisé dans la tente retapée, un coin affaires sèches (du coté duquel je finirai ma nuit) et un coin affaires mouillées à relaver. Je fume beaucoup. Un type m'a proposer du shit qui était emballé dans de l'aluminium, je crois qu'il en voulait surtout à mon argent alors je l'ai laissé.

Je n'ai pas encore pris de photos, je vais me prendre dans la tente. Ça y est. Je ne peux pas sortir de la tente, je suis trop gros! Non c'est pas ça, il pleut! Je me suis parfumé. Je n'arrive pas à croire que j'ai écrit tout ça. J'ai roté sans en faire exprès et deux filles cannons mon regardé avec dégoût.

Ce soir, il y a un grand feu d'artifice. Ma voiture est dans un nouveau garage. Je change de camping avec Adrien, un nouvel ami français, il travaille dans le spectacle à Paris.

Ma voiture n'est pas réparable, j'ai dû la vendre au garagiste : cinquante livres sterling, environ quatre cent francs. Je suis très triste.

Je suis rapatrié demain par avion. C'est la fin des vacances, elles furent à la fois appauvrissant et enrichissantes...

AOÛT

01/08/99 :

13H00 :

Je suis dans le train gare du nord ; prêt à partir pour Cologne en Allemagne. Il faut que j'apprenne un temps soit peu l'allemand pour le bac. Je pars donc un peu contre mon gré ; peut-être que je considère que de toute façon voyager est intéressant. Je n'ai strictement rien pour me divertir à par des feuilles blanches et un stylo. Rien à lire.

On vient de me dégager d'une place réservée. Si ça continu, je vais aller en première! Le train part. Il est plein d'allemands évidement. Au revoir Paris! Il y a un bar dans le train _ bien vu! J'adore quand le tain avance sans faire de bruit.

Cela dois faire une heure qu'on roule, je commence à me lacer de lire mon dictionnaire...! J'espère que de Cologne je pourrai voir l'éclipse prévue.

02/08/99 :

Je suis en classe, au centre. J'ai rencontré une suisse française ; Cindy. Elle est à côté de moi en cours.

J'aurais cinq heures le matin du lundi au vendredi et mes après midi de libres. Demain je vais à la piscine avec Cindy. Il fait beau.

Nous ne sommes que quatre garçons pour une classe de quatorze élèves. Notre prof est géniale. Elle est belle est parle lentement. Il y a six japonais, des suisses, des anglais, des guadeloupéens, des polonais, des turcs etc...

04/08/99 :

Je n'ai pas écrit hier. Je ne sais pas pourquoi, je ne sorts toujours pas avec Cindy. Je la vois ce soir. Quand elle m'aura mis un râteau, j'enchaînerai une japonaise de la classe! La piscine c'était cool. Je ne trouve pas de timbres pour écrire en France.

05/08/99 :

J'ai fais la connaissance de deux suisses italiens. Encore quarante cinq minutes de cours. Quelle galère!

Je n'apprends strictement rien. Je ne sais que dire oui et non : Ja und nein!

J'attends les poses avec impatience. Il n'y a que ça de bien. Cologne, c'est pas génial.

07/08/99 :

Je suis en week-end, il pleut. Heureusement, je suis bien à l'hôtel. Cindy est toujours aussi conne! Et toujours aussi blonde... Je n'aime pas trop les allemands pour l'instant.

Je viens de découvrir que tout ce qu'on ose pas faire tout de suite, on ne le fera pas plus tard. Alors pourquoi se priver?

Ainsi que tout ce qu'on fait par obligation ne nous enrichi pas mais au contraire nous humilie. Ce n'est pas une fois qu'on est mort que l'on se rattrape.

Le temps perdu est irrécupérable. Je propose de faire tout ce qui nous passe par la tête et de ne plus faire ce qui nous embête.

Combien de fois, marchant dans la rue j'ai été tenté de mettre ma main au cul d'une fille et de me prendre une baffe s'il le fallait. Mais je ne l'ai jamais fais. Pourquoi? Une baffe, c'est plutôt marrant! Je jure de le faire...

Vendredi 13 Août 1999 :

Aujourd'hui un type s'est jeté sous le train juste devant mes yeux. Je n'arrive pas à m'en remettre. Je me sens coupable de n'avoir rien pu faire. C'est affreux, le train arrêté, on le voyait sous un wagon, gisant, le crâne éclaté. Tout le monde est descendu du train. Comment penser à autre chose qu'à ce drame. Le train n'allait pas vite puisqu'il s'arrêtait à la gare ; ce qui a rajouté du suspense et de l'horreur. Le type a sauté au meilleur moment, avec assurance, sûre de ne pas se rater... J'ai du mal à l'admettre ; on se sent si impuissant dans un tel cas. On ne peut que se cacher les yeux et retenir son souffle ; espérer avoir rêvé, mais le type est

bien là, il gis... Il était plutôt clodo. Un vendredi treize ; "un jours de trop" devait-il se dire! J'aurais voulu le retenir, l'aider. Mais cela s'est passé si vite. J'espère que c'était mieux pour lui qu'il meurt.

C'est drôle comme on change en voyageant. On s'ouvre à tout. On devient adaptable et sociable, même si l'envie de bouger nous gagne en s'accroissant ; on fini par ne plus tenir en place. Il ne faut pas partir pour trop longtemps ou alors revenir souvent à son point d'origine. Sinon on déstabilise sa sensibilité, en recréant autour de soit le besoin d'amour ou d'amitié qu'on a laissé chez soit, et il est à nouveau dure de quitter le lieu-dit pour ces mêmes raisons.

Voyagé est pour moi toujours aussi agréable, prendre des notes aussi ; malheureusement mon journal de ce séjours à Cologne s'arrête là, preuve de mon assiduité à apprendre ou plutôt avoir appris deux nouveaux mots : Köln ist schön!

Mardi 26 octobre 1999 :

Je suis sincèrement navré de ne pas être plus rigoureux dans la tenue de mon journal. J'y perds beaucoup.

Je ne sais pas par où commencer.

Aujourd'hui un bon copain est mort. Je ne vais pas dire que c'était un mec bien et qu'il ne le méritait pas car c'est un clicher. C'était un pommé, sans famille, sans argent, sans culture ; La dernière fois que je l'ai vu, il m'a revendu un double CD des « DOORS », tout neuf, pour 50 F. Ça restera un objet précieux.

J'ai envie d'un gros joint, pour me sentir mieux, j'ai froid.

J'ai été soigné à la clinique d'Y où j'ai passé 6 semaines. Après je suis retourné en cours, plus fort.

J'ai eu mon bac de français de justesse en trichant un petit peu beaucoup (5 à l'écrit et 14 à l'oral) et puis je suis parti seul en Irlande, où j'ai tenu un journal comme à la clinique. Je suis allé dans le même été en Allemagne (Cologne) pendant 3 semaines et j'allais alors régulièrement à Amsterdam...

Maintenant je suis en Terminale, je travaille, mais j'ai du mal.

Je suis aveuglément amoureux de Florence, une charmante jeune-fille du lycée que je côtoie assez peu.

J’ai même trouvé ce qui va peut-être faire ma vie : l’Ethnologie.

Bon, je promets de donner plus souvent de mes nouvelles.

Mercredi 27 octobre 1999 :

En réfléchissant, je pense que l’homme vient d’un croisement animal bipède et incestueux.

Je me demande même si l’intelligence est née de métissage ou d’inceste.

Je me demande ce qu’a pu subir la femme dans le passé. J’imagine le pire. Entre le viol et la dégradation physique subit par des grossesses prématurées et en trop grand nombre. Sans parler de leurs humiliations.

Aujourd’hui, la femme à le choix de s’humilier et elle le fait. C’est bien qu’elle cherche à retrouver instinctivement sa condition primaire. Ce qui m’étonne, c’est qu’elle devrait être beaucoup plus sauvage et plus méchante à cause de ce qu’elle a subit.

Je me demande si la couleur des yeux et des cheveux a un rapport avec nos ancêtres.

Jeudi 28 octobre 1999 :

Si j'étais artiste, je serais chanteur, humoriste ou scénariste.

Mais pour l'instant je suis écrivain débutant.

J'écrirai plusieurs livres : un ouvrage ne contenant que des nouvelles, un ouvrage philosophique, un recueil de poésies, un livre de maximes et un roman. Du moins je l'espère.

Bon, je vais au lycée, en sport.

Lundi 1er novembre 1999 :

Je suis dans le train pour Paris Saint-Lazare. Prêt de moi, une jolie brune est assise avec son chat tigré, fier de tenir chaud à sa maîtresse. Quand il m'a vu, il l'a immédiatement regardé comme pour lui dire : "regarde il y a un garçon de ton âge"!

Le contrôleur m'a fait payer mon billet 103 Fr au lieu de 75 ; et il a crût bon d'ajouter : "heureusement, c'est jour de fête, sinon ce serait 40 Fr de plus... » Je me demande ce qui m'a retenu.

Le chat miaule, il n'aime pas la fumée, c'est mignon. Quand je voyage, c'est plus fort que moi, il faut que je fume ; je ne conçois pas de prendre le train sans être dans un wagon fumeur.

Mardi 2 novembre 1999 :

11H00 :

Paris nord

Je suis dans le Thalys pour Bruxelles et Amsterdam. J'ai dormi chez Adrien. J'ai laissé chez lui ma page de journal d'hier. Il a aimé ma première nouvelle. Je fais en ce moment ce que j'ai toujours voulu faire : je voyage loin et seul sans que personne ne le sache.

Un long voyage m'attend mais c'est à mon honneur.

"Attention à la fermeture des portes" _ J'ai chaud au cœur. Mon train passe par Cologne ; cela me rappel des souvenirs...

Mercredi 3 novembre 99 :

20H00 _ Amsterdam _ The Bull Dog

Aujourd'hui, j'ai visité le musé Van Gogh ; mon peintre préféré. C'est un peu pour cette visite que j'étais venu à Amsterdam, cette fois. Je fume et

n'écris presque rien. C'est aussi un peu le contraire de ce que je voulais faire.

Hier soir, j'ai vu un concert sympa dans le cofee de mon premier hôtel. Ce soir, j'improviserai. Je me suis initié au tramway, c'est gratuit pour les touristes comme moi, d'ailleurs à Rouen et à Paris je suis le même touriste. Il est plaisant de ce promener dans tous les quartiers...

J'ai fais pas mal de boutiques et de grands magasins ; il me reste à voir Madame Tussaud. A l'hôtel, ils m'ont prêté une carte, j'y suis vraiment bien.

Je ne sais pas pourquoi, je regarde un match de foot de deux équipes qui me sont inconnues VAL - PSV : 0 - 0 ; c'est tellement passionnant que je m'en vais!

Jeudi 4 novembre 99 :

09H45_Cofee de ma rue

Mon séjours se termine tranquillement. J'ai beaucoup fumé. Je pars demain matin à 08H00. Je n'ai vraiment rien écrit! Mais c'est enrichissant quand même et puis ça n'est pas fini...

Je vais quand même boire un peu! Les concerts que je vois sont de mieux en mieux. Je n'ai pas trouvé de timbre alors je donnerai les cartes directement à leurs destinataires. Je pense beaucoup à Florence. Ça me fait penser que mes parents y sont, à Florence! Mon père assure!

Vendredi 5 novembre 99 :

08H30_Amsterdam

Je suis dans le train pour Bruxelles et Paris. Tout va bien. C'est depuis le début du monde que l'homme s'est déchiré!...

Mardi 9 novembre 1999 :

Je viens de passer mes vacances de Toussaint seul à Amsterdam. J'y ai trouvé la rue où je voudrais habiter quelques week-end dans l'année si j'en avais les moyens.

Je sorts du concert d'Hubert-Félix THIEFAINE. J'ai aussi discuté avec lui cet après-midi quand il signait des autographes. Quand je lui ait dit que moi aussi j'écrivais des chansons il n'est pas resté indifférent et m'a posé plusieurs questions alors que ça aurait dû être l'inverse. Sur scène, il est tout simplement de mieux en mieux.

J'aimerais être un peu comme lui. Mais je ne lui ait pas laissé l'occasion de le voir!

Samedi 13 novembre 1999 :

Je viens de passer un drôle de moment. Ne sachant pas quoi faire vers 19H30, j'ai entrepris la quête de sel chez les voisins de l'immeuble pour rencontrer du monde. J'ai commencé par la voisine d'à coté que je croyais seule. C'est un grand type bien soigné qui m'a dit: « Alors c'est toi qui écoute Brassens à fond, c'est bien. Tu veux du sel, pas de problème ». Ensuite, ce fut une fille très laide qui m'a dit : « Ah bas oui sans sel c'est pas terrible ». Ma troisième victime était une fille bien qui m'a dit : « Euh, du sel oui, attends voilà mais je vais bientôt en avoir besoin ». Et j'ai entassé les trois salières dans mes poches. C'est arrivé chez moi que je compris que j'avais vraiment merdé. Laquelle de ces salières était à qui ? Comment faire pour rendre la bonne salière à la bonne personne ? Je croyais bien que j'avais mise à part la salière de la fille très laide. Je commencerai par elle. En plus si je me déchire ce ne sera pas trop grave. Je trouverai bien une grosse excuse. Alors je frappa à la porte. Un petit gars m'ouvrit.

- Bonjour, c'est bien ici que j'ai emprunté du sel ?

- Ah non.

- Ah bas excuses moi alors. Au revoir.

Et je frappa à la porte d'à coté.

- Euh, tiens voilà ton sel.

- Ah merci.

Ouf !

Je frappa à la porte de la fille bien.

- Euh, tiens voilà ton sel.

- Mais ça n'est pas ma salière !

- Ah bon excuses-moi (...) Euh c'est parce que j'avais besoin de beaucoup de sel alors je me suis trompé (...) Enfin voilà le tient (...) Allez salut !

Et elle est restée bouche-bec.

Mardi 23 novembre 1999 :

10H00 :

Grand jour ! Je viens de demander à Florence si on pouvait déjeuner ensemble ce midi. C'était un moment insolite mais propice ; toujours est t-il qu'elle m'a dit oui avec un grand sourire. J'espère que sa réaction sera la même quand je la demanderai en fiançailles! J'ai fait le plus dur, maintenant elle sait qu'elle ne m'est pas indifférente. Pour le reste, j'improviserai... Je crois que je ne lui suis pas indifférent non plus. Quand je lui ai dit que je ne savais pas où manger, elle a tout de suite vu que c'était un prétexte.

Mercredi 24 novembre 1999 :

Aujourd'hui, c'était mon dernier jour triste. Demain je sortirai avec Florence et tout ira pour le mieux dans le meilleur des mondes...

Je crois que je regretterai ma liberté et ma révolte mais il faut bien évoluer. Et puis si ça se trouve je ne vais pas devenir con comme tous ceux qui sont casés. On verra.

Quand je me re-manifesterai je verrai les choses autrement.

Jeudi 25 novembre 1999 :

J'ai proposer à Florence de rester à boire un verre après les cours tous les deux et elle m'a répondu qu'elle n'avait pas le temps. C'est plus facile que de dire, "non tu ne me plait pas"....

Je me sens terriblement triste. Je ne crois plus en grand chose et je n'ai aucun réconfort.

Mercredi 1 décembre 1999 :

Je me suis pris un vent cruel. Florence est méchante. Ce soir je retrouve Axelle, une jeune fille que je n'ai pas vu depuis trois ans. Ce sera une soirée agréable. Hier soir j'étais avec Steph au cinéma. Il ne s'est toujours rien passé. Il ne faudrait surtout pas que je change quoi que ce soit à ma personnalité pour qui que ce soit. Cela prendra le temps qu'il faudra mais quand j'aurai trouver chaussure à mon pied, elle sera confortable...

Dimanche 5 décembre 1999 :

Je suis sur mon rocher à H. Il fait frais et soleil à la fois. Je ne suis pas sûr d'aller très bien, pourtant je suis satisfait. Les aléas de la vie ont un bon impacte sur moi. En regardant mon village de haut, je me sens supérieur. Je pense à toute la première partie de ma vie ; ma jeunesse, quoi. J'ai l'impression d'être un vieux loup seul qui connaît tout sauf l'amour...

Depuis quelque temps le vieux loup solitaire se rapproche des bandes sauvages et cherche une louve indulgente!

Je l'ai déjà croisé et laissé filer comme pour ne pas lui noircir l'existence, tant je l'aime.

Je suis comme un bon père, je pardonne....Je m'excuse même de ne pas avoir réussi à me diriger vers la raison. Plutôt que d'être sage, je m'éloigne des faibles. Je n'ai pas l'esprit de compétition ; pourtant au concours de lâcheté je serais bien classé!

J'espère qu'à mon procès, le jury sera impartial et de préjugés homogènes pour qu'ils ne regrettent pas leur sentence. Je suis coupable de ne pas prendre ma place dans le gigantesque consensus social de notre peuple et même d'aucun autre.

Je vais fumer un joint et peut-être que je vais trouver mon idéal.

J'écrirai mon récit en voyageant, je trouverai ma louve et nous finirons au fond de l'écosse heureux.

HIVER 2000 :

Vendredi 11 février 2000 :

23H30 :

P., Sophie, Jean-François et moi partons pour le ski.

00H30 :

Pose café. C'est Jean-François qui nous conduit. J'espère ne pas avoir à leur tenir la chandelle à ces deux polissons…

01H45 :

Pose sandwich.

Samedi 12 février 2000 :

08H40 :

Lyon _ encombrements

La vitesse aggrave tout

La vie est-ce grave ou tout?

La Twingo rouge

Épuise ses roues

La Twingo roule

Et puis c'est tout

Vallée du Guier

Vont les fous gais

Qu'est-ce que l'inquiet

Quand on va skier

voyage : Jf pète, Sophie vomit, ça sent la fête, vive le ski!

<u>09H45 :</u>

Chambéry ; "pas super", dit Jf

<u>10H15 :</u>

Pose essence.

<u>12H00 :</u>

Arrivée à St-Jean d'Arves.

Le chalet est cool. Nous partons déjà louer l'équipement.

On va en courses maintenant.

Nous avons rigolé avec Manu, le propriétaire du chalet. Ses parents tiennent une auberge juste en bas.

Il est vingt heure dix, on dort debout en attendant Manu. Nous avons des problèmes de gaz et de chasse d'eau. On a de l'eau pour se laver et du chauffage. Nous avons plein de courses. On a fait du caddie, Sophie et moi. Les locataires d'en dessous n'ont pas l'air de nous apprécier.

20H30 :

Sophie et JF jouent à des jeux vidéo tandis que moi, je songe à moi...

Il y a peu de neige en bas des pistes.

Manu à l'air d'être un pro du ski, nous, nous sommes des rigolos!

01H15 :

Nous venons de regarder un film d'horreur à la télé, maintenant Sophie se bat avec la chasse d'eau (elle fait caca trop gros!). Bonne nuit.

Dimanche 13 février 2000 :

10H00 :

On se lève courageusement! Manu, lui est parti à sept heure. Nous sommes concentrés.

20H20 :

Sacrée journée première. On s'est bien défoulé, on a bien déjeuné, on a trouvé du gaz. Ce soir on va draguer la savoyarde dans un pub.

C'est mon tour de faire la vaisselle.

Que de conversations ce soir ; pour en finir à la fatal assurance que nous faisons de notre mieux, comme toujours. Continuons donc, comme si tout allait pour le mieux et rions, rions aux éclats d'être les plus azimuts des vivants!

Lundi 14 février 2000 :

10H00 :

Petit dèj.

Je fous des miettes partout. C'est la Saint-Valentin. Sophie et JF prennent des photos n'importe comment.

Ça y est, l'appareil est cassé!

Nous allons préparer des sandwichs pour ce midi.

J'aime pas les œufs et puis c'est tout. Je suis excité à l'idée de draguer Anne-Marie, une percheuse-pisteuse, c'est une savoyarde. Nous partons.

18H20 :

Sophie et JF sont dans la douche, j'imagine que ça doit être plus facile d'être deux pour se laver le dos...!

Nous sommes tous les trois tombé en même temps sur une piste rouge ; nous avons déchaussé, glissé, roulé... Les gens par pitié nous secouraient! Finalement, nous avons bu du vin chaud. Sophie et moi avons fait un carton parce que j'allais trop vite et elle pas assez. Elle est comme Vincent, son idiot de frère ; elle ne va pas vite mais à vite fais de vous percuter. Toujours est-il qu'elle s'est fait mal et qu'elle a failli me planter son bâton.

Il nous reste de quoi picoler, à manger et des forces. Moi je n'ai pas assuré une cacahouète avec Anne-Marie... De toute façon elle est trop vieille!

Sophie s'affaire un peu. Il y a quelques accidents sur les pistes, mais c'est pas toujours nous.

Moi je suis de plus en plus obsédé, alors j'en parle aux autres pour me soigner. Les autres, ils me disent des choses rassurantes, mais moi je sais bien que je n'ai pas de chance. Pour une St-Valentin, c'est la routine, personne à qui dire un petit mot gentil, j'en pâti!

Je suis doucement en train de me rendre compte que je ne suis ni mieux ni plus enviable qu'un autre. J'ai ma fierté et mes envies. J'attends des autres et engrène des plus faibles quand je peux.

Je cherche à plaire pour mon propre compte et si ca échoue j'approuve ma singularité subtilement futile... Mais si mon incompétence me pénalise, elle ne pénalise que moi et laisse aux autres l'idée qu'ils sont à la bassesse de la situation.

Mardi 15 février 2000 :

11H30 :

Hier soir nous ne sommes pas sortis. JF et moi étions malades. Moi j'ai déliré cette nuit et j'ai fais des cauchemars. Je ne vais pas aller skier. Manu est crevé de son boulot. Il dit qu'il est pressé d'être dimanche pour dormir. Il pleut un petit peu. A partir de demain il neigera. JF va acheter des Eferalgans.

16H00 :

Sophie est restée avec moi. Nous nous promenâmes dans le village. Jf n'est pas encore rentré, Manu est parti.

On bois de la Georges Killian's, nous philosophons beaucoup. Sophie décide de faire des sandwichs au thon. C'est vrai qu'il est temps qu'on mange!

Il faudrait quand même que nous achetons des cartes postales. Maintenant les WC sont bouchées.

17H00 :

JF est revenu. On écoute de la musique.

19H00 :

On écoute de tout, on s'amuse. Nous allons aller manger une fondue dans l'auberge de la mère de Manu. Ensuite nous retrouverons Manu au pub. L'appareil de photo remarche mais à l'envers! Le jeux vidéo détend Sophie et JF. Moi je vais mieux.

Il faudra que je pense à mon père en mangeant la fondue. Sophie enchaîne Eferalgan, vitamine C, après plusieurs bières et un whisky. Elle dit :"ce soir je fais la fête"!

JF et Sophie font des étirements et prennent des photos à l'envers et sans flash. Bon, sous mes ordres, nous partons manger notre fondue, en pensant à mon père! JF fait le con.

00H15 :

Super cette fondue. Le pub est pas mal mais la savoyarde est rare et rarement libre... Toujours est-il que PSG/Marseille ça fait un à quatre!

Manu est couché. Les autres aiment mes pets mais ne veulent pas l'admettre!

Jeudi soir, il y a un bal. Manu me dit de ne pas lâcher prise avec Anne-Marie, elle n'a que vingt deux ans et elle est très agréable. On verra.

Mercredi 16 février 2000 :

10H50 :

Nous flânons. Moi je fais des cauchemars à dormir debout. Renaud m'égaye. Le cahier se termine. Je vais le prendre à l'envers. Il va falloir qu'on y aille. Tout à l'heure, je me suis presque assommé contre une poutre du plafond en pente du chalet et maintenant je me sens anormalement bien. Je crois que l'on est pas pressé de skier aujourd'hui. Si nous arrivons à partir dans une demie heure, nous aurons cinq heure de ski.

A plus tard dans l'autre sens!

18H00 :

C'est la deuxième partie du séjours qui commence. JF et moi avons eu un accrochage. Sophie ne s'est pas senti trop bien aujourd'hui, mais là ça va mieux.

22H30

Jean-François fait à mangé, Sophie se réveille, Manu est avec nous.

Jeudi 17 février 2000 :

11H11 et 11 s :

Nous rigolons en nous préparant ; on fait un peu trop la fête le soir.

19H00 :

Nous revenons du ski. On a acheté des cartes postales et du saucisson. Jf et Sophie s'affairent. Ce soir nous allons au bal avec Manu.

21H45 :

On rempli les cartes postales. Moi j'ai écris à Axelle, Marie-Astrid, et mes parents.

Vendredi 18 février 2000 :

11H30 :

Nous essayons de faire un petit dèj avec ce qui nous reste. Ce soir, on va se coucher tôt, demain nous repartons après le ski. JF joue à la console, on écoute Thiéfaine. Hier soir, on a bien rigolé ; nous avons zappé le bal qui était nul, on s'est retrouvé au pub puis on s'est promené.

Toujours rien de cassé, pourtant il faut nous voir.

18H35 :

JF fait de la muscu, Sophie se lave. Les gens d'en dessous font du bruit.

JF dit : "j'arrête de fumer", une clope à la main!

Sophie fait : "Atchoum" avec sa bouche et maintenant : "pfronpfronpfron" avec son nez, j'espère qu'elle va s'arrêter là.

La télé essaie de nous parler, elle a du chemin à faire la pauvre...

Samedi 19 février 2000 :

10H00 :

Très bon petit dèj pour une fois. On va en profiter aujourd'hui.

18H45 :

On a rendu le matériel et sauvé une pellicule. Sophie se lave, JF compte les mouches. Nous avons fais une légendaire bataille de neige à trois contre dix en bas des pistes avec des jeunes cas sos. en car.

Sophie nous ordonne de ranger et vite.

Vachement impressionnante la gonzesse ; n'empêche que j'en fout pas une! hihihi.

Bon moi ça me gave d'écrire, je vais plutôt me mettre à ... à quoi ?!

Dimanche 20 février 2000:

20H00 :

Mes vacances au ski avec Sophie et Jean-François sont finies aujourd'hui mais moi je continu le journal ! Je suis chez Charles, à A. avec Yann. Nous allons manger un plat (préparé avec amour par Charles), me dicte Yann ; qui doit me trouver fou sans le laisser paraître (parce que j'écris tout le temps). Charles critique Venus à la télé ; les impressionnantes nouvelles nous font tout critiquer. C'est vrai qu'une listériose, une marée noire par ci par là et une poignée de connards opérationnels et « opérationnés » chez les Serbo-Croates font quand même trois grosses poignées de victimes qui aiment la vie. Mais heureusement Johnny est invité pour nous faire rêver ; Rêver de rêves éveillés, banale sensation de l'honnête citoyen qui ne demande en fait qu'un peu plus de choix et qui se contente de compétences ouvrières au semblant fraternelles.

Je suis terriblement fort et désespérément faible à la fois. Je suis vraiment préoccupé par des sujets intellectuels pertinents et Graeme Allwright me laisse à penser de jouer mon rôle, simplement. Je suis de passage et je le constate tellement que je veux laisser une trace qui donnera envie de l'effacer tant elle ressortirait.

Je viens de tenter de lire ma chanson pour Marie à Charles et il est parti ! Le revoilà, il me parle de biscuits à tremper dans de la pâte à tartiner. Maintenant il zappe la télé en disant "t'es pas beau". Il crache par la fenêtre. J'attends qu'il me parle de la chanson sinon tant pis. Je trouverai

bien un jour quelqu'un d'autre que Jacky ou Rodolphe pour aimer mon art!

Je le prends au sérieux comme les autres font leur vie.

La mienne est à moi plus que la vie des autres leur est donnée. La mienne n'est pas vaine, elle purifiera mon passage...

Lundi 21 février 2000 :

17H30 :

Je suis de nouveau chez Charles. Je viens d'arriver. Il dort, c'est souvent comme ça. J'écoute Graeme Allwright. Quand Charles se réveillera, nous nous demanderons qui aller voir. J'ai honte de dire que nous ne faisons rien. C'est peut-être un clicher de le dire mais il y a tellement de choses à faire ; partout et en tout. Charles n'est pas si pessimiste quand il ne dort pas ; mais il est incompris aussi! Je vais revoir Jacky cette semaine (Jacky est un artiste inconnu).

Si une fois dans ma vie je dois représenter le pays d'où je viens et dire quelque chose au reste du monde en temps que français uni maintenant à l'Europe, et bien je dirais que nous ne sommes pas prêt pour une quelconque unification d'entente civile, non faute de bonne volonté mais de moyens intellectuels adaptés. Nous sommes de façon innée fermés à tout acquiescement sage et aucune confiance n'a jamais régné entre peuples et États ou qui que ce soit. Si l'économie s'ouvre, la culture se ferme. Nous ne sommes pas prêt de voir un bon français pure souche se taper sur le ventre en chantant des chansons avec un quelconque allemand, ni même un espagnol....

Il faut laisser les peuples s'enraciner et les rêveurs voyager.

A la télé : PSG/NANTES ; 1/0 à vingt cinq minutes. Les clichés de commentaires sportifs qui me viennent à l'esprit ne valent pas la peine que je me frustre à tenter d'en exprimer ma révulsion en matière d'enjeux ou de fierté populaire.

Ce qu'il y a de vicelard avec l'art, c'est de faire rêver pour de la monnaie.

Je veux rester du côté des minorités ; avec les gens qui ne se sentent pas bien dans notre système. Ce dont je me rends compte, c'est que je me démène tant bien que mal, en vain et pour rien à entrainer du monde

avec moi. Mais comme je me complais très bien dans mes échecs, je n'y arriverai sûrement pas.

Ça me fait du bien et me guéri, d'écrire tout cela. Ce qui me gène c'est qu'avec mes expériences psychiatriques j'ai malheureusement pris conscience que tout, mais absolument tout dans nos habitudes veut dire quelque chose et comme je ne sais pas l'analyser, je ne sorts pas de mes troubles interrogatifs. Il nous manque beaucoup de mots. En tous les cas je n'arrive pas à tout exprimer.

Pierro de Louviers vient d'arriver ; on dirait qu'il vient de poser pour le catalogue de la Redoute et qu'ils lui ont laissé les fringues!

Remarque, je ne suis pas mieux, j'ai l'air d'un gentil gars de bonne influence...

Je me surprends dans mes rôles de comédiens, sociable ou révolté... je ne suis ni l'un ni l'autre.

Mercredi 23 février 2000 :

15H50 :

Je ne suis pas sûr de la date! Je n'ai pas écrit hier. Ce sera facile de vérifier. Je m'apprête à partir à Louviers en scoot. Je suis dans ma piaule à Rouen. Je vais passer voir Marie au VDR. Hier j'ai invité Axelle à venir avec moi chez Jean-Marc qui faisait la fête chez ses parents. Sacrée soirée !

21H00 :

Je suis passé chercher Marie-Astrid au V d R. Nous sommes chez Charles qui comme d'habitude nous prépare à manger! On va se changer les idées. Marie me fait lire son journal. Elle est sévère avec elle même ; un brin maso, comme moi. On partirait bien en vacances!... Marie attend trop de tout le monde. Mais je suis là moi! Comme nous rendons les choses dures et compliquées. Nous ne faisons que des erreurs ; mais ça endurci nos cœurs tendres... Si on se laissait aller, comme tout serait beau! Si beau qu'on ne l'écrirait plus tellement on le vivrait passionnément.

Tout à l'heure je jouais aux cartes avec les deux frangines : Marie-Anne et Marie-Astrid. C'était un moment pathétique.

Comme l'occasion était belle et forte. Presque paradisiaque ; ces deux sœurs que j'aime tellement différemment ; Ce qu'elles sont belles et pures, comme l'amitié. Elles ne sont pas conscientes autant que moi de tout cela.

Marie est formidable et presque enfin à moi. Il ne faut pas qu'elle lise ça! De quoi vont être fait mes poèmes maintenant que tout va bien ? Je veux arrêter de fumer. Je prends une branlée aux cartes ; ça fait du bien après une bonne vrai victoire sérieuse.

Graeme Allwright chante Cohen. Ça me fait chaud. Je pense au concert de Renaud dans sept jours à Rouen.

Ma mère m'a souvent appelé sa récompense, maintenant elle tente désespérément de la sauver. C'est dur comme histoire. Je pense à me guillotiner parce que j'ai vu Highlander! Je voudrais le rien, le vide, le néant. Au lieu de ça, j'ai tout ; les ambitions, les capacités, les défauts et le manque d'assurance en moi.

Pourquoi continuer ? Pourquoi pas tout jeter, tout arrêter ...

Ça ne sert à rien d'écrire tout ça. Mais j'y crois, je crois en mon échec, je l'aime, c'est tout ce que je veux et le sentir jusqu'au bout.

Ce soir je rentre à pied, ça va me les faire!

Jeudi 24 février 2000

13H30 :

Je suis avec Charles chez lui. Je vais voir Marie. Elle va passer à H. Mes parents sont parti au bord de la mère avec mon petit neveux Antoine. Mon oncle Raymond m'a téléphoné du Maroc. On a parlé Judo. Le temps est gris, couvert et humide. Il n'y a pas d'oiseaux.

Charles parle d'aller acheter une chèvre au Neubourg ; il s'imagine qu'il est le premier à y avoir penser.

J'attends quelque chose qui ne m'arrivera pas. Ça a beaucoup à voir avec Marie-Astrid. C'est drôle, elle attendait de moi et maintenant c'est

l'inverse. Nous sommes allés trop loin dans notre relation. La voici solide et confiante, et étouffante...

On se doit l'un à l'autre. Mais qu'est-ce qu'on peut encore supporter ? Je la veux un peu pour moi tout seul. Je veux continuer à la guider quelques temps. Je serai tranquille quand elle aura récupéré confiance en elle et qu'elle sera entre de bonnes mains.

Samedi 26 février 2000

16H00 :

Je suis chez Charles avec Rodolphe et Marie-Anne. Marie-Astrid va arriver. Je suis bien. J'ai bien cru la perdre mais elle reste belle et bien ma meilleure amie. Quand elle va arriver, je vais la prendre dans mes bras et le lui dire. Les vacances se terminent ; mon journal continu : Hier soir et cette nuit, propagande dans les rues de Rouen, avec Sophie, Jean-Marc, Julien et Jean-François. Affiches pauvres : "Papon va bien" sur le palais de justice; "Le Pape à le Sida" un peu partout sur les panneaux. Guerre si possible à la fédération Anarchiste ;

En république l'anarchie! En valent-ils la peine...? Semer le malaise. Ne plus laisser passer les exclamations du genre :"Quel froid aujourd'hui!" Mais plutôt entendre : "quels droits aujourd'hui"!

Lundi 28 février 2000

13H05 :

Je m'apprête à partir pour la seconde fois au lycée depuis ce matin. Je m'y suis pointé une heure trop tôt!

Les vacances sont vraiment terminées.

Marie-Astrid vient de m'appeler. Nous sommes un peu faibles et avons décidé par téléphone, de sortir ensemble à partir de tout de suite (...) J'appréhende notre rencontre prochaine.

17H15 :

Je suis en cours avec Larsen. On s'est encore bien marré. Il m'a parlé de sa copine Anissa, algérienne aussi. Il veut que je m'en occupe s'il lui arrivait quelque chose.

Je dois vraiment attirer la confiance.

Je me demande quelle tournure va prendre ma vie avec Marie-Astrid. Mais il y a toujours eut Marie, sous une autre forme...!

J'aimerai m'investir d'avantage dans mes écrits.

Ça va sonner.

Mardi 29 février 2000 :

07H30 :

Marie s'éveille.

Charmante nuit passer sans trop penser...

09H00 :

Déjà une heure de passée. J'ai bien suivit le cours d'anglais. Marie doit dormir. C'est long quand même! Je pense qu'elle va être souvent là cette semaine. Je ne suis pas initié à ce qui m'arrive! Si, j'exagère mais c'est bon. J'ai quand même quelques petites angoisses.

Je vais fumer à dix heure. Les choses ne sont pas si différentes maintenant. Il va falloir affronter les autres ; car Marie et moi sommes déjà détaillés et critiqués individuellement, mais alors ensemble on va faire parler les curieux, c'est sûr. De toute façon nous deux réunis sommes intouchables.

22H45 :

Marie vient de partir. Je vais trier, relire, ranger mes écrits en tout genre. Je suis amoureux de tous mes petits poèmes qui traînent partout, ainsi que mes nouvelles en cours, mes journaux etc... Les ressentir c'est s'aimer. Aimer ce qu'on fait sans regrets. Chaque objet, chaque place involontaire donnent du charme à mon bordel.

Je viens de relire le journal depuis dimanche vingt février. Il me manque des morceaux. Je ressens que si j'étais quelqu'un d'autre et que je lisais cela, j'aurais l'impression d'un malaise.

Mon navire peut dériver mais pas chavirer.

Nous allons faire chacun un dépistage avec Marie ; il serait temps. J'ai mal à le dire mais c'est trop tard. Il n'y a plus qu'à toucher du bois.

Mercredi 01 Mars 2000 :

16H45 :

Dernière heure de galère en cours. Je ne pense qu'à Marie et aux problèmes qui nous entourent. J'ai la mine déprimée. J'ai arrêter tous les médicaments à part ceux qui aident la mémoire et qui n'ont pas d'effets secondaires sauf un peu mal au cœur ; lourd... Elle vient ce soir, demain pas cours. Demain soir Renaud. Je fume un peu.

Je me souviens avoir écrit un jours dans un de mes journaux juste avant un insolite rendez-vous avec Marie-Astrid que mes chances de survie étaient de cinquante / cinquante! Et bien le malaise est toujours le même aujourd'hui. J'en serai plus dans quelques jours.

19H30 :

Je ne suis pas marin mais je trouve que la vie sur terre est amer.

Jeudi 02 mars 2000 :

16H00 :

Je suis chez Florent et Zezette, je discute avec Florent. Renaud dans quelques heures, je suis excité. Il ne fait ni interview ni autographes. J'ai vu Larsen et Anissa ce midi.

Yann et Marie-Astrid ont dormi chez moi cette nuit. Ils sont repartis. Je la revois demain soir et on projette d'aller samedi au bord de la mer. Mes nuits sont merveilleuses en ce moment. C'est une semaine de récompense : Marie-Astrid et Renaud. Bientôt les résultats de nos dépistages.

Samedi 04 mars 2000 :

18H30 :

Je suis avec Marie-Astrid dans sa chambre, on revient de la pêche (dans les étangs de Fontaine-Heudebourg) , avec Marie-Anne, Sophie et Aurélie. Yann et Charles sont passés.

Ce soir ont mange chez les Maries, après on verra.

Les poissons sont terribles, et nous mal-habiles.

Marie a beaucoup écrit, elle aussi. Mais elle en a brulé aussi.

Moi je me déchire un peu chez elle ; tout à l'heure, je n'étais pas très à l'aise dans la salle à manger ; Marie-Anne massait vite fait le dos d'un ami de leur famille et s'est esclaffée tout haut : "oh il est tout dure, il est comme Alexandre"... devant le père.

Lundi 06/03/00 :

01H45 :

Je n'ai pas écrit dimanche, j'avais trop à faire avec Marie : promenade, déjeuner chez elle, dîner chez moi et vadrouille avec les autres. La nuit dernière, on a tous dormi dans la chambre de Marie! Yann et Marie-Anne sortent provisoirement ensemble, au grand bonheur de ma belle frangine et Charles re- flirte avec Aurélie...

mardi 07/03/00 13h30

On distribue les sujets du bac blanc de géographie.

Larsen est venu nous réveiller comme souvent. Il m'a dit : "oh ça m'emmerdait ce matin ; l'étude de cas de commerce, j'y suis pas allé ".

Je lui ai répondu : "non, toi non plus ! "

On s'est bien marré.

C'est vrai que je suis parti au bout d'un quart d'heure, écroulé !

Après on a pique-niqué tous les trois devant la gare. Je retrouve Marie-Astrid tout à l'heure, dans une heure.

04H10 :

Marie-Astrid dort, moi je me lève dans trois heures. Trois heures de sommeil pour douze heures de cours! Plus une heure et demie de judo. Marie fait des mmm Je vais me tourner pour la regarder, ça va m'endormir.

Mercredi 08/03/00 :

22H00 :

Je vais me coucher, heureux. Marie ne vient pas ce soir. Nous ne pouvons pas partager la grande nouvelle : Marie est négative au VIH. Il n'y a plus que moi, il me faut attendre vendredi.

Axelle est libre maintenant. Elle me l'a appris en même temps que je lui dise pour Marie et moi!

Je ne suis pas allé au bac blanc de philo ce matin. Je me sens si bien maintenant, je voudrais que ça continu comme ça.

Samedi 12/03/00 :

Encore la nuit

Je suis chez Marie, elle dort, le chien aussi. On est retourné pêcher ce vendredi. Marie-Anne et Yann dorment ensemble dans la chambre de Marie-Anne. Tout va bien. Sauf pour Charles ; Il ne comprend pas qu'Axelle ne veuille plus de lui ; selon lui, elle s'est servie de sa gentillesse et a abusé de son innocence. Bref, le voila un homme maintenant.

Marie-Astrid m'a dit qu'elle allait arrêter le Tertian. Comment ne pas être nostalgique.

Mon caleçon, que j'avais mis en abat-jour sur la lampe de chevet pour ne pas troubler le sommeil de Marie à pris feu. J'ai réussi à maîtriser la situation mais avec l'odeur de brulé, Marie c'est quand même réveillée, heureusement pour moi, dans son demi-sommeil elle ne pouvait pas m'engueuler. Je me désaltère à la bière et je viens de pisser dans la bouteille vide.

Marie vient de se réveiller en sursaut et a crié : "Putain ça sent le cramé" ; je l'ai rassuré et elle s'est rendormie.

J'aimerai lui faire l'amour encore et plus longuement...

Sur son bureau, des photos d'identité d'amis, des plaquettes de Tertian, des cendriers et un caleçon cramé!

La petite fenêtre est ouverte, elle laisse glisser le vent frais de mars et le calme de la campagne. Je voudrais fumer encore plusieurs cigarettes, boire un petit peu et écrire, écrire puis m'endormir bien prêt d'elle.

Je suis nu, j'ai légèrement froid ; les quelques bouteilles d'eau de toilette alignées sur le bureau me rappellent l'attention, le confort, la séduction ; déjà oubliés après l'action passionnée.

J'ai envie de quelque chose. Peut-être d'un joint, je ne sais pas. Sur les murs, des cartes postales vieilles et pleines de nostalgie. Un miroir, une glace, de banales diplômes et sur le conduit de cheminée, une gravure ; Une jeune femme portant en hauteur un large plateau de fruits. Dans l'autre coin de la pièce, une simple bibliothèque accueille Jules Vernes, Hervé Bazin, Guy de Maupassant, d'autres et quelques bibelots. Il y a une chaine HIFI, quelques disques et un radiateur.

Hors des couvertures, le froid devient désagréable. ma prochaine cigarette sera la dernière de ce vendredi déjà loin.

Dans ma tête Marie-Laforêt chante encore pour moi.

Lundi 13/03/00 01H30

Mon journal continu sur Word (mon père me donne son portatif).

Aujourd’hui, enfin hier maintenant, j’ai passé la journée avec Marie-Astrid (on s’est réveillé chez moi à H), Marie-Anne (ma belle-frangine), son chéri (mon gros Yannou) et Charles.

L’après-midi on a flâné chez Charlot, on a pique-niqué à Louviers, puis nous sommes allé chez Alan, un pote de Louviers (on a joué au foot sur le parking, on s’est fait engueuler alors on a regardé le concert des Béruriers Noirs à L’Olympia en 89).

Ensuite on est passé chercher Vincent à P et nous avons terminé la soirée chez Charlot toujours.

Demain matin ma mère m'accompagne à Rouen chez moi, je commence les cours à 13H30.

Je ne révise pas le BAC tellement je suis bien avec Marie. D’ailleurs je ne suis pas rentré à Rouen ce soir pour être avec elle.

Le week-end prochain c’est l’anniversaire de Chouchoune (32 ans), je vais me sentir à l’aise pour la première fois par le précieux fait que je serai accompagné comme mes sœurs le sont depuis un moment.

Hier, enfin avant-hier (samedi), Marie, la belle-frangine, le beau-frangin et moi étions à Rouen pour voir le musée de l’histoire naturelle mais il était fermé depuis décembre définitivement).

Finalement j’ai pu montré ma chambre à ma belle-Marie-Anne), ensuite on est revenu sur Louviers, mois je suis allé voir le psychiatre G à Évreux pour lui montrer à quel point j’allais bien maintenant et le remercier. Je l’ai un peu déstabilisé, au point qu’il s’est lâché à s’exclamer : « ah ça vous êtes pas con! ». C’était un bon moment.

Le soir nous étions chez Marie tous; après nous deux nous sommes retrouvés à H...

<u>14H00 :</u>

On se marre bien avec Larsen en économie. On a eut cinq tous les deux au bac blanc! Le bac sera noir...

<u>Mardi 14/03/00 :</u>

<u>08H00 :</u>

Je suis en cours, à coté de Sébastien, toujours très stoïque. Il n'avait pas son livre d'anglais.

Marie m'a appeler avant d'aller au boulot. Elle conditionne du parfum à A.

Hier soir, c'était bien.

Il y avait Vincent, Angèle, Grégoire le contestataire de ma classe avec sa gratte, Yann, Charles et Marie-Astrid. Tout ça chez moi, dans dix-sept mètres carrés!

Larsen n'est pas là. Les profs se mettent en grève. Grégoire et Jean-Baptiste m'ont croisé ; comme toujours, ils sèchent.

Vincent est venu, pour rigoler il m'a pris une plaquette d'Imovanes et l'a avalé ; ça ne lui a rien fait.

<u>JEUDI 16/03/00 :</u>

03H00 :

Je reviens du SNOOKER, rive gauche où s’est déroulé notre tournoi de POOL pour une action du BAC. C’est à moitié réussi ; environ 700 Fr reversés à Handicap International.

Cet après midi j’avais laissé l’appart à Larsen et Anissa. Le groupe de Larsen n’a pas cours le mercredi a.m..

Demain, enfin aujourd’hui, pas cours : grève.

Vendredi 17/03/00 :

19H30 :

Je suis dans ma chambre, chez mes parents à H. Je vais avoir du mal à contenir mon chagrin à table ; en repensant à ces dernières heures passées à essayer de garder ma copine...en vain.

J’ai beau me remettre en question dans tous les sens possibles, je n’ai commis aucunes fautes ; A part celle d’y avoir cru…Alors je suis déçu.

Lundi 20 mars 2000 : PRINTEMPS

14H00 :

Je suis en cours avec ma meilleure amie au lycée, M. On a parler du tournoi de billard qui n'a pas trop mal marché ; le cours est simple; Le budget de l'État.

Mille-cinq-cent milliards de budget pour presque deux mille milliards de prévision...(Sans commentaire)

Le week-end dernier, Marie-Astrid m'a quitté et s'est enfuie à pied. On l'a attendu chez elle ; Marie-Anne (sa petite sœur), Yann son copain, Charles et moi.

Samedi matin, elle est revenue, nous avons parlé et s'était reparti. On a flâné l'après-midi chez elle. Ensuite nous sommes allé chez mes parents pour les trente deux ans de Sandrine, ma grande sœur. Nous avons dormi à H.

Dimanche on a ramené ma sœur à Paris, on a passé l'après-midi chez elle, le soir on est sorti dans Paris, puis nous sommes rentrés chez Marie-Astrid où nous avons passer la nuit.

Mardi 21 mars 2000 :

08H20 :

Vingt minutes de retard au cours d'anglais. En plus je n'ai pas mes affaires.

J'ai les cheveux en pagaille, mais qui pourrait deviner que j'ai dormi un petit peu recroquevillé sur la moitié de mon lit simple, inoccupé par Axelle...

Petit dèj, pétard, Pink-Floyd, retard!

Il n'y a pas grève en fait. Je répond vite fait à une question de la prof, ça fait bien. La classe est calme et clairsemée. Je viens de rencontrer une fille qui voulait du feu.

Jeudi 23 mars 2000

08H00 :

Je suis dans la chambre de Marie-Astrid qui vient de partir au boulot avec sa blouse. Ma belle maman revient tout juste et va m'accompagner à la gare du V d R vers neuf heure en même temps que Marie-Anne qui est en stage à la crèche de L. Je commence les cours à treize heure trente.

Marie-Astrid a beaucoup dormi, normal la nuit! Ce qu'elle est belle et bien réelle! Bon, je vais aller rigoler avec la belle frangine en prenant notre petit dèj.

Mardi 28 mars 2000 :

13H30 :

Vingt-huit jours un moi de mars.

Marie m'a quitté pour la seconde fois hier. Je m'en suis coupé les cheveux! Avec des vieux ciseaux devant ma glace.

Elle m'a rappelé ce midi et elle revient ce soir à condition que je retourne au lycée. J'y suis! Au côté de Larsen, tout va bien.

Mardi 04 avril 2000 :

10H30 :

Je suis en cours, ça faisait longtemps! Larsen n'y est pas... Marie-Astrid se démène sûrement à l'usine. Elle craint de ne pas pouvoir avoir d'enfant.

Le Rohipnol est efficace. Marie m'en proposait quand elle voyait que je ne pouvais pas dormir. Maintenant que ça m'est prescrit, elle désapprouve.

Mercredi 05 avril 2000

08H00 :

Marie-Astrid et Yann sont passé chez moi hier soir. Ils ne sont pas restés longtemps.

Ce soir je vais à A, je dors chez Marie, je récupère ma guitare à H et je reviens demain matin.

Samedi soir prochain, nous sommes tout les deux conviés à l'anniversaire de Marie de ma classe dans une pizzeria à Rouen.

Mon traitement est parfait. Ce soir je dois téléphoner au psychiatre pour le lui dire. Je n'ai plus qu'à acheter trois roses!

Lundi 10 avril 2000 :

20H00 :

Je suis avec mon abeille, Denis (frère ainé de Charles), Marie-Anne, et Charles, dans sa chambre. On est bien, sauf Marie-Anne qui a faim.

22/04/00

Besoin d'écrire :

Quand je suis allé au V d R en scooter, c'était pour aller chercher Marie en temps que son meilleur ami et sans arrière pensée. Mon but était alors de la ramener chez ses parents et de bien être présent pour elle jusqu'à ce qu'elle aille bien. Le problème est que j'en suis alors tombé amoureux et nous en sommes arrivés ainsi de suite à sortir ensemble. Depuis le vingt-huit février j'aurais connu le meilleur et le pire. Mais aujourd'hui, c'est ma fête!!! Marie-Astrid à retrouvé des photos d'Axelle dans sa voiture (dont je ne connaissais pas l'existence) ; sans doute avait-elle voulut les nous montrer et les a oublié dans la voiture de Marie. Toujours est-il qu'elle me les a balancé à la figure et s'est cassée. Je n'ai plus envie de vivre.

Mardi 09 mai 2000 :

13H30 :

Mon journal reprend provisoirement. Il faut que j'ordonne mes priorités. Je suis vêtu de vert : jean kaki, tee-shirt vert à manches longues presque fluo et un pull léger en laine beige autour de la taille avec des chaussures datant de quelques mois, représentatives de mon week-end mouvementé. Mes cheveux sont très courts mais déjà en pagaille.

Il y a plusieurs problèmes à encaisser.

J'aurai quitté Marie-Astrid plusieurs fois mais je ne me souviens que de la dernière. Je sais par ailleurs que nous sommes toujours ensemble. Tout à l'heure, après le lycée, elle viendra me voir ; il semble qu'elle ait quelque chose d'important à me dire. Je me demande bien quoi. J'ai honte d'en être encore là dans ma vie.

Les gens que je n'aime pas, comme il y en a beaucoup autour de moi en ce moment, me paraissent tout à coup si doux, si gentils...!

Je suis pour la première fois de ma vie au bon endroit, au bon moment.

Le calme et la sérénité de ma classe m'encourage à reprendre le dessus.

Voyons, si je ne m'emporte plus...

Ah oui, j'allais oublier de parler de ma gaffe de ce matin : Je me lève à l'heure où le réveil sonne alors qu'il ne fonctionnait pas. J'avais en tête que je m'étais endormi avec quelqu'un chez mois (dans ma piaule) ; il s'agissait de Charles qui m'avait emmené à Rouen, mais qui était parti ensuite, au moment où je me couchais. Donc au réveille, je m'étonna d'être seul et me mis en quête de trouver Marie-Astrid ; ce qui n'était pas dur dans un si petit studio, elle n'était ni dans mon lit, ni dans ma salle de bain, ni écrasée en bas de ma fenêtre ; et la porte était fermée à clé de l'intérieur.

"Aurais-je rêvé pendant deux mois, que je sortais avec une jolie rousse... Non, j'ai son téléphone en tête, ça n'est pas un rêve."

Donc je l'ai appelé :

_"Bah, je suis chez moi " me répond t-elle!

_ "Mais quand es-tu partie ?"

_ "Comment ça?"

_"Tu n'as pas dormi chez moi?"

_"Tu es fou, arrêtes les médicaments"

Et voilà mon insolite gaffe.

Hier, alors que je me changeais les idées en me promenant avec Charles, l'ex de Marie m'a appelé ; il m'expliquait que lui n'avait pas réussi à la garder et il ne comprenais pas que je m'en sépare.

C'est vrai qu'apparemment elle m'aime et c'est bien la première.

Il est déshonorant et humiliant pour moi qu'elle continue de se confier à lui, de l'aider et moi de consentir à ça par amour et quand je craque, il arrive à me remettre avec pour son bien à elle ; ce qui est de trop car s'il n'était pas là je ne craquerais pas.

Je disais que si je ne m'emportais plus ; mais attention, ce que j'appelle m'emporter ne va pas bien loin, mais si je ne le fais plus, peut-être que les problèmes vont s'estomper doucement.

Mes parents, en plus de me soutenir pour le bac et être bien avec Marie-Astrid, m'encouragent à prendre rendez-vous avec le docteur en ethnologie que j'ai déjà rencontré pour une action de l'examen à Nanterre, et avec l'anthropologue de la fac de Mont-St-Aignant à Rouen, à qui je suis recommandé par ma prof de philo. Mais je crois qu'objectivement il me faut d'abord le bac avant. Ce qui n'est pas si simple quand on déteste le commerce.

Je ne suis dépendant que du cannabis et je n'en est plus. Je ne compte pas en rechercher.

Il y a le tabac qui me chatouille en ce moment. J'ai toujours cru savoir maîtriser ma consommation, mais là je suis piégé.

Et je risque de rester piégé pour d'autres drogues comme Marie-Astrid. Oui je suis méchant. Quoi de plus normal après la honte, la frustration, les angoisses.

J'ai toujours cette sensation d'être victime innocente mais peu combattive.

Si la drogue ou le Sida ou quelques dangerosités similaires humaines ou artificielles s'approchent de moi, je suis en péril.

14H30 :

On m'a prêté un autre stylo, sous le regard révulsé de quelques jeunes pucelles.

Je remets en question la vie comme toujours. J'ai eu tendance à me dire ; la vie est merveilleuse puisque c'est la seule chose qui existe. C'est une chance sur des milliards de vivre. Mais si la vie est un calvaire comme pour moi en ce moment, je pense à la mort, donc à n'être plus.

Si on décide de mettre fin à sa vie, c'est que au moment même où on le fait, on est le plus libre au monde.

Le plus heureux, le plus malheureux ; c'est discutable mais le plus libre, c'est celui qui veut avoir le choix et qui l'a. C'est mon cas...et ça ne me rend pas plus heureux ou malheureux!

Il faut que je me reprenne.

Il ne faut surtout pas que j'ai de haine ni que j'écarte qui que ce soit. Car les problèmes reviennent au galop.

Ma classe est jeune, lamentablement jeune. Je n'ai rien à y faire, puisque je ne sais même pas de quoi on parle. Pourtant ça me fait garder les pieds sur terre.

Des gens comptent sur moi ; Marie-Astrid, mes parents, les gens à qui je parle et mon psychiatre (dont je ne sais plus comment me débarrasser). Alors pour ne pas l'écarter comme je dis, il faut que je lui donne envie de le faire.

Une fille de ma classe vient de me regarder d'un air inquiet ; vraiment. Je n'ai pas envie que l'on s'en fasse pour moi. Je sais que je suis dépressif, mais suis-je en train de rechuter ?

Dieu seul le sait! Mais pas le psy on dirait.

Quand ça va bien, j'ai de l'humour et de bonnes idées de scénario, de roman et de pertinentes critiques comportementales des hommes et des êtres vivants.

Je ne me souviens plus ce que c'est de ne pas avoir de problèmes ; peut-être que j'en ai toujours eu. Mais là je me sens étouffé, piégé, trop loin de mes ambitions.

Je ne sais pas si j'ai trop de petits problèmes ou un gros problème. Peut-être que je ne fais que découvrir la vie.

J'ai complètement besoin de quelque chose mais quoi ?

Peut-être que j'ai tout mais dans le désordre... il y a bien quelque chose à faire !

J'ai besoin de toute ma personne donc plus de médicaments et plus de cannabis.

Du sommeil, de bons repas, de l'air, des conversations ; voilà ma nouvelle recette. J'ai besoin d'ordre tout à coup, moi qui voulais l'anarchie.

Je viens de comprendre quelque chose : il n'y a sûrement pas de parfaites façons de voir les choses, d'interpréter et d'agir mais une parfaite harmonie à trouver en soit. Il faut dire que ces derniers temps, je n'étais plus en accord avec mon propre caractère, mes rêves et mes capacités.

J'aimerai entendre ce que l'on dit de moi en ce moment.

12/05/00

10H30 :

Je suis en anglais avec Pierro. Les préparatifs du bac s'entrechoquent. Entre déceptions sentimentales, amicales et sociales, il faut penser à l'avenir. Je viens de parler à ma prof de philo qui est très jeune et qui ne m'est pas indifférente. J'ai des chaussures marrons, un jean gris, un tee-shirt blanc et rouge coca-cola (pour rire), une chemise bariolée noire, jaune et mauve et une écharpe rouge, jaune, marron, bleue et blanche! Une fille en me faisant la bise a dit que j'étais doux. Et que Pierro il pique!

11H00 :

C'est mon premier cours de maths en an deux mille, je sais, il n'y a pas de quoi être fier. Mais c'est aussi assurément le dernier de ma vie. Cela m'émeut !!

Tant d'efforts pendant dix huit ans pour s'apercevoir que l'on avait mieux à faire...

Il s'agit de probabilités, justement...!

Dimanche 28 mai 2000 :

12H00 :

Je suis avec Marie-Anne et ses parents sur l'autoroute pour Sartrouville. Nous allons voir Marie-Astrid qui est pour un bout de temps chez des amis de ses parents, ainsi loin de mauvaises fréquentations et proche de son nouveau boulot.

Marie-Anne s'abrutit de musique pendant que j'écris, en admirant les derniers morceaux de verdure.

Sur la route, quand on ne conduit pas et qu'on observe tout, on est normalement appelé à réfléchir à notre époque dont beaucoup pensent que plus rien ne tourne rond. Mais la vie est toujours aussi belle, sans démagogie. En tout les cas si l'on part du principe qu'on peut y mettre fin quand on le veut, alors on peut y voir le beau.

Mardi 30 mai 2000 :

13H30 :

Je commencerais par dire non pas que que les gens réfléchissent peu, mais qu'ils réfléchissent vite.

Le "dégourdi" par excellence est niais d'efforts n'aboutissant qu'à de la réussite superflue.

L'"empoté" par expérience trouvera à se défendre de douloureuses remarques de ses concitoyens.

C'est ainsi qu'un dégourdi peut se trouver blâmé d'un empoté et exploité de lui.

Ainsi, l'un et l'autre se sentent continuellement plus intelligents puisque le "dégourdi" exploité se sent utile et "l'empoté" content d'exploiter.

Prenons maintenant deux empotés ensemble : Laurel et Hardi, quoique l'un commandait l'autre, leurs travaux étaient exécrables.

Et deux dégourdis ensemble ? Bonnie and Clyde Des brigands voilà tout! Les dégourdis sont en prisons... Pourquoi ? Parce qu'ils sont efficaces et que l'efficacité ne sert qu'aux empotés qui les conditionnent.

J'aime être les deux.

Mais, l'ultime jugement dont sont sûrs les croyants, se passe sur terre juste après la mort. Le défunt n'en a nul oreille et seuls les restants se partagent la réputation.

D'où l'idée de faire bien, de grandes choses, qui laissent à dire long ensuite et donnent envie de faire de même.

Mardi 06 juin 2000 :

14H00 :

Départ de la gare de Rouen pour Saint-Lazare-Sartrouville. Je me sens bien vivant à deux jours du bac... Je lis entre autres Andrée Glucksman : "La fêlure du monde". Je vais voir Marie, heureux.

Vendredi 09 juin 2000 :

23H55 :

Je délire d'épanouissement intellectuel pendant que ma bien aimée se lamente loin de moi.

Demain soir je la retrouverai.

Minuit va sonner en même temps que demain et mon sommeil de conseils en jouira entre deux.

Dimanche 18 juin 2000 :

03H25 :

Marie-Astrid dort mais d'une façon plus qu'agitée, elle vient de tomber du lit! Et moi con, je me suis marré!

Elle s'est remplie un verre d'eau pendant que j'allumais la lumière, elle a titubé en se cognant du lavabo au lit comme saoule, je voulais parler un peu, lui demander si ça allait mais elle était comme somnambule, elle s'est recouchée sans broncher, sans m'entendre, sans me voir.

Nous sommes dans un hôtel à Bezon. Elle s'est mise de l'auto-bronzant alors elle est toute marron.

Dimanche 16 juillet 2000 :

15H00 :

Je me ressource à H depuis quelques jours. J'ai laissé l'hôtel à Marie, je l'ai définitivement quitté.

Mon père rempli le bassin des poissons, et ma mère taille les rosiers.

Bien sûr, je n'ai pas eu le bac (mais tout de même 14 en philo).

Nos anniversaires respectifs à Marie et moi ont été couronnés d'engueulades, de raté etc.

Je vais repasser le bac sur Paris l'année prochaine. Ma vie n'a rarement été aussi lamentable. Mes parents partent en vacances, pas moi. J'ai laissé toute mon énergie à Marie-Astrid. Je ne fais plus que manger et dormir. Le positif est qu'il ne fait pas beau ; le vent, la pluie, l'orage apaisent. D'ailleurs le temps est tout azimut partout dans le monde. Des simples parlent encore de Dieu. Pendant que des compliqués font péter du nucléaire dans le pôle.

Jeudi 27 juillet 2000 :

Mon journal est éparpillé un peu partout où je suis passé. Ce dernier paragraphe ci-dessus m'amuse, vu la différence de date. J'ai bien trouvé une chaussure à mon pied confortable mais il me manqua l'autre ! Bref , cela aurait pu être le panard si ma bien aimée n'avait pas été Marie-Astrid...

Étrange affaire que de tomber amoureux de sa meilleure amie. J'ai été très con pour rien parfois et impardonnable pour rien souvent. Elle, à été exécrable avec moi. Mais c'était souvent émouvant.

Je dis n'importe quoi, c'était hallucinant. De toute façon j'ai tenu mon journal régulièrement en manuscrit, une grande partie est dans le sien! A elle, parce que je ne lui cachais rien.

Le bilan, j'ai honte à l'écrire, c'est que je n'ai plus d'amis, pas mon bac, plus de joie.

Je ne fume plus, je ne bois pas, je vois Jacky de temps en temps. J'ai vu Karl, Mon vieux pote du collège ST-L. Il veut m'inviter demain à une Teuf qu'il fait mais comme disait Tony "ça ne me dis rien" ! D'ailleurs j'ai appris il y a quelque temps qu'il serait sorti et envolé.

Samedi 12/08/00 :

10H00 :

Ma mains bloque déjà avant de me trahir. J'ai lu "le monde de Sophie" de Jostein Gaarden.

Quelle honte !...

Je ne peu plus écrire depuis quelques temps. Je pleure tous les jours à cause de Marie-Astrid ou d'autres choses tristes.

Tiens, mes parents reviennent de courses. Il y a Mamée avec eux (ma grand-mère maternelle), elle a un ?il vitreux et l'autre bizarre. Ce qu'elle dit est inécoutable.

Plus je pense aux femmes et plus je suis déçu. Même les machos ne me fond plus rire.

J'étais heureux avant qu'ils arrivent, heureux de les voir arriver et maintenant triste. Ils vont essayer de faire un barbecue en attendant Charlotte et Willy (ma sœur et son mari).

Je suis hystérique entre deux sanglots. J'ai plein d'idées mais je ne peux pas les écrire.

Je repense à Sonia étrangement. C'était une artiste peintre de ma classe en BEP.

Je regrette de l'avoir refoulé de mon cœur, elle qui était si pure.

Moins je crois en DIEU et plus je comprends la religion : aimer une seule femme bien, son prochain, respecter autrui, se respecter soi-même etc. ... ça n'est pas si idiot que ça. La religion a du être inventée pour des gens faibles comme moi.

Je ressens désespérément l'envie que les choses aillent bien partout mais n'est-ce pas déjà le cas?

D'autre part, je ne pense qu'à moi mais je m'y retrouve.

Penser à moi pour aller mieux et puis penser aux autres ensuite pour les aider pour que tout aille bien !

Dire que j'ai vingt et un ans en écrivant ceci ; Quand je pense à La Boetie !

Dimanche 13/08/00 :

08H15 :

J'ai mal au crâne, dans le dos et au ventre. Je ne sais plus quoi faire . Je rêve beaucoup. Mes parents malgré leur gentillesse, m'énervent beaucoup.

Il sont trop gentils justement. Comme tout allait bien quand je fumais !

Mercredi 6 septembre 2000 :

Un petit besoin d'écrire.

Quelle merde ! Je suis seul au monde. Je suis très agressif avec les gens. Pourquoi ?

Tous mes vêtements sont moches ou déplaisants. Mes cheveux sont en désordre et forment une touffe bizarre. Je ne me nourrie que mal. Je n'ose presque pas bouger. Je n'arrive même pas à écrire correctement. Je ne fais rien ou n'importe quoi. Je crois que je fais peur. Mes parents font une drôle de mine.

Je crois aussi entendre mes voisins de palier dirent que je suis cinglé, fou, bizarre etc... (Ils n'ont peut être pas tord!)

Donc, il me faudrait m'acheter des vêtements, aller chez le coiffeur, sortir un peu et trouver une passion! Je crois que je me complique bien la vie. Je manque de confiance en moi. Je suis pourtant honnête ; trop peut-être.

Tout à l'heure, j'ai acheter une baguette et la boulangère a baisser les yeux comme par compassion.

Mercredi 13/09/00 :

13H30 :

J'ai rêvé que je tuais des gens, à grands coups de couteau à pain, en plein dans les ventres et parfois à plusieurs reprises. Ils étaient nombreux et j'avais peur d'eux. Je n'ose pas écrire ce que j'en pense.

Samedi 30/09/00 :

Je meurs de faim et n'ose pas sortir. Je suis heureux comme ça. Quelle misère !

Lundi 16/10/00 :

Un gros besoin d'écrire :

Je ne fais que penser, penser, je me souviens de trop de choses, je ne sais plus ce qu'il se passe d'important ou non dans le monde ni ce qui est bien pour moi.

J'ai bien la sensation de ne pas être dans la norme, ni physiquement ni mentalement, ou trop peu intelligent, ou comme hypnotisé...

Je crois que je louche parce que je vois mon nez quand je lis ou que j'ai un strabisme quand je suis devant la glace.

J'ai honte de sortir, de parler, de me taire, bref de moi.

Je suis malade, diarrhée, liée à une malnutrition engendrée par mon problème d'adaptation qui remonte il me semble à la prise de conscience de l'aveuglement dans lequel je baigne depuis mon enfance.

Vendredi 20/10/00 :

21H30 :

Retour à la case départ : Y,

depuis lundi matin. Ils me bourrent de calmants pour que je dorme.

Je voudrais voir mes parents, j'ai trop besoin d'eux. (bien qu'ils m'aient emmené de force, mais pour mon bien). J'ai des changement d'humeurs à caractères psychotiques.

Samedi 21/10/00 :

09H45 :

Charlotte et les parents doivent venir cet après midi.

Mardi 7/11/00 :

15H45 :

Aujourd'hui, j'ai fait : Gym, piscine.

J'attends mon père pour environ 16H30, ce qui veut dire 17 ou 18H !

Ma voisine de la chambre d'à côté vient d'entrouvrir ma porte et l'a refermé. Je lui est gueulé dessus et elle m'a répondu : "Excuses-moi, je me suis trompé de porte."

En fait, elle doit vouloir me piquer des cigarettes.

Mercredi 8/11/00 :

18H00 :

Maman vient de passer me voir. Ce soir j'ai demandé à manger en chambre. Je boude ! Je ne sais pas quoi faire. Je m'inquiète de mes écrits répandus partout où je vais.

Mercredi 15/11/00 :

20H30 :

Il y a beaucoup de monde ce soir, dans le salon, je me demande avec qui discuter.

Vendredi 17/11/00 :

17H45 :

Toujours hospitalisé. Ma mère vient de m'apprendre que mon père avait une surprise pour moi ; Il s'agit de deux chatons.

Quelle idée !

Je repense brusquement à Marie-Astrid...

Samedi 18/11/00 :

21H30 :

J'entends une femme raconter sa misère à l'infirmière dans le couloir.

Vendredi 24/11/00 :

17H05 :

Maman et Mamée viennent de partir. J'ai peur de deux types dans la clinique ; si bien que je suis réfugié dans ma chambre (n° 29). J'écris dans la peine ombre, la nuit tombe.

Il faut que je prépare mes affaire pour ma permission de ce week-end.

Je n'ose même pas tirer la chasse.

Je pense à ma sortie définitive, comment sera t-elle ?

18H00 :

J'entends les clés de l'infirmier : Signal que je vais bientôt avoir mon traitement. Je lis BARJAVEL (La nuit des temps), sans doute le moins bon de ses livres mais je n'ai que ça.

19H45 :

J'ai bien mangé, je sors de la cafette, j'ai fumé deux cigarettes. Je sers la main aux deux types qui me font peur pour leur faire croire qu'ils ne me font pas peur !

18/12/00 :

19H30 :

Premier jours à H 22.

Je suis crevé, malade, shooté.

Au dessus de moi, une superbe reproduction de Monet entourée d'un beau cadre en merisier.

Trois mois! Trois mois à faire ici ; j'espère que c'est le bon choix pour moi. J'ai peur.

19/12/00 :

09H00 :

J'ai bien dormi, j'ai pris mon petit déjeuner et mon traitement. Ce matin je dois revoir le psy, essayer d'avoir ma ligne téléphonique (dans ma chambre), pour me faire faire envoyer mes cours par correspondance, toujours pour le bac.

14H30 :

C'est l'heure du repos, je suis dans ma chambre.

19H50 :

J'ai toujours la diarrhée et j'ai encore faim.

20H00 :

Je ne me sens pas bien ici, on ne s'occupe pas de moi et j'en ai marre.

Il y a une fille de 19 ans mignonne mais elle ne semble pas vouloir de moi. Elle est ici depuis trois mois, c'est le temps que je me suis fixé.

Mercredi 20 décembre 2000 :

08H00 :

Je crois avoir bien dormi, dans une demie-heure, j'aurai le choix entre d'abord prendre mon traitement, puis mon petit dèj, ou l'inverse. Je vais faire le contraire d'hier pour voir la différence, puis j'irai à la gym à dix heure.

15H15 :

Je pleure à moitié, je m'ennuie terriblement. Je n'arrive pas à avoir de shampoing, ni de savon, ni mes cours.

17H50 :

J'aurai mon shampoing et mon savon demain matin. Je mange une pomme.

Jeudi 21décembre 2000 :

09H40 :

Je me bats pour obtenir ces foutus produits de toilette.

19H30 :

Je viens d'avoir un mauvais entretien avec la psychologue. J'ai peur que ça change quelque chose à mon séjours. J'ai une perte d'inspiration.

J'hésite à aller fumer la dernière clope que Tina, une patiente, m'a offerte. Elle est arrivé le même jour.

Vendredi 22 décembre 2000 :

14H20 :

Je suis dans ma chambre. A cette heure ci c'est une obligation. Et moi bien sûr j'ai toujours papier, stylos.

Samedi 23 décembre 2000 :

05H20 :

Je n'arrive plus à dormir alors j'écris.

05H45 :

Aujourd'hui, il faut que j'achète des enveloppes, que j'aille à la gym s'il y en a. Je n'ai vraiment plus sommeil.

07H30 :

J'ai pris ma douche, je crève de faim ; encore une heure à attendre.

14H35 :

J'ai des angoisses. J'attends que l'on m'apporte le colis qui m'est destiné de la part de mes parents.

Dimanche 24 décembre 2000 :

07H50 :

Je viens de prendre ma douche. Ça va être la première fois de ma vie que je ne passe pas noël en famille mais dans une clinique. Je vais fumer une clope.

09H05 :

Je suis dans ma chambre, j'ai bien dormi. J'ai pris mon petit dèj et mon traitement. Nous devrions bien manger, je pense, pendant les fêtes.

Lundi 25 décembre 2000 :

Je me bats pour récupérer ma lessive depuis hier soir. On dirait que je les emmerde. Il pleut.

Mardi 26 décembre 2000 :

09H15 :

Je ne sais pas quoi écrire. Ça ne va pas fort. J'ai envie de partir de la clinique mais si je le fais je risque d'être renié puisque pas guéri.

16H39 :

J'ai été autorisé à aller seul au village, m'acheter deux paquets de cigarettes. Je me sens bien. J'entends des éclats de voix dans mon couloir. Il fait nuit de plus en plus tôt. Maintenant que j'ai des cigarettes, j'ai moins envie de fumer.

Quand j'y pense, j'ai trop de début de nouvelles, de roman, voir de pièces éparpillées partout et interminables ; quand bien même je les retrouverais. Je n'écris presque plus de poèmes.

Mercredi 27/12/00 :

17H10 :

J'ai été seul jusqu'à Cambes. J'ai oublié d'acheter du chocolat.

Jeudi 28 décembre 2000 :

09H45 :

J'ai bien dormi. Je viens juste de faire de mon plein gré un petit footing de trois fois le tours de la clinique.

Je vais maintenant tenter d'aller en bus jusqu'à Bordeaux cet après-midi. Je me lance des défis comme ça pour aller bien. En attendant, je vais jouer au ping-pong avec Sébastien.

12H00 :

Mauvaise nouvelle, je n'ai pas été assez convainquant pour Bordeaux. Alors j'irai à Saint-Caprais.

Pour Bordeaux, il faut que je trouve un patient que ça intéresse avant samedi si je veux y aller. (par sécurité)

14H30 :

Gagné! Je viens de réussir à obtenir ma sortie pour Bordeaux demain après-midi. Par contre j'ai eu mes parents au téléphone, j'ai trouvé la conversation assez froide...

J'ai reçu une lettre de ma grande sœur et une d'un copain.

Je n'ai toujours pas le téléphone. Le journal va continuer derrière mes cours d'anglais et de littérature (cours de la clinique) ; je viens d'écrire à Sandrine.

17H00 :

Je reviens de Saint-Caprais, sous la pluie, j'ai acheté une bombe imperméabilisant, deux savons de Marseille, une barre de chocolat et une boisson. J'ai oublié des rasoirs jetables.

Si il pleut comme ça demain je me demande comment va se passer ma sortie à bordeaux et surtout à quelle heure je pourrai partir.

18H00 :

Je viens d'imperméabiliser plein de fringues. La fenêtre est renversée à l'envers pour aérer ; ça me donne envie de partir… Mais pour quoi faire et aller où?

J'espère que la responsable qui m'a donner la permission pour Bordeaux sera là pour confirmer demain. Car les aides soignantes n'ont pas l'air d'y aspirer. Je suis pourtant très raisonnable. Peut-être pas assez poli, ou chiant de toujours demander quelque chose.

Je commence à avoir mal à la gorge. Je repense à mes parents, j'ai peur qu'ils ne m'aiment plus.

J'entends des gens partir en voiture (ma fenêtre donne sur le parking). Il doivent se demander ce que je fout ; j'entends :"A la limite de l'idiot ou à la limite d'une bêtise".

20H40 :

Je vais essayer de veiller un peu plus longtemps pour faire une nuit complète. Mon traitement de dix huit heure n'a pas été le même que d'habitude. J'ai un peu mal au crâne et mal à la gorge.

21H30 :

Je viens d'écrire trois poèmes en quelques minutes, je vais aller prendre mon dernier traitement de la journée. J'espère pouvoir bien dormir pour aller à Bordeaux demain, je vais m'acheter un manteau. Mais je ne suis vraiment pas fatigué. Même un peu excité.

23H55 :

Je n'arrive pas à dormir. J'aimerais ne pas avoir à demander un supplément à l'infirmière de nuit. Ah, je crois que c'est trop tard, la voilà déjà.

Vendredi 29 décembre 2000 :

11H00 :

J'ai très peu dormi. Je ne me souviens plus de mon endormissement ; peut-être ais-je eu recours à un supplément? Je me suis réveillé sans pyjama et la fenêtre grande ouverte!

Ma permission pour Bordeaux est refusée. Ou alors samedi, et avec un autre patient qui connaîtrait un peu la ville ; mais pas seul.

Je suis dégouté.

14H00 :

Mauvaise nouvelle, je ne pourrais aller à Bordeaux que mercredi prochain, avec un autre patient de mon âge. Je suis révolté ; il fait super beau.

Mon rideau est tiré, sur ma fenêtre fermée. Je vais aller chez le coiffeur à St-Caprais tantôt. Je crois que mon état de santé est pire qu'à l'arrivée.

14H40 :

Je reviens de St-Caprais, je me suis acheter une grande bouteille d'une certaine boisson, une mousse à raser, cinq barres de chocolat et je me suis payé le coiffeur.

Bilan : il ne me reste que dix francs pour le week-end.

Il faudra qu'il me donnent mes derniers cent francs à la caisse de la clinique, pour Bordeaux. Il y en a pour quarante six francs aller-retour. Pour le reste, j'ai ma carte.

Il pleut à verse tout à coup. Il ne me reste plus qu'une feuille blanche de papier. Trois, avec les versos des horaires de bus photocopiés.

J'ai donc tout ce qu'il me faut dans ma chambre : A manger, à boire, de quoi fumer et de quoi écrire un petit peu. Il faut que je diminue le tabac et l'écriture. J'en ai pourtant tellement besoin, et de parler...

Samedi 30 décembre 2000 :

Veille du réveillon!

Je suis en rogne contre les deux infirmières de garde ; elles m'ont engueulé parce que je demandais un "Gaviscon" pour mes brûlures d'estomac. Je suis sorti de l'infirmerie en disant : "excusez-moi de vous avoir embêter!". Heureusement que je suis sous calmants. Mis à part le manque de soins infirmiers, je ne suis pas trop mal ici. Mais je commence à avoir envie de travail, moi !

Et oui, je veux rentrer dans le système pour avoir la paix!

Par exemple, je pourrais naviguer entre mon studio (proche de Paris) et chez mes parents (en Normandie), pour retaper mon chez moi tout en suivant mes cours par correspondance. Il faudrait que je demande une carte électorale, que je tienne mes comptes et paye les charges. Cela me demandera beaucoup d'organisation. Sinon, je peux toujours redevenir punk à Bordeaux!...

Dimanche 31 décembre 2000:

10H15 :

J'ai bien dormi et d'un trait, cette nuit. Il fait - 2°c dehors et du soleil. J'ai un peu mal au crâne. J'ai du mal à uriner ; j'ai parfois mal aux testicules. L'eau minérale est payante, ici alors on est un peu forcé de boire l'eau du

robinet. Mon ventre grossi et dégrossi à vue d'?il. Je fais quelques mouvements de gymnastique seul dans ma chambre, des trucs de filles ; ça ne change rien. Je crois que les femmes de ménage arrivent, je quitte ma chambre.

11H50 :

J'ai pas mal joué au ping-pong ce matin, avec Sébastien et d'autres. Je n'ai plus beaucoup de cigarettes. Je viens d'apprendre que l'on avait le dimanche, exceptionnellement le droit d'aller au village le matin, pour les cigarettes. C'est trop tard pour moi, tant pis.

17H05 :

Je pleure tout seul dans ma chambre. Je n'ai plus confiance en ma plume, de toutes façons, je suis nul en orthographe.

Je pleure, je pleure, je rechute, je crois. Je suis si seul. Je dois sûrement bien le mériter... Je ne sais même plus écrire. J'aimerais trouver des vieux livres vierges. J'aimerais être beau, riche, courageux et héroïque. La nuit tombe, il est dix-sept heure vingt-cinq. Le ciel est couvert.

Il me reste une cigarette que je compte fumer à minuit à ma fenêtre. J'attends avec impatience le dîner. J'ai intérêt à en profiter car je n'ai plus rien dans ma chambre. Ils vont sûrement nous forcer à danser sur de la musique disco bidon. J'aimerais tant être à H. et refaire la fête avec les autres ; mes anciens amis. Je n'ai donc personne sur qui compter. Je prends un air ébahi en regardant le ciel. J'ai froid, j'ai peur. Je suis de mauvaise compagnie ; je ne le fais pas exprès.

21H25 :

Nous avons super bien mangé. Dans la salle tout le monde danse sauf moi qui suis dans ma chambre, sur mon lit...

Le rideau de ma fenêtre est bien remonté jusqu'en haut pour fumer ma clope comme prévu à minuit. Il y a une émission de variétés à la télé. Je n'arrive pas à m'amuser. Il ne me reste pour écrire que deux petites

feuilles blanches de rien du tout. Ça me gratte partout. C'est mal barré pour la clope, il pleut! Je meurs de sommeil. Je ne tiendrai jamais jusqu'à minuit. J'ai peur de m'endormir trop tôt est que de mauvais esprits ne me chahutent sans que je m'en aperçoive. Je vais aller regarder la télé avec ceux qui comme moi n'aiment pas trop les festivités.

Lundi 01 janviers 2001:

11H30 :

Je retrouve le goût d'écrire. Je n'ai plus de cigarettes.

16H00 :

Une vieille dame vient de me remercier pour lui avoir dit l'heure. Exactement comme dans l'histoire que j'ai commencé aujourd'hui. Il me faut absolument du papier.

Mardi 02 janvier 2001:

16H30 :

J'ai fais tourner une lessive, mais les femmes de service ne veulent pas sécher le linge au sèche-linge; elles disent ne pas avoir le temps. Alors il sèche par grande pluie sous un minuscule appentis. J'ai fais un petit scandale, l'infirmier stagiaire m'a garanti que le linge ne s'envolera pas. On verra.

Sinon je suis allé au village, m'acheter plein de cigarettes. Je vais quand même surveiller mes vêtements. Il ne me reste que quarante-huit francs. Normalement, demain, je dois aller à Bordeaux ; je m'achèterai un manteau.

17H00 :

Je viens de boire un chocolat chaud à la cafeteria, mais je n'avais pas de ticket, l'infirmier m'a affiché en criant tout haut : "Est-ce que quelqu'un peut vendre un ticket à Alexandre?"

Un jeune est venu me dépanner puis je suis allé m'assoir au fond tout seul.

La nuit tombante, j'irai voir mon linge.

J'essaie d'écrire alors que je suis un personnage du roman de la terre.

Mes serviettes de toilettes puent le poissons!

Mercredi 03 janvier 2001 :

10H15 :

Toujours pas de sortie pour Bordeaux! Normalement je devrais voir le psychiatre demain matin puis peut-être y aller. Je suis presser de partir d'ici. Je m'embête un peu beaucoup. Cela dit, il faut admettre que je ne suis pas encore très bien. J'aimerais être chanteur! Il ne pleut pas, il n'y a pas de vent et pas de soleil. Donc mon linge sèche toujours dehors. Aujourd'hui ça va être une longue journée, je suis réveillé depuis cinq heure du matin.

11H30 :

Il y a du soleil, mais comme de juste mon linge est à l'ombre! Je m'emmerde comme un rat mort. Je n'ai pas trop le goût d'écrire. Je ne loue même pas de livre. Je lave caleçons, chaussettes et tee-shirts à la main, dans le lavabo de ma salle de bain, tous les jours. Je vais devoir changer de vêtements moins souvent, vu la galère que c'est pour la lessive. Cet après midi, j'irai à Cambes pour changer, après la sieste.

13H45 :

Je viens de décrocher mon linge encore trempé pour le mettre à sécher dans ma chambre ; il y pend partout de mon linge en abondance. La psychologue veut me voir dans un quart d'heure.

14H40 :

Je reviens de l'entretien ; ça va. Je m'apprête à partir pour Cambes. J'espère qu'on va me laisser y aller. Je n'ai rien de vraiment chaud et sec à me mettre. De toute façon, j'en est ma claque des lessives ; je vais commencer à devenir sale!...

Voyons combien il me reste : quarante six Francs cinquante. Il dois me rester trois unités sur ma carte téléphonique. Je pourrai appeler chez moi.

17H00 :

Je reviens de Cambes, il n'y a pas de distributeur à billets alors j'ai acheter directement une cartouche de cigarettes et j'ai bu un verre de ma boisson préférée. J'ai essayé d'appeler à la maison, ça ne répondait pas alors je me suis servi de la touche verte, mais après avoir laisser mon message, j'ai oublié d'appuyer sur la touche *!

19H30 :

Je vais bien. Mon linge est toujours trempé et dehors. Aujourd'hui, j'ai eu ma très grande sœur au téléphone. Il y a un cours de littérature de deux heures. Je n'y vais pas je suis trop crevé. Je vais prendre mon traitement de bonne heure. C'est à dire à neuf heure moins vingt ; dans une bonne heure. J'ai croisé le type avec qui je dois aller à Bordeaux demain, mais on ne s'est pas parlé, et personne, chez les médecins et aides soignants ne m'en a parlé. J'espère que ce sera OK, j'ai un peu le trac.

Normalement, je dois recevoir un colis de mes parents demain avec du chocolat dedans. Qu'est-ce que je peux être ridicule ; ce que je hais les gens ; ce que j'ai honte de moi!

Jeudi 04 janvier 2001 :

11H30 :

C'est d'accord pour Bordeaux demain avec l'autre, sa copine et une jeune femme de trente et un ans (c'est moins sûr pour elle). Il fait beau.

Il faut quand même que j'organise ma journée de demain : Manger plus tôt que les autres le midi ; pour avoir le bus de midi cinquante quatre. Il me faut quarante six francs pour l'aller et le retour. Il me faut revenir vers dix huit heure.

Hier, je suis allé à Cambes, où j'ai acheter une cartouche de cigarettes, ce qui me permet d'avoir de la monnaie en en vendant un ou deux paquets.

17H20 :

Je suis furax ; on me réveille en pleine sieste pour une expédition "aller retirer de l'argent à Créon ou une autre petite ville". Et pour une patiente qui ne trouvait pas de distributeur adapté à sa carte bancaire, il nous a fallut aller jusqu'à Bordeaux en mini bus et l'à-bas pas moyen de descendre du petit bus! Je suis révolté, je commence à croire que je ne foulerait jamais mes pied dans cette ville.

Nous verrons demain.

19H30 :

Je viens de finir de manger. Juste avant il y a eut une baston ; un jeune type a voulu planter un autre jeune avec un couteau rond de cantine! Ils ont été séparés par le cuisinier.

J'ai envie d'écrire, d'écrire, d'écrire ; mais je ne suis déjà plus dans ce que j'ai commencé. Et je risque de continuer à écrire sans fin, pourtant il faudra bien que j'arrête pour m'éditer.

Je ferais bien d'écrire à quelqu'un, mais je suis limité en enveloppes et en timbres. Je sens que ma sortie à Bordeaux va encore tomber à l'eau.

Aujourd'hui, j'ai entrepris de laver mes serviettes de bain, c'est infernale à faire sécher. (ma mère ma envoyé de la lessive exprès pour ça)

Ce soir, comme tous les soirs on vote deux films en levant la main quand on mange; c'est un infirmier ou un patient volontaire qui lit tout haut le programme télé du jour. Les plus nombreux à préférer un film le font passer sur la grande télé et le deuxième film qui a le plus de voix passe sur la petite télé. Moi je ne lève jamais le bras parce que je suis souvent couché vers neuf heure.

Vendredi 05 janvier 2001 :

09H10 :

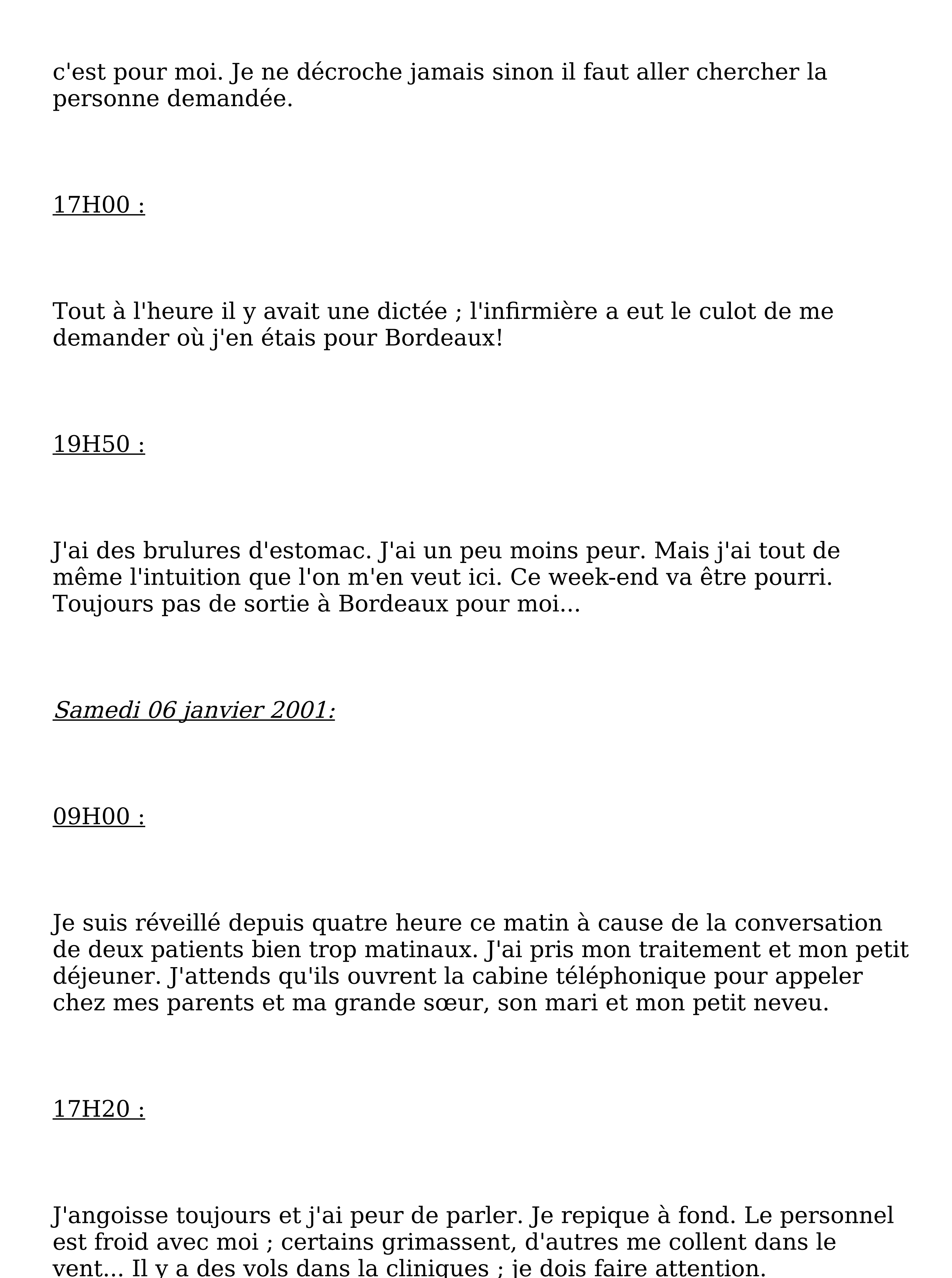
C'est à l'eau pour Bordeaux ; Jérémy ne veut pas y aller parce qu'il pleut! Je suis écœuré. Je vais quand même aller à la gym ce matin, dans vingt minutes. J'ai le morale à zéro. Les jours commencent à se ressembler et je n'aime pas ca. J'ai mon caleçon, mes chaussettes et mon tee-shirt d'hier qui trempent dans mon lavabo.

10H45 :

Jérémy, Anne et moi venons de décider d'aller à Bordeaux lundi, mais je n'y crois plus! Sinon je reviens de la gym, ca a été très dur.

11H10 :

Cette hospitalisation est débile, je me sens dix fois moins bien qu'en arrivant il y a dix huit jours. Le téléphone du couloir sonne, j'espère que



c'est pour moi. Je ne décroche jamais sinon il faut aller chercher la personne demandée.

17H00 :

Tout à l'heure il y avait une dictée ; l'infirmière a eut le culot de me demander où j'en étais pour Bordeaux!

19H50 :

J'ai des brulures d'estomac. J'ai un peu moins peur. Mais j'ai tout de même l'intuition que l'on m'en veut ici. Ce week-end va être pourri. Toujours pas de sortie à Bordeaux pour moi...

Samedi 06 janvier 2001:

09H00 :

Je suis réveillé depuis quatre heure ce matin à cause de la conversation de deux patients bien trop matinaux. J'ai pris mon traitement et mon petit déjeuner. J'attends qu'ils ouvrent la cabine téléphonique pour appeler chez mes parents et ma grande sœur, son mari et mon petit neveu.

17H20 :

J'angoisse toujours et j'ai peur de parler. Je repique à fond. Le personnel est froid avec moi ; certains grimassent, d'autres me collent dans le vent... Il y a des vols dans la cliniques ; je dois faire attention.

Dimanche 07 janvier 2001 :

<u>10H50 :</u>

Je suis dans ma chambre, une femme de ménage y est aussi... Croustillant, non?! Je suis tout troublé, elle est craquante, ah, mais déjà partie. Je vais bien aujourd'hui, c'est souvent le soir que ca se dégrade, quand la nuit tombe.

J'ai essayé tant bien que mal d'agrafer ce que j'ai déjà écrit, pour ne pas en perdre, ni qu'on lise à mon insu.

<u>13H05 :</u>

Je parle beaucoup avec Bernard, mon voisin de table. Nous sommes six à la mienne et sommes servit. Bernard est un ancien capitaine de l'armée, mais il est quand même agréable!

J'ai bien mangé. Je vais fumer une clope et faire la sieste. J'ai eu mes parents au téléphone tout à l'heure, c'était bizarre. J'ai vraiment des problèmes d'orthographe ; voilà encore une plainte contre l'Éducation Nationale...

<u>*Mardi 09 janvier 2001 :*</u>

<u>14H40 :</u>

En voulant aller au village à Saint-Caprais avec un autre patient, je me suis fais bouffer le mollet par un griffon échappé de sa propriété. Cela s'est passé à mi-chemin entre la clinique et le village, j'avais peur de repasser alors nous avons continué jusqu'à Saint-Caprais où j'ai pu appeler à la clinique pour qu'on vienne me chercher. L'infirmière qui est venu avec le mini bus m'a d'abord emmener comme exemple à la Mairie (je suis la cinquième victime de ce chien) pour que le maire constate ma morsure importante et mon jean déchiré. De retour à la clinique, on m'a désinfecté, mis un pansement alcoolisé et demain un médecin viendra me consulter et vérifier mes vaccins en plus de médicaments contre je ne sais quelle maladie.

Je suis allongé sur mon lit, le pied reposant en hauteur sur le manche du fauteuil, ca peut aller.

Sinon, ce matin j'ai vu le psychiatre qui ne savait pas quoi faire de moi, parce que mon père lui a téléphoné, lui disant en gros, qu'il ne voulait pas de moi pas guéri. Avant cela, le psychiatre était d'accord pour que je parte le 17. Plus maintenant.

Vous connaissez la meilleure? Et bien le psychiatre m'avais justement, pour me faire patienté plus longtemps à la clinique, autorisé à aller seul à Bordeaux demain! Bien entendu le médecin généraliste me l'a formellement interdit pour ma blessure...

Ce midi, j'ai beaucoup pleuré, parce que j'avais projeter de quitter la clinique le dix sept, presque en même temps que l'anniversaire de ma mère ; elle aussi était ravie à cette idée mais c'est reporté. J'avais écrit une lettre d'insultes à mon père et j'étais sur le point de couper les ponts avec lui à cause de son coup de fil au psychiatre. Mais j'ai en fait récupéré par miracle la lettre et j'ai appelé mon père pour m'expliquer calmement avec lui. Apparemment, j'aurai mal compris, car au contraire, le psychiatre voulait bien me laisser partir le seize, à condition que j'aille dans un hôpital de jours, trois-quatre fois par semaines.

Mon traitement a légèrement diminué.

J'ai la rage contre ce putain de clébard et peut-être le tétanos!

C'est donc une drôle de journée. Hier je n'ai pas écrit. J'ai loué Dersou Ousala de Vladimir Arseniev.

La scène de la morsure du chien me trotte encore dans la tête. Je marchais tranquillement, nous discutions et dépassâmes la maison du chien, quand celui-ci nous a rattrapé ; Olivier c'est retourné et a dit : "tiens, voilà le chien". Je n'ai pas eu peur tout de suite, il ma chiqué d'abord doucement le mollet droit sans que ca me face mal, là j'ai eu peur, je me suis agrippé à olivier et c'est là qu'il ma violemment mordu le mollet gauche. Nous avons continué d'avancer vite, le chien n'a pas suivi et j'ai pu un peu plus loin expertiser les dégâts : mon jean déchiré en longueur et une bonne morsure avec entaille. J'ai trouvé mon soin un peu léger.

19H50 :

Je suis dans ma chambre, ca va bien, je suis fatigué.

Mercredi 10 janvier 2001 :

13H20 :

C'est bien foutu pour Bordeaux. Je poireaute pour mes soins.

Jeudi 11 janvier 2001 :

09H00 :

J'ai mal au ventre, je vais à la gym dans une demie heure. Je dois attendre qu'il soit dix heure pour mon soin du mollet. Je devrais normalement pouvoir aller à Bordeaux enfin cet après midi. Hier soir j'ai écrit une nouvelle dramatique : "l'homme qui ne pouvait pas aller à Bordeaux!!" C'est vrai que ca fait deux semaines et demie que je demande à y aller. Il faut que je parte à douze heure quarante cinq. Ça va être compliqué ce matin, parce que mon pansement est à dix heure, le psychiatre entre onze heures et douze heure trente, la gym de neuf heure quarante cinq à dix heure quarante cinq et le déjeuner à douze heure trente! Mais bon, j'ai l'habitude, mon ubiquité tient toujours la route. En même temps je fais ma petite lessive...! Et je dois surmonter mon envie de m'énerver. Je prends même le temps de fumer une clope.

09H30 :

Ça y est, là c'est sûr je vais à Bordeaux : j'ai gagné! En plus il ne fait pas beau, il va y avoir moins de monde. Bon, je vais à la gym. J'ai un peu peur quand même.

Préparation pour Bordeaux : Un jean

Ma grosse chemise à carreaux

Mon K-way noir à capuche

Un gros sac dans un petit

Mon porte-feuille

Un stylo

Du papier

12H27 :

Ça y est, je pars pour l'après midi à Bordeaux.

16H20 :

Je suis à la halte routière à Bordeaux, il me reste une heure à attendre le bus du retour. Je me suis mis au sec à l'intérieur de la halte, il commence à pleuvoir. Je me suis acheté mon manteau, il me plait. J'ai fait deux cafés différents. Il va bientôt faire nuit. J'ai acheté des cigarettes et j'ai retiré cent francs.

20H00 :

Je suis bien revenu. Je range toutes mes affaires. Tout va bien. Il me reste environ quatre vingt francs en liquide. Je suis dans ma chambre, on m'a refait mon pansement, je n'ai pas trop mal. Je suis lavé de la tête aux pieds. Je fume moins. Mon ventre par contre est toujours aussi gros. J'ai beau aller à la gym régulièrement et faire des abdos, je ne parviens pas à le faire fondre.

Vendredi 12 janvier 2001 :

08H50 :

Je suis de mèche avec un écrivain. Il a lu ma nouvelle, qu'il a apprécié, et je lui ai donné un poème. Il dit qu'il y a beaucoup trop de fautes d'orthographe. Je ne me souviens plus de son nom. Il a la cinquantaine, des yeux bleus et un chapeau.

<u>11H25 :</u>

Je viens de m'engueuler avec l'infirmière qui nous a fait la gym ce matin, parce que j'attends mon soin que le généraliste a ordonnancé le matin et qu'il est déjà si tard. J'ai appelé mon père pour lui signaler que le psychiatre veut me garder encore quinze jours, voir un mois. Je me suis encore engueulé avec lui, je lui ai raccroché au nez.

<u>Samedi 13 janvier 2001 :</u>

<u>06H45 :</u>

J'ai très mal dormi. Je me suis levé plusieurs fois pour fumer. J'y retourne. J'ai très très faim et j'ai des nausées.

<u>06H55 :</u>

L'infirmière vient de me donner du smecta pour mes douleurs au ventre. Je suis complètement affaibli. J'ai trop envie de quitter cet endroit. Envie aussi d'aller bien et de retrouver ma famille, mes affaires, ma vie...

<u>09H05 :</u>

Je poireaute toujours pour un pansement. Je viens de faire ma propre gym à la sale de muscul ; vingt cinq pompes et quinze abdos courts. Mon ventre est toujours aussi horrible.

10H20 :

J'ai enfin eu mon soin et ma mère au téléphone. Je lui ai dit que je partais mercredi dix sept comme convenu.

11H37 :

J'ai battu Sébastien au ping-pong pour la première fois.

Samedi 14 janvier 2001 :

11H05 :

Je reviens de Saint-Caprais avec Daniel, l'écrivain. Nous parlons beaucoup et avons tenu tête au chien. Depuis hier, je n'arrive plus à écrire. C'est signe qu'il faut que je parte d'ici. Je suis tout excité, bien que j'ai eu un haut le c?ur il y a cinq minutes qui m'a donné un goût de vomis dans la bouche, je me suis brossé les dents et ca va.

J'ai acheté un paquet de cigarettes. Je n'ai plus un rond.

19H10 :

Je suis dans ma chambre, je chante.

J'aime la vie parce qu'elle a une fin.

Dimanche 15 janvier 2001 :

09H20 :

Je m'apprête pour la gym. Ensuite le psychiatre, je lui dit que je m'en vais et voilà!

12H05 :

Engueulade avec le psy, grâce à laquelle je pars lundi (six jours).

14H10 :

Je me prépare à aller à Saint-Caprais ou à Cambes.

17H30 :

Je fais tourner ma troisième et dernière lessive içi. C'est à l'idée de partir dans une semaine, que je commence seulement à me sentir bien.

M, de ma classe de l'an dernier, m'a téléphoné. Nous avons prévu un rancard avec aussi Larsen à Rouen dès que je me sentirai mieux.

Lundi 16 janvier 2001 :

09H05 :

Je me suis fait traiter de non-galant par l'infirmière, et incendié de non-politesse. Il est vraiment temps que je partes.

14H45 :

Il fait un beau soleil, ma lessive sèche dehors, je m'embête en attendant.

16H55 :

Tout mon linge et sec et rangé dans l'armoire. Je n'apprécie plus mes cigarettes ; c'est peut-être l'occasion d'arrêter.

Mardi 17 janvier 2001

05H55 :

Je suis réveillé depuis une bonne heure, excité par mon proche départ. Je pense qu'il me faudra au moins un an pour écrire mon livre. Sans compter qu'il faut que j'arrête mon journal, puisqu'il faut une fin!

L'infirmière me demande d'aller me rallonger. J'ai mal à la gorge, de tant fumer à jeun.

08H20 :

J'ai rêvé de Marie-Astrid. Il faut dire que j'ai laissé un message sur le répondeur de ses parents hier pour savoir si je pourrai récupérer mes livres scolaires restés chez elle. J'ai dix-sept francs dix cts. Il me manque cinq francs quatre vingt dix pour prendre le bus ; il me faut retourner à Bordeaux pour me racheter un pantalon aux frais de l'assurance de la clinique ou des propriétaires du chien.

J'ai re- dormi un peu entre six heure et sept heure. L'infirmière de nuit réveille tout le monde à sept heures alors que traitement et petit déjeuner sont à huit heure trente.

08H35 :

Et voilà le travail! J'ai vendu un paquet de cigarettes et maintenant je vais pouvoir repasser à Bordeaux, si j'en ai le droit. Il faudra qu'il y ait un distributeur qui marche là bas pour le retour.

On attend tous le traitement et la bouffe.

09H25 :

J'ai l'accord pour Bordeaux cet après midi. Donc je vais à la gym, puis je préviens le cuisinier (pour manger avant), ensuite douche, je me prépare et je prends mon traitement et mon déjeuner et c'est parti.

11H15 :

Tout est ok pour Bordeaux. J'espère qu'il ne m'arrivera rien et que je reviendrai comme la fois dernière avec ma mission accomplie.

13H55 :

Je suis dans un bar Bordelais, rue Sainte-Catherine. Je bois un petit rafraichissant, je fume une clope, j'ai appelé ma mère. J'ai pu retirer de l'argent, maintenant je vais me balader pour trouver un pantalon.

14H10 :

J'ai acheté deux pantalons, j'attends le bus dans un splendide bar. Neuf francs l'espresso.

17H45 :

Je suis dans le bus de retour.

19H25 :

Je suis à la clinique, dans ma chambre, je range tout.

Jacky m'a écrit.

21H30 :

Je suis bien au calme dans ma chambre. J'ai pris mon traitement, je vais bientôt dormir.

Mercredi 18 janvier 2001 :

11H05 :

Je me démène pour obtenir réparation de mon jeans déchiré par l'attaque du griffon. La facture du jeans déchiré est de trois cent quatre vingt quatre francs, et comme de juste, je me suis acheté un jeans à deux-cent-quatre-vingt-dix-neuf francs et un pantalon à quatre-vingt-quatre francs!

La lettre est rédigée ; il faut que je la photocopie et que l'on me donne l'adresse des gens au chien.

14H10 :

La lettre est envoyée.

15H15 :

Je m'éveille de la sieste.

15H40 :

J'arrête définitivement mon journal, pour faciliter sa mise à jours.

Discours libre ou départ de ma confiance.

"Que mon départ est tôt ce matin, en cette journée mortuaire ; j'aimerais qu'il le soit d'avantage, comme jamais il ne le fut.

De la folie? Mais oui bien sûr, pourquoi pas?... Voyons ce que cela m'apporte : de la méfiance mélangée à de la reconnaissance ; Et puis mes silences emplis de souciance pour n'importe quelle danse ; ca peut continuer, ca peut diminuer et même empirer, en République!...

Voyons le social qui est si docile, qu'il en devient débile. Sillonner des êtres qui tuèrent les bêtes. Bêtes à leur tour, ca fait un détour, n'est-ce pas des vautours? Les dents comme becs, charognant en traitre ; les fait-on renaître?

Il est déjà plus tard, mon pauvre départ s'attarde. Et si je restais? Pour voir; voir ce que je ne pourrai pas après puisque parti. Parti du discours de ma solitude, si je la laissais, nous pourrions être deux!

Comment commencer pour vite en finir avec ce discours. Je m'y suis perdu, et peut-être trouvé. Maintenant je m'en vais, je te laisse aller et me prends en main, à jamais." *H 22, le 13/O1/01*

JUILLET_AOUT 2005 ETATS-UNIS

25/07/05 :

Mes chers amis, me voilà à New-York depuis le 18 juillet 2005.

Mais d'abord, je vous dois un petit résumé de ma vie...

Après avoir arrêté la fac, je suis parti vivre six mois au Pays de Galle où j'étais serveur. A mon retour j'ai été barman faubourg st honoré à PARIS ; J'ai travaillé dans une menuiserie d'aluminium à Acquigny où j'ai monté des châssis de fenêtres industrielles, j'ai effectué des livraisons (catastrophiques!) et j'ai participé à la pose... Ainsi que Casablanca, l'été dernier, dans la lithographie, sur P.A.O., seulement un mois, j'aurais pu réussir ma vie, là-bas mais ca ne m'intéressait pas!

J'ai essayé l'usine, l'intérim, sans grands intérêts!

J'ai changé de psychiatre, et surtout depuis quelques temps j'ai rencontré Cécilia, une Parisienne (d'origine Taïwanaise), avec qui je suis très bien...

Elle est très douce et m'apporte tout à coup un grand réconfort. Mais elle est partie pour trois mois à Taïwan afin d'améliorer son chinois (elle parle cinq langues).

Depuis quelques semaines, une dame à la Mairie de Courbevoie me soutient dans ma recherche d'emploi. On a essayé plein de possibilités ensemble pour mon avenir professionnel... et j'ai envisagé de partir travailler au Canada pendant un an mais comme Cécilia revient le 15 septembre, je préférais ne pas m'absenter ; je suis si bien avec elle...

J'ai donc simplement décidé de partir un mois aux États-Unis, en vacances!

Et me voilà donc à New-York!

D'abord problème à l'aéroport de Roissy ; j'ai oublié mon passeport à Courbevoie! Ma mère à donc fait la route de H. à Courbevoie (parce que de toute façon les clés de l'appartement étaient à H.) puis me l'a apporté à l'aéroport ; j'ai donc raté mon vol mais j'ai été reporté au vol suivant. Je suis donc arrivé à New-York à 21H. J'ai rencontré Francis dans l'avion, un français de soixante cinq ans environ qui a vécu 23 ans aux States. Il m'a beaucoup parlé des U.S. et m'a proposé de me conduire hors de l'aéroport dans une Pontiac rouge de location jusqu'à mon YMCA. 135 West Harlem. J'avais peur que ce soit un psychopathe! Mais non, il est libraire à Paris Montmartre...

Le premier jour, je suis allé me promené sur la baie de New-York, superbes plages à pertes de vue, mais personne! La plage n'est pas exploitée à N.Y., peut être trop de pollution, ou la mer trop dangereuse, ou des requins... ou les trois!

Je me suis aventuré dans Manathan, et j'ai vu la cathédrale d'Harlem.

Le lendemain, Francis est passé me prendre et on a fait un tour de la ville, il m'a laissé son adresse à Paris.

Les autres jours je me suis promené seul, même dans Queens, même dans le Bronx, j'ai vaguement vu le New-Jersey...

Je me suis fait faire un massage par une indonésienne dans Chinatown... Je prends quelques photos avec mon téléphone portable. Je consulte internet dans les restaurants. Dans ma chambre, j'ai la télé, un frigo et la clim. Mais les WC, douches sont dans le couloir. Je me suis acheté une carte de métro. Mais il n'y a pas de camping à New-York!

En bas de mon YMCA, j'ai la piscine, sauna, salle de muscul, gym, terrains de sport... gratuits. (moi je n'utilise que la piscine et le sauna, il y a des sèche-maillots électriques). Dans les fast-food, c'est soda à volonté et internet (mais le coca est dégueulasse ici, c'est moi qui dit ca!). J'ai une carte de téléphone aussi pour appeler Cécilia ou mes parents. J'ai six heure de décalage horaire avec Paris et douze heure avec Taïwan, Cécilia.

J'ai rencontré Pascale, dans le métro, une top modèle de 24 ans, d'origine Camerounaise, dont la mère est française et le père Américain.

J'ai passé deux jours avec et je la revois demain. Je suis allé chez elle tout à l'heure regarder « Friends ».

Tout à l'heure j'ai rencontré un black du 78, qui était étonné que je viennes aux U.S. tout seul! Lui passe son temps içi dans une sorte de Kebap!

Il fait super beau et très lourd. J'ai posté dix cartes postales (1$ le timbre!), 20 cents la carte (pourries soit). A Rod, Nico, Jonas, Charles, Jacky, Flavie, Nadia, Parents, Charlotte, Sandrine et leurs familles.

La clim est à la place de la fenêtre! Mais je peux voir dehors quand même, mais sans pouvoir ouvrir!

Hier soir, j'ai été voir un film d'horreur : DARK WATER avec Pascale, avant nous avons dîné dans un superbe restaurant sur la 42 ème rue.

Nous avons fais une promenade dans HYDE PARK, c'étaient des moments inoubliables.

En rentrant je projète de faire une école de relations internationales, j'ai un concours à préparer...

Je pars le 28 pour la Californie : San-Francisco, puis Los-Angeles, je compte aussi voir Hollywood.

26/07/05 :

J'ai revu Pascale pour la dernière fois, car elle part dans Huston, pour une semaine demain, puis elle va à Paris huit jours mais pas moi!

Ils ont lancé une fusée aujourd'hui.

J'ai acheté deux cadeaux pour Louis et pour Marie (mes neveu et nièce).

Je suis aussi monté en haut de l'Empire S.B., j'ai pris plusieurs photos.

Demain c'est mon dernier jour. J'ai écris deux poèmes et j'envisage d'écrire une nouvelle : BAMBINO. Je suis content d'avoir repris mon journal, même s'il semble moins drôle que ceux que j'écrivais avant! Peut-être que c'est parce que je vais mieux...(je me comprends)

J'avais ralenti le tabac, mais de nouveau, c'est un paquet par jour. Je trouve même, les CAMEL plus assez fortes pour moi.

Il faut pourtant que j'arrête avant le 15 septembre parce que ca ne plait pas beaucoup à Cécilia... ah les filles!

05/08/05 :

Je suis à San Francisco depuis le 28 juillet, dans ma chambre d'hôtel, tout va bien. J'ai passé deux nuits dans un YMCA, ici, puis comme je n'avais pas réservé suffisamment à l'avance de nuits (à cause de ma fâcheuse manie de vouloir trouver plutôt des campings!), ils me mettaient à la porte pour une nuit puis me proposaient de me placer dans une chambre à quatre (à tarif imbattable soit), mais comme mon hôtel de remplacement proposait des prix plus attractifs pour les chambres seules, j'ai joué au plus con, et j'ai changé de crèmerie.

J'ai rencontré Kundra, une africaine de 48 ans, j'ai passé une soirée avec elle seulement... Elle prenait du crack.

J'ai quitté New-York sans trop de regrets, 5 H d'avion, pendant l'heure du déjeuner, et ils n'ont même pas distribué de repas!

J'ai déjà acheté mon billet de bus pour Los Angeles, je pars après demain!

J'ai adoré San Francisco, c'est un peu comme Amsterdam, sans les canaux...

J'ai acheté des cadeaux pour Alice et Antoine, mes deux autres neveu et nièce, puis pour mon père, Rodolphe, Cécilia, moi. Il ne reste plus que ma mère, il faut bien en garder pour L.A.!

Je vais peut-être louer une voiture à L.A., pour aller à Hollywood.

Voilà tout!

10/08/05 :

Me voici à Los Angeles depuis le 7. J'ai fais 14 heures de bus. Route merveilleuse à travers la Californie... Une vieille dame dans le bus m'a tenu compagnie ; très cultivée et très intelligente, elle a voyagé toute sa vie. Nous avons parlé politique, etc. Elle me disait que les États-Unis et l'Europe avaient toujours été des amis de l'Iran et de l'Irak... Elle disait aussi que les anglais étaient en train de perdre leur langue à cause de l'américain contrairement aux français... Et que Lady Diana avait été liquidé par la reine... (je lui ai répondu que j'appréciais son point de vue) Elle m'a laissé les coordonnées de son jeune frère qui travaille dans un cirque.

On me dit sans arrêt de faire attention, partout, que c'est dangereux... Mais moi je ne vois rien de dangereux! Il ne m'arrive rien... Au contraire!

Hier j'ai vu le QUEEN MARY, qui est accosté à L.A. (j'ai tout de suite pensé à Koldo, ce fameux Basque, rencontré au Pays de Galle, serveur qui partageait ma chambre, ami anarchiste ; il m'avait parlé de partir sur le QUEEN MARY après..) J'aimerai bien essayer d'aller le demander à bord.

En rentrant j'ai rencontré un Mexicain électricien, qui avait peur des asiatiques, je lui ai dit que ma copine était taïwanaise et il a répondu que les taïwanais, eux sont gentils...

Je prends des photos, je fais les boutiques, j'ai trouvé à San Francisco une sorte de robe pour Cécilia et à Los Angeles une bague en or blanc (14karas) avec un diamant que j'ai bien marchandé. Mais je suis quand même déçu parce qu'après j'en ai vu des mieux! N'empêche que je n'ai jamais vu autant de si belles bagues de ma vie!

Je suis hors forfait maintenant sur mon téléphone.

Mes parents sont rentré de leur voyage dans les Pays Baltes et Russie. J'ai plus ou moins l'intention d'acheter un coffre fort pour ma mère, elle a toujours rêvé d'en avoir un à elle! Mais le problème c'est que c'est lourd pour l'avion!

Ça risque de me coûter cher en surplus de bagages mais au point où j'en suis...

Ici les gens communiquent facilement entre eux, ils sont complices... Par exemple quand quelqu'un n'a plus besoin de sa carte de bus/métro il l'a tend à quelqu'un d'autre dans la rue qui attend.

Les filles se retournent sur moi dans la rue! Je n'avais jamais connu ca avant!

A la T.V. Ils passent souvent « Friends », et « Les Simpsons », il y a une chaine : playboy ; que du X 24h/24, c'est très thérapeutique!

Aux infos, quand quelque chose ne leur plait pas, il n'en parle pas. Comme pour Mickaël Jakson, c'est variant.

Où l'avion Air France qui a raté son décollage et qui n'a pas fait de victime au Canada!

J'ai des cadeaux pour Rodolphe et mon père et mes quatre neveux. Il faudrait que je trouve une bricole pour Charles.

Ce matin, j'ai appelé Zezette, un jeune intellectuel de mes amis, qui en revenait pas que j'étais à L.A.! Il m'a dit, « toi quand tu pars en vacances, tu pars en vacances! »

Je revois ma chérie dans un mois et cinq jours... Je fume toujours beaucoup trop!

(un paquet par jour) Le tabac est moins cher ici. Les CAMEL sont fabriquées en U.S. et non en Allemagne. J'ai l'impression qu'un paquet de cigarettes ici est beaucoup plus léger en poids qu'en France.

Je prends le bus, le métro, le taxi, mais j'ai l'impression d'avoir déjà fait le tour de L.A., il faut que j'aille à Hollywood!

Le soir où je suis arrivé, ils tournaient un film en pleine nuit dans la rue, avec une voiture française Peugeot 607, rouge, garée sur un trottoir en travers, c'est la seule voiture française que j'aurai vu aux States...

A N.Y. J 'avais aussi vu un film (une scène) se tourner dans la rue un soir ainsi que des speakers et speakrines parler devant la caméra prêt d'un camion et une grosse antenne comme dans les films... c'est comme les plaques d'égout qui fument, les escaliers de secours le long des immeubles, les ruelles à poubelles derrière, les cabines téléphoniques

avec des téléphones rectangles en alu plus petits que les nôtres, les taxis jaunes, oranges en Californie, ou d'un jaune plus clair qu'à N.Y., les grosses voitures V8...

Je suis dans un hôtel à 50 $ la nuit. J'ai découvert le meilleur fast-food : Karl's JR. J'ai trouvé un livre de Haïkus américains pour mon père : Richard Wright, qui à vécu 40 ans en France.

Je me parle beaucoup à moi même, intérieurement et même à voix haute... Je me saoule moi-même avec mes raisonnements ; Ici, les voitures sont sensationnelles... On voit des gens du monde entier, de toutes les couleurs, toutes les cultures, mais moins de juifs qu'à N.Y.

Je n'ai pas encore rencontrer de nana ici! (à part la vieille!)

Il paraît que L.A. ou la Californie (?) est la septième puissance mondiale. 24 ou 34 millions d'habitants... Il fait un peu plus beau qu'à San Francisco mais toujours beaucoup moins qu'à N.Y.!

Il ne pleut jamais en Californie... A N.Y. Il avait plu un jour...

J'ai assisté à deux arrestations, pour l'instant, c'est pas l'enfer! Mais il y a énormément de clochards dans les rues et qui fument du crack...

Mais moins de drogués qu'à S.F.....

Je commence à avoir envie de rentrer, c'est bien qu'il ne me reste que sept jours... je vais revoir ma Normandie!

12/08/05 :

Je commence à vraiment adorer L.A. contrairement à ce que je pouvais dire il y deux jours! (que j'en avais fais le tour)

Apparemment il y a encore un endroit que je n'avais pas vu, plein de boutiques, comme à San Francisco.

Hier je suis allé à Hollywood, mais je n'ai pas vu les studios qu'on peut visiter, mais j'ai vu les villas, les pavillons, comme à Santa Barbara, Melrose Place, Beverly Hills, Santa Cruise, Passadena, et la grande pancarte HOLLYWOOD comme à SAN FRANCISCO. En revenant il y avait un fou et un homo dans le fond du bus qui s'entendaient comme deux larrons en foire, c'était tordant.

J'ai eu mes parents au téléphone, ca allait, ma mère m'a dit que sur mon compte, il me restait 900 euro, et que je dépensais en moyenne 100 $ par jour ce qui est bien.

Ici il y a deux méthodes pour payer par carte : par débit, il faut taper le code et par crédit, il faut glisser la carte et signer le ticket.

Mon père pense que c'est peut-être pas une bonne idée de ramener un coffre fort pour ma mère par avion!

Il dit qu'une bague serait mieux!

En tout cas j'ai maintenant le numéro d'Américan Air Lines pour leur demander.

Je commence à adorer la chanteuse Jeanne Cherral.

J'aimerai retourner sur Long Beach (le bord de l'océan). D'ailleurs, j'ai demandé à trois jeunes filles si le bus allait bien au bord de la mer, elles m'ont répondu : la mer ? Tu veux dire l'océan!

Je suis vraiment content d'avoir repris mon journal, c'est peut-être rien, mais c'est déjà ça même si c'est pas quotidien et trop schématique. Parce que j'oublie d'écrire tout ce que j'analyse ici : les gens, la culture, l'argent, la politique, le décor, la nourriture, la T.V., l'architecture, le matériel, les objets , les meubles... Je pourrai presque, du moins je peux comprendre pourquoi les gens reviennent emballés des États-Unis. Je pense même sincèrement que les américains ne méritent pas la haine qu'on a pour eux. J'ai même rencontré un américain à N.Y. Dans un pub irlandais, qui m'a dit : « Ah c'est vous les français qui nous détestaient, et bien nous on vous aime bien! » J'ai eu honte sur le moment d'être français et je me suis défendu en expliquant que tout ca était politique... Et c'est vrai que la France pour eux c'est comme l'Italie, c'est la culture, la mode, un petit bout de charme...

Mais apparemment ils ne savent pas trop qu'on mange mieux qu'eux aussi!

Bref, c'est vrai que ce que j'avais déjà pensé à propos du fait que l'on est pas responsable de sa nationalité du fait de sa naissance s'avère juste... Le peuple américain est naïf, ils sont persuadés d'être les meilleurs, d'être les gentils, les plus importants, d'avoir raison, que Dieu les soutient et ca on ne peut pas leur retirer...

Ils croient en Dieu et en dégagent de l'innocence. La plupart sont contre la guerre en Irak, contre Georges W. BUSH, qui seul aussi à le charisme d'être président car élire John Kerry à la place de Bush serait revenu à élire Jospin à la place de Chirac ; les intellectuels ne sont pas des leaders...

J'ai 15 heures de décalages maintenant avec Cécilia et 9 heures avec la France.

14/08/05 :

Voilà, je croule sous les cadeaux! J'ai revu Hollywood, le boulevard principale, avec les étoiles, le cinéma, les boutiques de souvenirs... Je rapporte un calendrier 2006 de Maria CARREY pour Charles... J'ai d'autres cartes postales...

Plus que quatre jours... C'est chiant que Cécilia ne rentre que le 15 septembre!

Hier, j'ai rencontré une écrivain black dans le métro, en allant à Long Beach. Elle était plutôt crado, genre clodo. Mais elle avait un tas de feuilles qu'elle gribouillait. Elle s'est assise à côté de moi, et je lui ai demandé : « c'est un journal intime? »

Elle me regarde et me répond : « je suis auteur! »

Puis elle m'a demandé si j'écrivais... Du coup, elle m'a donné une liste de démarches à suivre pour faire protéger un livre, les droits d'auteur, etc...

Finalement elle est sortie avant moi et je n'ai même pas eu le temps de lui demander son nom!

15/08/05 :

J'ai rencontré GIGI, une petite black qui m'a forcé le pas pour rentrer dans ma chambre fumer du crack...

C'est la troisième en un mois, N.Y, S.F., et maintenant L.A.! Contre trois en 26 ans en France, je me lâche! Je me venge!

16/08/05 :

GIGI vient me voir de temps en temps...

Je suis vraiment pressé de rentrer en France maintenant. C'est après demain!

Ils devaient me livrer le coffre fort pour maman cet après midi, mais ils viennent d'appeler pour dire que ce sera demain matin.

Si ils viennent à 10 H, j'en profite pour essayer d'attraper le vol de 11H32 avec un jour d'avance... je n'ai plus de sous, même pour manger, il ne me reste que des friandises.

RETOUR EN FRANCE

31/08/05 :

J'ai eu un retour épouvantable, chargé de trois bagages beaucoup trop lourds, mon tramway à foncé dans une voiture, puis sans argent j'ai gagné l'aéroport, où j'ai patienté douze heures sans argent, obligé de taxer des dollars aux gens!

Impossible de faire débloquer ma carte... Ensuite mon avion qui rate la correspondance à Chicago... je suis dérouté par Londres! En tout 60 heures d'aéroports et d'avion pour rentrer sans presque manger.

De retour, ca va très mal quand j'ai Cécilia au téléphone ou sur internet, elle est partagée entre moi et un animateur là-bas, avec qui elle ne sort pas, mais qui l'attire à elle patiemment, elle m'a avoué que je ne lui manquais pas, ni la France, pourtant j'ai reçu d'elle chez moi à Courbevoie, la plus belle carte d'anniversaire que je n'ai jamais reçu et que peut-être aucun homme n'a jamais reçu. D'une rédaction époustouflante de créativité et de philosophie, une intelligence débordante en plus de son poème... datant du 13 juillet. Bref je ne sais pas quoi penser... pour l'instant nous sommes toujours ensemble. (elle fait comme moi après tout!)

Voilà moi je révise pour mon concours du 7 septembre 2005; j'arrête de vous ennuyer!

Samedi 11 septembre 2005 :

J'attends que Cécilia rentre pour la quitter...

Sinon mon concours s'est très bien passé ; en tout cas l'oral, j'ai triomphé selon moi, et je n'étais pas pris au dépourvu à l'écrit grâce aux révisions (pas de copie blanche comme je le craignais!)

J'attends que Philippe (le restaurateur en U.K.) m'appelle pour me prévenir quand il y aura une bonne occasion de moto pour moi... Mais il y aura des difficultés pour la faire homologuer en FR...

En ce qui concerne Cécilia, je ne peux pas accepté qu'elle se vante sur internet à tout le monde (moi y compris) de sa relation (même platonique!) avec l'autre enfoiré!

Je ne mérite vraiment pas une telle cruauté...

Je lui dirai tout ca d'un trait et que je ne suis désormais plus qu'un ami, si elle le veut...

A SUIVRE...

Vendredi 21 octobre 2005 :

Bonjour!

Je viens de faire une seconde analyse pour le V.I.H., rapport à mes vacances aux States!

Je suis confiant.

La chose la plus importante probablement, c'est que mon premier manuscrit est en cours de lecture chez Albin Michel ; ensuite, que je continue mes poèmes qui sont biens, j'ai écrit la première nouvelle du deuxième manuscrit dont je suis très content (Une vie d'amour perdu).

Et puis il y a ma cousine Yamna qui est à Paris et dont je suis amoureux (pour changer!). Mais elle repart dans quinze jours à Montréal, après le ramadan qui se termine dans douze jours je crois...

Et puis il y a sa sœur Zineb à Casablanca avec qui je correspond depuis peu, après l'avoir connu trois semaines en habitant dans son appartement il y a un an et demi...

J'ai le soutient de Cécilia dans tout ce que je fais... Mais impossible de contacter Marie-Astrid...depuis deux mois! Sa petite s?ur Marie-Anne qui est maman aussi va bien et on se voit de temps en temps.

Il y a un autre bouleversement, ou devrais je dire de violentes agressions du temps! Euryale est enceinte! Elle sera maman au mois de mai!!!! Son copain est un type bien mais je crois qu'il ne m'apprécie pas vraiment parce que je fume et parfois avec Euryale...

Sandrine vient demain à Paris! Elle divorce d'avec Philippe... les pauvres neveux! Marie et Antoine.

Donc je passe l'après midi avec ma grande sœur, puis elle ira dormir chez sa meilleure amie Violette. Je lui ai proposé de rencontrer sa nouvelle cousine Yamna (qui est une des sœurs de la nouvelle femme de mon oncle, le frère de ma mère) ; mais elle a répondu qu'elle préfèrera une prochaine fois, tous réunis en famille, parce que là elle n'aura que quelques heures et préfère les passer qu'avec son petit frère!

Je passe par ailleurs pas mal de temps avec les enfants de mon tonton Raymond que je découvre finalement : Adam et Sophia ; quinze et onze ans.

Je suis fier d'avoir toute une grande famille marocaine! Et pour cause, mon oncle a eu un premier mariage au Maroc avec d'autres enfants, donc d'autres cousins et cousines!!

Je n'ai pas été reçu à mon concours pour l'école de relations internationales ; j'ai flanché à la culture générale, la synthèse de texte! (je sais, je sais!) J'étais au poils pour l'anglais (forcément!) et l'oral...

J'ai été chercher ma moto à Llandrindod (Pays de Galles), elle est magnifique! Mais maintenant je la bricole avant de la passer aux mines, ce qui risque d'enjoliver leur bêtisier...! En fait c'est un chopper qui n'a plus rien d'origine, Charles l'a même qualifié de « rats » ; ce sont des motos (souvent noires ou grises) qui n'ont plus que le stricte nécessaire pour rouler...

Mais je l'aime ma moto! Vous me connaissez! C'est comme ma voiture : deux bijoux rares!

Une FORD ESCORT RS 2000 (de 1992) et une SUZUKI GSX 750 chopperisée (de 1980) !

Donc je cherche à travailler dans la restauration à nouveau, mais je manque de timbres...!

Mais pas question de conter sur Philippe en UK, il est bien au niveau moto, mais ne semble pas vouloir travailler avec moi!

Voilà les dernières infos!

A très bientôt, les amis!

PS : Je touche le R.M.I. Depuis un mois! (plus de taxe d'habitation, de redevance télé et une réduction de téléphone en plus de mes 370 euros par mois environ) Hihi!

Samedi 12 novembre 2005 :

Mes parents sont en voyage d'anniversaire de rencontre. C'est le troisième week-end que je passe avec Yann ; on s'amuse bien! Nous sommes allés deux fois sur la côte, et là, il a passé la nuit dernière à la maison. Nico et Jonas sont venus aussi! Je sais, les nanas se font rares! Il y aurait beaucoup à dire... mais je travaille à oublier!

Avec Yann par exemple, on a fait comme on fait avec Charles des fois : on s'active à mort!

On a recouvert le bassin (contre les feuilles mortes), lavé de fonds en comble sa voiture, continué de réparer ma moto et faite tourner, redresser les roues de la remorque de mon oncle, réparer le flipper, monter un télescope, fait un petit bateau en maquette, regarder un film, cuisiné, mangé, fait un gâteau... On a joué au billard, fumé... musique...

Euryale est venue nous voir!

Thièfaine à ressorti un album! (confidence d'un never been), je ne l'ai pas encore acheté!

Yamna est repartie à Montréal... Je corresponds toujours avec mon cousin Adam (à Paris) et Zineb (à Casa). Avant que Yamna ne parte, le jour où j'ai travaillé (au restaurant de la H. le C.), toute la famille est venue à H., j'ai pu les voir en rentrant. Sorte de Lahide en retard!

Je dois continuer ma sculpture de granit. C'est une femme qui soutient le toit, nue et que son amant enlace...

Pour l'instant j'ai fais un buste en calcaire. Mais ca me plaît beaucoup. Je ne prends pas de cours.

Je découvre Serges Régiani, Georges Baker, Ray Charles... Je sais, je suis en retard!

Je me découvre soudain du respect pour Eddy Mitchel. Et j'aime une seule chanson de Sardou (Marie-Jeane!).

J'adore aussi Marie-Jeane de Baker.

Quand ma sœur ainée m'a dit qu'elle appellerait sa fille Marie, je lui ai dit que j'avais une faiblesse pour les Maries! Ma nièce et filleule a quatre ans.

J'ai aussi ma moto d'immatriculée! Alléluia! Et ma nouvelle voiture! Ford Mondéo rouge bordeaux diésel!

Donc pour l'instant je n'ai eu qu'un jour de boulot! J'attends la suite!

Je n'ai plus de contacts avec personne d'autre que Euryale, son copain, Yann, Charles (mais peu en ce moment), Nico et Jo.

Flavie ne m'adresse plus la parole. Elle n'a pas apprécié que je donne son numéro à Yann et que je lui réponde de ne pas me prendre la tête pour ca!

Sabrina, l'algérienne, recule chaque fois notre rencard, c'est pour la semaine prochaine à Rouen maintenant, elle étudie là-bas.

A Courbevoie, j'ai mes petites plantes qui poussent. Je suis bien avec tout le monde dans l'immeuble, surtout les vieux et l'architecte en bas. Parce que les jeunes couples ne font que passer...

Mon psychiatre est satisfait de mon raisonnement ; il me trouve très positif.

Je suis définitivement négatif au V.I.H..

Mon autre sœur va bien aussi, ses enfants de même.

Ma moto prend bien forme, je vais la bichonner tout l'hiver pour l'été...

J'ai aussi récupéré la barque chez Martial, qu'on avait trouvé avec Rod et Nic, donc la RODNICTUB est à la maison ; il faut la repeindre et c'est parti!

Mon manuscrit n'a pas été retenu chez hachette! Maintenant, moi j'ai commencé le deuxième livre ; je dois en essayer encore pleins d'autres...

J'écoute des émissions musicales à la radio et ou culturelles à la télé.

Je ne veux pas brader la RS 2000, à 800 euros, alors je l'ai parquée dans le vergé ; je l'entretiens et la ré-assurerai l'été prochain pour traversier la Russie! 50 cts/ litre d'essence là-bas... Je vais être le premier fou si ca se trouve à faire ca! Enfin, pour l'instant je dois me renseigner... Sur des accueils possibles, des contacts, sur place.

Voilà pour l'instant ; Gros biyou à vous!

Lundi 12 décembre 2005 :

22H50 :

Je viens de me rendre compte que j'ai complètement oublié d'aller à la réunion des copropriétaires, qui m'amuse pourtant, d'habitude.

C'est amusant parce que j'entends depuis tout à l'heure l'ascenseur qui s'actionne toute les trente secondes et les gens revenir les uns après les autres ; et moi je suis là, à fumer en bouffant de la pizza et en buvant du thé... J'aurais vraiment voulu y aller ; rien que pour épauler un vieux contestataire que je trouve drôle à ces réunions. Et puis il fallait voter les bidules ; je ne sais pas comment ca va se passer du coup ; mon père dit que ca n'est rien au tél !

Je m'étais promis de ne plus jamais aller en soirée de ma vie depuis cette fameuse chez julien « le petiot », que je m'était ridiculisé à faire du charme à une baleine fermée... Et puis je suis aller finalement à une soirée chez julien « kiki » (du ski!), là où il crèche, c'est à dire dans un HP, puisqu'il est infirmier... C'était pas mal et à ce propos Kiki me propose une nouvelle soirée mais qui se terminerait au restaurant et sachant ce genre de soirée insupportable dans des grandes salles genre usine à gogos avec piste de danse et couillons à la clé, j'ai décliner l'invitation et me retrouve invité à une réunion du personnel au Manoir de la H. le C. où j'ai effectué deux déjeuners en temps que serveur extra. Je dois préciser que la rencontre d'une de mes charmante collègue y est pour beaucoup dans ce choix.

J'ai été viré du Mercure, où je servais les petits déjeuners, et quelques fois les déjeuners et dîners ; il fallait aussi préparer les salles de poses,

d'accueils et de réceptions pour les conférences. L'équipe me plaisait bien pourtant, tout le monde m'adorait. C'est sûrement la raison de mon « non renouvellement précipité de contrat ».

J'ai loupé de peu dans le même temps, un entretien d'embauche pour un poste de night audit, à l'Hôtel Ever Green à Levalois Perret. Je les ai scié avec mon niveau d'anglais mais à la dernière question : « que connaissait vous au sujet de notre compagnie? » ; j'ai cru bon de répondre, ne sachant rien à leur propos : « Et bien que vous êtes une grande chaîne hôtelière à travers la France et l'Europe... », et le DRH de me répondre : « Ever Green est une compagnie Taïwanaise de transport et nous sommes le seul hôtel en Europe! » Ah! Où étais-tu ma petite Cécilia? Toi qui l'aurais su!

Voilà, Flavie me fait toujours la gueule je pense, puisqu'on ne s'appelle pas. Pas non plus de nouvelles de Nadia, encore moins de Vincent, Sophie...

Je suis passé voir Alex et Valérie à Rouen ; c'est comme d'habitude mais ils m'ont fait comprendre gentiment de plus passé les voir en semaine... Comme Angelina. Je dois voir Florent bientôt sur Paris. Je ne vois plus beaucoup Samuel (le frère d'Angèle) et Anne. Ni Zezette et leurs amis. J'ai même boycotté un concert de Jean-Marc dit Hofmann, négro, chanteur du groupe hip-hop Dark Jedy de Rouen et vieil ami, vieux canard à moi!

Sabrina et Larsen se sont rencontré!

Il faut que je trouve un cadeau pour mon cousin Adam. Un sweat-shirt. Je n'ai pas eu de contacts avec Yamna depuis qu'elle est repartie à Montréal. Pas d'autre contacts non-plus avec Philippe et Nikie d'UK, qui m'ont vendu la moto.

Je progresse dans le bricolage de ma moto. Ma voiture est réparée (la Mondéo). Je devrais avoir de la part de mes parents à Noël les deux derniers Goncourt, pour comparer les styles...

Moi je n'offre rien à personne cette année, ni ne me déguiserais en père Noël pour qui que se soit.

Il faut dire que ma dernière expérience en la matière chez Marcia ne m'avait pas beaucoup profité!

J'ai des petites plantes qui poussent chez moi mais hier il m'a pris l'idée de les tailler et je crois que c'était une erreur. On verra bien.

Le dernier album de Thiéfaine (son quatorzième) est selon moi l'aboutissement esthétique de la variété contemporaine, mais ca n'engage que moi... Je note que le titre de l'album (scandale mélancolique) ressemble au dernier album de Renaud (Boucan D'enfer) et qu'ils sont tous les deux devenus des maîtres en la matière. C'est drôle je les comparerais un petit peu à André Gluksman et Michel Onfray ; il y a dans les cultures comme ca des caractères uniques exceptionnels à toute époque comme Verlaine et Rimbeau, ou Brassens et Brel, Brassens et Fallet, Dylan et Cohen, Ferre et Allwright ; il y a tant d'exemples!

Rien que Sarkosy et Besancenot, les meilleurs! Qu'est ce qu'il peut nous arriver?

Et même si nous étions envahis d'extra-terrestres, nous aurions Poutine à notre gauche et la CIA à droite, de quoi effrayer n'importe quel martien pas trop suicidaire!

Non la terre à une sacrée personnalité, vue sous cet angle... Même les types que l'on n'aime pas au début deviennent géniaux et adorables. C'est vrai pour Laurent Baffy, Faugiel, Chirac, Sarkozy, Lepen, Alain Delon, Diane Folly, Henry Le Conte, Jean Pierre Chevènement, la chancelière, Franck Dubosc à cause de François Hollande, Julien Dray, Thierry Ardisson, Raymond Devos, Marie-Georges Buffet,Yves Calvi, Michel Leeb, Fabien Barthez, Tony Blair, Karl Zéro... Mais cela n'engage que moi!

Lundi 15 janvier 2006 :

C'est l'anniversaire de ma mère ; je suis à Courbevoie. Je me force un petit peu à écrire pour le remplissage...

J'arrive en fin de thérapie je crois. Mon départ en Russie prend ses repères et ses assurances. Je vais traverser la Russie et l'URSS, jusqu'au Japon avec la RS 2000!

Je dois absolument travailler pendant 2 mois et demi avant le 1er avril 2006...

Et de ce côté je stagne toujours, d'ailleurs pourtant je ne manque pas d'imagination.

Je bois du mauvais café, fière d'un poème court et vilain, alors que je sais maintenant tout ; j' ai vraiment fait le tour, avant de le faire! Il s'agit d'émotion, de sensibilité, de travail et d'amour, dans n'importe quel ordre, puisque je maitrise l'écriture sans commencer. Je continue de

ruminer, de travailler, d'explorer et quand le moment et l'ordre se croiseront...

Bref, je ne me soucie plus de mes désirs ou plutôt de mes loisirs ; je dois exploiter les faits. C'est ce que je comprends.

Ma mère a eu un malaise il y a deux jours. Une accumulation de soucis et d'angoisses dont je fais parti.

Il y a des choses positives comme toujours mais l'ensemble paraît avoir noirci depuis déjà trop longtemps et nous saute aux yeux maintenant.

Depuis quelque temps, des conversations élaborées et sources de bons rapports fusent à la maison ; des abcès sont percés. Les choses se dénouent. Mais la douleur est là. L'appauvrissement des finances aussi.

Il y a de gros problèmes en France : malgré l'effondrement de la gauche et de son ingérence, la redistribution ne s'adresse plus qu'aux parfais inconnus, pour ne pas dire étrangers. J'ai l'exemple de mon oncle et de ses enfants, tous franco-marocains, qui n'ont pas eut de place ici et qui repartent au Maroc. (A ca s'ajoute le cas de tous les français perdus et non secourus).

Je constate tout comme pour la situation de ma famille que le pays est vidé de sa puissance, de sa force etc.

Pourtant il reste des gens. Et j'aime ces gens, tous. Malgré mon acharnement à les bousculer, à les engainer, je les aime.

Mardi 24 janvier 2006 :

Je prépare toujours et plus que jamais mon voyage en Russie. Hier, nous avons eu un entretien avec mon psychiatre avec mes parents. Sorte de bilan positif après dix mois environ de suivit. La différence avec le pauvre G. et impressionnante.

Toujours est-il que lui est confiant en ce qui me concerne et pour le voyage ; à condition que je le gagne...

Et pour cela je dois commencer par payer cette semaine le visa ; et je ne suis pas encore embauché. Le mari de mon ancienne prof de maths de cinquième accepterait de me faire travailler deux mois, puis de m'embaucher définitivement à mon retour... Mais il n'y rien de sûr!

C'est la désolation complète avec les femmes et les filles en général. Mais ca c'est la routine! Je joue souvent au Loto en ce moment ; il y a des sommes faramineuses en jeu et tout le monde en parle.

Je peux affirmer que je suis prêt sur le plan psychologique à faire ce voyage. Je n'ai pas encore commencé l'entrainement physique..! Sur le plan matériel cela relève plus ou moins de l'inconscience! Je dois absolument économiser le plus possible dès maintenant.

Je suis comme dit mon père devenu comme extra-lucide et je pourrais dorénavant en écrire de bien bonnes...

Je pense à devenir parolier aussi. Je crois que ca peut être mon truc. J'ai remarqué que dans tous les genres artistiques, la mode est durablement au plus simple, au plus direct. Ce qui n'est pas à mon avantage, je l'accorde mais je perçois les courants, c'est déjà ca.

Donc le grand départ est prévu pour le 1er avril ; quel poisson! Ce qui est un peu bête c'est tout ce que je n'écris pas! Alors que c'est si facile maintenant. Vous verrez!

02 février 2006 :

Je suis dans ma chambre (froide) et boisée de mon restaurant « The Château » près de Londres (banlieue sud). C'est mon premier jour de boulot ; mais hier soir après mon arrivée, j'ai participé volontairement au service du dîner pour prendre mes repères.

En fait, un des deux chefs de rang (Hongrois, 29 ans) me dit qu'il part dans quinze jours et que je suis là pour le remplacer! Mais il dit que le salaire est minable (même illégal!) ; environ 2 £/ h pour 10 h/j... On va voir ca... Sinon j'ai d'autres contacts.

Attila dit aussi que la Russie est très dangereuse au niveau raquette, dévalisement; il me déconseille ce voyage...

Le patron, le boss est une machine infernale, il ne s'arrête jamais et récure même les chiottes de ses trois restaurants lui-même.

On peut aller en ville à pied (à Croydon) mais c'est dangereux paraît-il le soir. En fait j'avais oublié à quel point la vie semble un malaise au début de chaque séjour ici, chez ces britanniques.

08 février 2006 :

Je travaille depuis sept jours maintenant ici. Ce n'est pas pire que ce que j'imaginais ; mais pas beaucoup mieux pour autant. J'ai écris trois poèmes; une lettre à mes parents; et contacté Nico et Yann avec le portable. Je dépense presque rien. Le Hongrois dans la piaule d'à côté est un bon pote. On a été chercher sa voiture prisonnière à la fourrière de Westminster.

Pour se déplacer sans argent, c'est beaucoup de marche et ce matin, sans mon portefeuille qui était resté dans ma chambre, toujours pas d'english breakfast et le retour, ventre affamé, travail à la clef puis pâtes au sang de tomates...

18 février 2006 :

02H29 :

Je ne dors pas encore. Attila, le Hongrois (mon voisin de pallier) s'en va lundi. Mickaela, le jeune serveur italien à été renvoyé trois jours après mon arrivée (et six jours après la sienne!). Tulio, un professionnel de 28 ans italien aussi récemment arrivé vient d'être envoyé dans l'autre restaurant du boss. Un nouveau français (professionnel) est arrivé pour la St-Valentin et il est toujours là (Jamal).

J'ai dit au manager que je comptai partir le premier avril ; il semble bien le prendre, et même accepter que je revienne à partir de juillet... à mon retour de Russie...

Russie que tout le monde me déconseille à part le gars qui me vend le visa!

Attila et Peter (le slovaque à la plonge) ont désapprouvé que je parle déjà de mon départ à Jérémy (le manager); ils me disent qu'il pourrait se débarrassé de moi prématurément!

23 février 2006 :

13H30 :

Ce matin, je suis réveillé par ma sœur Sandrine au téléphone portable pour me dire entrecoupé et en chute qu'elle était à Bécon (mon appartement) et qu'il n'y avait toujours pas de visa dans la boîte aux lettres; de plus, qu'elle ne pouvait pas arroser les plantes parce qu'il n'y avait pas de passe sur le trousseau que j'avais confié pour elle...

Je suis alors parti en jogging (tee-shirt, tennis, pantalon léger noir et sac à dos), sous la neige, par vent froid jusqu'à Croydon centre pour manger enfin mon english breakfast; mais à peine avais-je fais trois-cent mètres que je vis Attila qui venait de garer sa Wauxall 16v verte à 950 livres sur le parking de Coombe lodge (notre concurrent voisin) qui fait lui hôtel par contre. Nous avons marché deux minutes et j'ai continué puis nous sommes retrouvés à la gare de EAST CROYDON en même temps puisqu'il a pris le tramway et moi couru! J'ai pris mon breakfast avec café noir (enfin!), j'ai offert à mon ami un cappuccino; on s'est bien marré en parlant du « château », de sa nouvelle vie en ville et comme d'habitude de politique, d'économie et philo... Il m'a laissé son nouveau numéro de téléphone.

Ici, la rumeur comme quoi je serais licencié prématurément paraît fausse et le patron me complimente sans cesse.

J'ai acheté une télé (bleue!), 26£, du dentifrice, du baume à lèvre (bleu!), des bougies (bleues!), de la beuh (verte!) et trois litre de lessive (rose!).

Jérémy m'a prêté un second radiateur (rapport à la neige hivernale etc). J'ai toujours le frigo que j'ai squatté, ma bouilloire à 20 £... J'achète de temps en temps des piles, des muffins au chocolat, je mange au Burger King ou dans des Take-Aways; j'ai mangé une jacquet potatoe.

J'ai failli avoir une embrouille avec deux racailles dans un petit fast-food ou je me tapais un hamburger. J'avais mon parapluie (trouvé dans le

tramway) et une grande bouteille de Diet Pepsy; je donne une Marlboro Light à un jeune qui m'appelle « boss » sèchement et il revient quarante seconde plus tard avec son pote en m'interpellant dans un anglais approximatif pour que visiblement je donnasse une autre cigarette pour son ami. Les deux gérants du Kebap regardent la scène déjà inquiets du pire et moi gentiment en levant la main sur le gamin je lui dit : « leave me alone just, i am french all right! » Et il dit « no problem! I was joke... » en me donnant amicalement son point contre le mien à l'américaine. Et les deux gérants me regardèrent avec respect alors que cinq minutes avant j'avais entendu l'un dire à l'autre : « it seems a little frenchie! ».

Je commence à lire « La maîtresse de Brecht » de Jacques-Pierre AMETTE. Je viens de lire « Trois jours chez ma mère » de François WEIYERGANS qui est ma première grande leçon de romantisme; époustouflant de brillantissisme à tout point de vue et sans la moindre critique négative autorisable (à par celle de répondre peut être trop parfaitement à l'attente d'un jury comme une parfaite copie!)..avec cerise de narrateur narré. Je comprends mieux encore ce que signifie « importance de la culture française »; ce qu'est le Prix Goncourt, par exemple, n'a peut-être pas d'équivalent ailleurs (...)!

Mardi 7 février 2006 :

07H37 :

Je suis réveillé depuis 2H30 du mat! Je commence à 10 H ce matin... jusqu'à 15H max, puis je suis « off » ce soir et demain matin. J'étais off aussi hier et je suis allé pour la première fois depuis San-Francisco à la piscine à Purley. J'étudie un livre de russe dans un grand pub, où je prends de temps en temps un petit déjeuner anglais très bon marché, qui a des bibliothèques de vieux livres accessibles aux clients.

Je reviens tout juste de Coombe Lodge, notre cher voisin, où j'ai eu un petit dèj très cher mais primordial avant quatre heure de service et une demie nuit blanche (je me comprends).

La semaine dernière, j'ai eu deux jours off consécutifs et j'ai décidé sur un coup de tête d'aller voir mes parents à H et les potes à Louviers! Je suis arrivé à 01H du mat à Dieppe; j'ai été pris en stop une demie heure après jusqu'à ROUEN par un vieux cheminot très inspirant; puis par deux

livreurs de bandes pour les cinémas jusqu'au rond-point des vaches où j'ai poireauté en plein froid pendant trois quart d'heure avant de persuader une pauvre femme qui venait attendre d'être prise comme à son habitude par un collègue d'équipe, qu'il me prenne aussi jusqu'à Louviers. Ils m'ont déposé entre Val de Reuil et Louviers d'où j'ai marché plus de vingt kilomètres en trois heures jusqu'à H. où j'ai sonné consécutivement au portail et à la petite porte à sept heure et où je réveilla mes parents ravis de me voir...

Là, j'ai apprécié le confort et mes quatre repas français, ainsi que mon lit! Le contact avec mes deux neveux Antoine et Marie qui étaient en pension chez leurs grand-parents. J'ai déposé ce qui ne me servait pas au Château et emporté mon PC ; j'ai raconté mon quotidien et mes nouvelles impressions à mes parents de l'Angleterre. C'était vraiment génial de passer un week-end en France! J'ai redémarré ma Mondéo et surtout...la RS 2000 qui tourne comme une horloge; Antoine est témoin! Elle est prête pour la Russie. J'ai pris RV chez le généraliste à ASNIERE pour mon retour et avant le départ en Russie, chez le psy...téléphoné à l'assureur qui ne me rappelle pas et surtout à Albert qui me donnera mon visa le 4 avril à son bureau.

Le gars de la plasturgie qui n'a pas aimé Nico, que je lui avais envoyé voudrait m'embaucher et me former à mon retour de Russie...décidément. (en plus de nombreux contacts positifs en Angleterre et en France avec des patrons et des agences de restos).

J'ai vu Nico, John, Charles; j'ai acheté des CAMELS et ramené des DVIX de musique. Je me suis embrouillé avec le petit Tof au tél à cause de 20 euro que je lui doit!

En revenant au château, le boss m'a demandé le numéro de tél d'Atilla et moi sans réfléchir je lui ai donné pensant bien faire pour son salaire restant... Puis j'ai appelé Attila pour le lui dire et il n'a pas semblé très satisfait de ca. Quand il est venu chercher son salaire, il m'a à peine parlé... ca m'apprendra!

Elton, un serveur extra albanais et ami aussi d'Attila rigole bien avec moi. Il est marié et à une enfant. Ils y a deux filles slovaques (vestiaire et barman), Andrea et Malika très belles extras ainsi qu'une polonaise extra barman aussi (Monika) que je drague pour rigoler.

Et puis il y a le chef de rang, Russel, un russe réfugié politique plus jeune que moi avec qui j'ai un contact intéressant et compliqué.

Il y a aussi Silvester, Polonais et second chef, plus jeune que moi et papa, qui semble désolé que je fume du cannabis; il y a le chef cuisinier

Danken, un écossais... il y a un espagnol, chef aussi qui parle quatre mots de français et ravis de me le montrer. Il y a Maria la plongeuse qui bosse avec Peter le Polonais ; elle est espagnole et elle travaille depuis vingt six ans au château soit plus que Jeremy! Elle finit les restes des clients et ça se voit! Elle peut me fournir des cigarettes au rabais...

Il y a aussi les copains d'Andrea et Malika qui travaillent comme serveurs extras et un nouveau petit italien. Il y a aussi un vieux qui vient livrer des cartons tous les matins et Roberto, italien, le deuxième manager, très complice avec le personnel et qui parle cinq langues. Ça fait du monde quand même! Ils y a les livreurs de linge, de bouffe, de boissons, de pain, les éboueurs et les postiers en plus.

Moi je suis toujours le gardien du château la nuit tout seul. Jamal et Peter sont dans le bungalow à côté et il y a une maison avec un arabe et ses deux fils qui sont en guerre avec nous.

Je suis impertinent avec tout le monde et bien intégré comme ca, que demander de plus?!

Voilà, je peux encore dormir une heure et demie avant de bosser alors salut!

23H00 :

La journée s'est bien passée. Peter est rentré de vacances en Slovaquie. Danken, lui est parti pour une semaine. Jérémy est sorti de l'hôpital et revenu reprendre le contrôle du château mais il semble entre la vie et la mort; tout à l'heure je lui ai demandé : « dans combien de temps comptez-vous prendre votre retraite? » et il a dit « oh, dans très longtemps...! »

Enfin, des choses plus graves (si je puis me permettre!); c'est qu'ils ont poussés Jamal jusqu'à la dépression et ils quitte le château demain! Quand j'ai demandé aussi à Jérémy s'il contait *commander* un nouveau, il a répondu que non, que ca n'était pas le personnel qui lui manquait! C'est assez gonflé comme habitude... Il a aussi viré Tulio de l'autre restaurant qui est rentré en Sicile. Il y a un nouveau cuisinier aussi, un vieux. J'avais oublié de vous parler du cuisinier français qui roule en 2CV rouge et qui n'est pas très bavard.

J'ai vu une annonce pour un vélo de montagne à 25 £; je vais appeler le type demain.

Il y a Philippe et Nickie qui sont en vacances pour une semaine aussi et on doit se voir...

Vendredi 17 mars 2006 :

12H10 :

Atilla a des gros problèmes ; je vous ai raconté qu'on avait été chercher sa nouvelle voiture à la fourrière de Westminster la semaine de mon arrivée... Il est un peu comme Tony, il m'a dit qu'il l'avait maintenant assuré, qu'il avait sa nouvelle chambre et qu'il était à nouveau serveur à Londres... Pourtant ce matin les flics sont venus le chercher au Château... Jérémy le boss, en a profité pour faire sonner l'alarme très tôt pour que je ne profite pas de ma matinée de repos mais je ne l'ai pas entendu! Il a donné la nouvelle adresse d'Attila aux flics et quand je suis descendu pour me rendre compte qu'on nous servait de la soupe à 11H30 que je déteste, j'ai juste pris un bout de pain dans lequel j'ai mis deux bouts de beurre que nous coupons par avance en taille d'échantillon pour les tables des clients et j'ai demandé au chef de me donner du fromage râpe. Puis j'ai entendu le compte sur Attila qui semblait réjouir Jérémy et Russel (le chef de rang russe) à l'idée qu'il aille en prison! Je crois que je ne peux rien pour lui. Mais il faudrait noter (en justice) que de nombreux habitués du Château m'ont demandé où était ce gentil serveur qu'ils aimaient tant...

Elton (l'extra albanais ami d'Attila aussi) me prête des films.

J'ai littéralement déplu à la barman polonaise Monika...

Mon Visa m'attend depuis le 14 à Paris...

Insisterais-je sur cet état des faits que l'on ressent quand quelqu'un que l'on aime est incriminé et qu'on a que les savoureuses bouchées de gloire des mauvais qui vous cuisinent... C'est le cas plus que n'importe où ailleurs dans ce pays comme en France ; où l'apartheid, le racisme, la consommation malsaine et le consensus de peur et de dénonciation priment pour le confort de quelques familles dans le monde... Puisque je porte un prénom russe, puisse la Russie me porter?

Mardi 21 mars 2006 :

14H35 :

Les choses devenaient difficiles et injustes depuis mon retour de week-end en Normandie, c'est à dire trois semaines et sont maintenant enfer insupportable depuis dix jours.

Mais je résiste héroïquement comme d'habitude! J'ai dit à Jérémy qu'« il n'ira pas au paradis! » ... il appelle la police tous les jours et des juges, des inspecteurs pour leur parler d'Attila et moi pendant des heures; il fait venir des amis hauts placés et la famille de comptables du restaurant après un week-end de quatorze heures de service sans poses et sans dormir (sans douche, ni changement de vêtements possible) pour leur faire constater l'incapacité (donc) de son personnel à assurer correctement le service du dimanche soir (et la décadence des jeunes travailleurs étrangers!) etc

En fait j'appréhende depuis plus de 72 heures l'arrivée des flics pour m'emporter je ne sais où..! Mais probablement sans salaire entier (qui à deux semaines de plus de dépôt, donc de retard de plus que les deux autres légales) et amendes anticonstitutionnelles et supérieures à ce que j'aurais pu mettre de côté en étant esclave ici. Et je n'exagère rien.

Tout les autres sont témoins et victimes mais tous sauf moi et peut-être Peter vivent et ont une famille à l'extérieur ; c'est à dire qu'ils sont entièrement couvert par la loi, la sécurité, le système et salaires biens supérieurs qui s'ensuivent; Attila, par exemple reste dans le même piège en étant à nouveau serveur célibataire dans Londres et ayant acheté un véhicule qu'il ne peut pas assumer; il est déjà considéré en protestantisme ..... comme mauvais et au diable... bref, je pourrai continuer longtemps mais je ne m'amuse pas en écrivant cela car je me sens en danger. Mais si je ne suis pas capable de finir correctement ce travail d'économies jusqu'au dimanche 2 avril 2006 (premier bateau 8H00! Départ d'East Croydon 06H06, troisième train...!) ; je ne crois pas être capable pour la Russie non plus...

Enfin, parallèlement j'ai remarqué que je n'arrivais pas à préserver mes objets depuis toujours; je les remarque très vite cassés, détériorés. Et cela vient du fait que jusqu'à hier je les laissaient traîner par terre et finissaient par les écraser moi-même... Et probablement qu'on peut extrapoler cette version des faits à mon délaissement de ma famille et sa brèche conséquente...

Moi dans ma maladie, dans mon psychotisme j'espérais qu'il y eut un grand choc, en psychologie qui veut que j'ai subit et que j'eus reproduit, puis refoulé (c'est à dire oublié) et qui le retrouvant (par miracle sans doute!), m'apporte la réponse et le chemin d'une revanche de réussite et de gloire dont je me suis éloigné et piégé tout seul..? Et oui, ' l'idiot fait son propre malheur' mais puisqu'il n'est pas juridiquement responsable à l'époque des faits (pour ma part je ne sais réellement pas si c'est 2, 5, 8, 11, 14...ans!) je me permets toute légitimité d'être du côté qui me semble juste pour le moment...Car je crois sincèrement comme le dit ma chanson « l'enfant doux » que les seuls grands chocs dont je puisse être (toujours) victime ne peuvent êtres dans l'ordre que :

- La sensation étouffante, longue et sans issues d'une famille qui s'unit contre un univers extérieur qui semble très dangereux... et qui est source vitale et de redevance due au jour le jour tant que d'écrasements affectifs comme besoin et de redonner pourtant là l'éducation, la correction, l'instruction (quand ca n'est pas l'apprentissage du vice et de la perversion dans d'autres familles...) ; certes déjà très formateur au niveau émotif, affectif, relationnel et d'endurement!
- L'affront d'un membre extérieur à la famille au foyer. Ici, mes parents m'ont parlé d'une nourrisse complètement alcoolique qu'il ont hébergé pendant plusieurs mois mais qui m'adoraient et qui m'imbibait en m'embrassant le crâne seulement de « patchouli » semble t-il. Une autre nourrice remarquable a appelé son fils Alexandre après m'avoir gardé des années. Une des dernières, Sylvie, me faisait faire mes devoirs de sorte que je sois dans les premiers et j'ai un profond respect en passant régulièrement devant chez elle. Ce qui est toujours positif.

- L'affront du monde extérieur, donc des camarades de classes, de leurs frères et sœurs, de leurs parents, leurs grands-parents, leurs familles, du village, des alentours, les voisins, les instituteurs, les commerçants, le garde champêtre, le Maire et ses conseillés municipaux, les éléments extérieurs aux alentours. Et cela, quoiqu'il en reste dans ma mémoire j'en suis non seulement contant mais fier ; même si à l'époque je le, je les combattais, parce que je respecte ce qui nous forme à combattre le pire...

Donc partout où des gens très dangereux autour de cette terre et ailleurs et que je combattrai qu'ils sachent que c'est un normand français formé à cet endroit et en Europe (Grande-Bretagne, Allemagne, Hollande, Belgique, France, Maroc, États-Unis et bientôt Russie../) qui les défie! Si ça n'est pas le comble du positivisme ça!

Tuesday of march, 28th :

0'30 o'clock :

J'ai envie d'écrire en anglais, mais ca ne se fait pas! J'ai conscience depuis quelque temps quand j'écris que je compte mettre au jour tout ca... ce qui influé inexorablement sur mes réelles envies... Ça n'est plus un journal, ni des petits poèmes et histoires innocentes!

Je vais être 'off' aujourd'hui; après ma nuit, d'ailleurs il est temps que j'avale mon Zyprexa! Les problème s'atténuent chaque jour avec le Boss, je me suis résolu à le respecter : 'right sir; off course, yes Jeremy...' et ca marche! Je comprends à quel point chaque vie, chaque pays etc ont des points de vue différents... le racisme, la révolte, la haine sont des ressentis primaires (qu'on ne peut pas châtier non plus puisque pas tous intellectuels, philosophes, poètes, homos...) et c'est forcément pour cela qu'il existe la diplomatie, et les études précises de projets, les penseurs (qui sont à mon idée sélectionnés trop sévèrement et/ou trop catégoriquement); et qu'on entend sans-arrêt les anciens dire : « et oui la vie est dure, compliquée... »; moi quand j'entendais ca avant, je me disais « quand même, ils exagèrent, il suffit d'aller de l'avant, les jours sont agréables... », mais c'était vrai pour un enfant, pour un ados pour qui deux parents se donnent à fond afin que leur progéniture connaisse le meilleur et recréée cette 'vie' supportable et qui réserve de bonnes surprises grâce bien-sûr à ses caractères, chacun d'entre-nous; contre nos ennemis, nos responsables... et n'est-ce pas un avantage pour nous alors s'ils ne s'entendent pas tous entre eux? Peuvent-ils se perpétuer indéfiniment ou le peuple un jour définitivement s'investir globalement pour lui-même?

Je suis allé encore bien plus loin dans mon raisonnement ces derniers soirs; mais je me demande s'il me faut vraiment tout mettre à plat, tel un petit péteux frustré qui pense ou qui a de l'imagination ou plutôt ruminer, persévérer, endurer, travailler, pour une mission vraiment plus grande... Je ne suis pas sur de conserver cette partie où je me dévoile trop; on dirait que je veux m'attaquer au diable sans arme et sans feinte!

Lundi 03 avril 2006 :

Pendant les infos de 18H30 à 20H30 :

Il faut d'abord signaler que j'ai tenu la fin de mon journal en partant du château à Croydon; j'étais dans le train à 6 heure du matin avec mon vélo vert acheté à un particulier d'une annonce sur le mur de la grande surface où je m'approvisionnais de muffins et jambon. Sur le vélo, mon gros sac noir de dix dollars acheté à Hollywood l'été dernier chargé de ma télé bleue, de ma bouilloire, de bougies bleues, d'un pot à café, un cigare, une bière 'lager' et plein d'autres merveilles... Mais au moment où je racontais tout ca la batterie de l'ordinateur a lâché! J'avais quitté Le Château à 4H30, marché en tenant le vélo chargé et le dos encombré pendant plus d'une demie heure jusqu'à EAST CROYDON STATION, puis pris le train comme ca pour Brighton, puis Newhaven et.. bateau qui eut une heure et demie de retard et le port d'indiquer au feutre bleue et d'une écriture enfantine : « En raison de l'état de la mer, il est possible que la traversée soit annulée! » ; j'ai alors prévenu mes parents que j'arriverais à 14H30 au lieu de midi et de ce dernier détail, que par ailleurs un couple de britanniques s'amusèrent à photographier (tant pour le caractère archaïque de son apparence me dis-je!). Puis j'entendis plusieurs voyageurs s'inquiéter que le voyage seraient agité... Donc je loue une cabine méritant du repos puisque je travaillai jusqu'à 2 H du mat et ne pu m'endormir pour si peu.

En fait la mer était calme!

Jérémy m'ayant indiqué (sournoisement) que le dimanche les trains sont plus lents et qu'il me fallait partir au plus tôt etc.. Ce qui était faux.. il réussi à ne pas me donner de suite mes deux dernières fiches de paye, ainsi qu'une paye et mon certificat de travail, qu'il assure m'envoyer...

Par ailleurs, il m'attend finalement au mois de juillet! Pour 175 livres par semaine à 12-18H par jour et 25-30 livres de pour-boire consentis par lui même... On verra... (c'est le cinquième seulement de ce qui nous est réellement légué par les clients).

Bref, là je suis chez moi à Bécon; affligé et fier de l'actualité française, si charismatique à côté de l'Angleterre! Mais malheureusement toujours si ombre de l'allégorie de Platon...

Pourtant nous avons regardé une émission de PPDA que mon père avait enregistré récemment et qui recevait Michel Onfray et d'autres intéressants intellectuels et j'ai été bouleversé comme toujours par Onfray qui critique violemment nos fameux philosophes (que je pensais incontournables et vitales) pour ouvrir l'esprit sur l'existence de tant d'autres, censurés.. je voudrais tant avoir l'occasion de suivre des cours à Caen...

Je suis passé chercher mon visa chez Albert; j'ai vu le psy; j'ai mes médicaments; je n'ai passé du temps depuis hier après-midi qu'avec mes parents; mais j'ai déjà du dire au revoir à mon père qui s'absente pour

trois jours pour son travail... C'était très dur, très retenu, tant l'on savait le pire possible en ce qui me concerne à travers le monde...

Je dois rassembler mes affaire ici à Courbevoie, puis, généraliste demain matin, retour à la maison, préparation de la RS 2000 et de 'l'équipement', mercredi marché du Neubourg, au revoir à ma mère et DEPART. J'occulte volontairement les potes par... je ne sais quoi...

Rodolphe vient d'appeler à l'instant... Il n'est pas sûr que l'on puisse se voir demain soir, il aurait préféré ce soir... Il vit idylle des âmes soeurs et n'a plus que son côté modèle (je me comprends).

J'ai appelé Euryal qui est à la clinique à Rouen et qui accouche dans deux mois.

Mélanie, ma belle collègue de l'automne dernier m'a appelé!

Donc je roule de nouveau avec l'Escort. J'ai ramené mon vélo offert par mon père à Courbevoie car il est plus adapté à la ville que le nouveau vert.

Je n'écris pas vraiment ce que je voudrais depuis dix minutes; j'aurais préféré que la batterie ne lâche pas hier et que je commença aujourd'hui directement par mes rêves, par mes sentiments, par mon accomplissement...

C'est dingue en fait ce que je fais..et ce que je peux faire peut-être..! Il y a tant à dire, que je dois en survoler. Peut-être devrais-je arrêter là et continuer un peu plus tard... Je dois de toute façon garder des choses dans mon jardin secret!

Mes plantes sont mortes, forcément! Mais elles ne sont pas parties ingrates contrairement à moi...!

Mon père était passé à l'appart pour le courrier, il devait travailler pas loin et en à profité; il m'a laissé des surprises partout et .. à du les voir, ces plantes! Toujours est-il qu'il ne m'en a pas parlé.

Tony m'a écrit une de ses lettres touchantes et je lui ai répondu. Ce que je ne voulais plus faire mais je ne peux pas. Vous le sauriez si j'avais commencé mon journal quinze ans plus tôt!

Tony était un type impressionnant. D'un si grand courage, d'un tel humour, un tel charme, un tel cœur en or... il m'a tant appris...et fini par devenir un violeur mafieux récidiviste et en même temps victime de la correction impressionnante et du rejet définitif infligé par la loi (qui normalement est censée être fondée sur des bases religieuses d'écoute et de pardon etc.)



Introduction.

Être malade mentalement, c'est en premier lieu inacceptable. L'accepter, serait renoncer à combattre sa maladie. Pourtant on nous demande de l'accepter et les symptômes ainsi se stabilisent...

Les émissions culturelles sur la découverte de notre univers nous informent que des chercheurs sont payés à capter et émettre des ondes radio prévenantes ou pouvant être reçues d'extra-terrestres plausibles. La création à proprement parler serait si chaotique, voir à l'échelle humaine de Descartes si extraordinaire... Bref, on se demande comment la différence entre un malade mental et un bien portant à de l'importance quand celle entre le chimpanzé et l'homme en a tant pour 0, quelque chose dans leurs chromosomes respectifs. L'homme lui a t-il accepté sa qualité d'homme? La réponse est partagée évidement! Non, même les bouddhistes et les antispécistes sont catégoriques: le bien portant est celui qui ne remet pas en question son identité. Et cette identité nous l'avons sous les yeux, dans nos oreilles, dans notre nez, sur notre peau si pleinement. Les experts en parapsychologie contaminant ne nous en font-ils pas la démonstration navrante de rendre chaque jour des génies, des savants anonymes en voie à de grandes créations et découvertes, de simples petits badauds étriqués dans leur petit épanouissement libidinale ou œdipien? Cette fâcheuse quête de leur *moi* intense ou de leur acceptation de ne pas se connaître tout en ayant assez confiance pour affronter leur routine précaire les font dénigrer ce qui les a fait. Nous oublions quand nous croyons être un exemplaire neuf de nous-mêmes l'empirisme fondamentale de notre personnalité. Il n'y a pas d'oubli qui tienne la route! (À moins d'une réelle amnésie) Nous retrouvons toujours en cherchant bien les causes de nos agissements. Mais si vous n'êtes pas mal intérieurement; si vos actes vous paraissent clairs, pourquoi cherchez-vous donc à vous réconforter?

Le malade mental au moins ne cherche pas à être rassuré. Il est convaincu de choses apparemment fausses. Là encore, on sait que la plupart d'entre nous ont des souvenirs déformés, une vision subjective. Et quand un psychotique affirme qu'il se sent sous l'emprise d'une manipulation ou qu'on lui cache quelque chose, ou tout autre sentiments erronés officiellement, il est fort à parier que c'est plutôt l'entourage qui est myope ou amnésique ou trop tourné sur son ignorance, quand d'autres savent réellement qu'ils ont bluffé la loi.

C'est toujours plus confortable de s'en foutre! Et l'on a horreur quand on se croit à l'abri que de voir des sans-abris. C'est la myopie qui est contagieuse! De gré ou de force! Il faut que tout le monde se sente bien

dans ce système ordurier... Le mot d'ordre comme au temps des rois enfants est « bonheur obligatoire, interdiction à la nostalgie! » Merde! Le Monde est détruit sans qu'aucune logique sociale, humanitaire, écologique, culturelle n'ait encore pris forme et le malheureux est montré du doigt!

Prélude interrogateur...

J'ai essayé tout d'abord de produire des poèmes. Cela m'a fait un grand bien et j'ai commencé à tenir un journal. Dans mon journal je parlais de plus en plus de l'actualité et de mes idées. J'ai donc pensé être à même d'écrire un essais... seulement je ne saurais m'appliquer au point

d'enquêter, de trier, de construire une argumentation autour d'un raisonnement donné qui abouti plus facilement à une œuvre. L'autobiographie bien qu'elle avait une consonance prétentieuse au début pour moi, m'est apparue plus évidente pour dévoiler ma pensée sans avoir l'air d'établir une « science infuse » forcément contestable! Je me suis tout simplement associé à un poète. Et ce depuis pas mal de temps. C'est à dire que je me suis vu des capacités hors-normes dans un environnement que je n'aurais pourtant pas su exploiter. Au moment de mettre en forme un condensé commercialisable, on se rend compte que tout ce qu'on a produit a de l'intérêt sans qu'aucun mode de diffusion prenne en charge un ouvrage épars. Ce qui me saute aux yeux néanmoins, c'est que le monde de la littérature passe à côté du meilleur car j'imagine que tous les écrivains commencent un petit peu comme ça, et que le génie du poète qui se dévoile au travers d'une application a créer de la prose, des vers, des haïkus, des maximes, des nouvelles etc. bref l'infini de commencements artistiques et scientifiques que cela comprend puisque il y a de la recherche dans la pensée qui se mêle à la réflexion; tout l'essentiel de l'œuvre d'un penseur serait contenue en une ébauche maladroite de mélanges plus ou moins vérifiables. Les plus grands essais ne sont-ils pas agrémentés de poèmes?

De grands musiciens, chanteurs, hommes de spectacle n'ont-ils pas bouleversé les mœurs? Il semble que les penseurs, économistes ou philosophes d'aujourd'hui qui interviennent en spécialistes aient moins de reconnaissances populaires que ceux que l'on appelait aussi saltimbanques ou faiseurs auparavant. Les meilleurs des livres devraient être des ramassis d'une seule main. Mieux vaut se tromper publiquement que d'avoir raison anonymement. Je n'ai pas d'inspiration pour les romans. Dans un essai l'inspiration ne fait que le style. Le reste, le contenu n'est que ruminé, recasé en boucle dans un cerveau malade ou combatif qui est tout légitime de rendre compte de son travail. Ce résultat doit plaire ou faire progresser la réflexion commune. Une personne qui rate sa vie parce qu'elle analyse au lieu d'être actrice doit au moins avoir servit à quelque chose. Si le public préfère les synthèses c'est parce qu'on lui en fait en permanence. Je veux laisser place à la réflexion, à l'in-aboutissement du jugement, à la dénonciation des logiques faussement essentielles.

Je préfèrerais pouvoir concrètement agir sur le développement planétaire par les sciences mais n'ai pas réussi en temps voulu. Je me place par conséquent en position de victime du délaissement professionnel depuis l'éducation scolaire. Évidement je ne suis pas adepte d'appellations de « connerie humaine » plus ou moins généralisées. Je veux au contraire démontrer que les Hommes sont bons individuellement mais que leurs décisions sont mauvaises collectivement. Enfin qu'ils ne sont jamais coupables puisqu'ils sont hiérarchisés. Pourtant nous dénombrons des responsables coupables tous les jours en quantité. La responsabilité ne se décharge-t-elle pas trop pleinement de la hiérarchie toute puissante? Hiérarchie familiale, sociale, professionnelle et divine! Règles et codes, statu et principes... On finit par ne plus savoir si chacun est responsable

ou si personne n'est coupable. La population elle n'ayant pas plus de mérite quand elle n'est pas concernée par un conflit. Et nos années d'insouciances dans cette orgie de consommation ont été gâchées par des symboles dérisoires, une censure culturelle sans formes de progression positive; à croire que les catastrophes naturelles à venir seront plus salvatrices pour réconcilier l'Homme et l'humanité. Mon œuvre est un moyen de rester en phase avec les premiers questionnements. Il n'est pas de progression en philosophie qui tienne en un traité respectable internationalement. Si la philosophie piétine c'est parce qu'elle est à sa place elle, depuis le début. Alors la philosophie d'un poète doit conforter la philosophie de contour, celle des badauds qui sont si brillants matériellement, qu'ils étouffent d'informations adaptées à des faits qui les font tressaillir là où ils étaient aptes à faire une vie meilleure. Il y a des causes à tout un dysfonctionnement personnel. Il est normal de philosopher, de se défendre, de critiquer. J'accepte tous les qualificatifs dans la justification d'être désœuvré par l'évolution politique du monde. Le désœuvrement source d'une identité intelligente et héroïque. Le sens se réfugiant dans les plaies qui se guérissent en un art vaincu par la production plutôt qu'agitant la pâte toute chaude que devrait être notre santé collective.

Le doigt sur la transition (Essai sur les pensées de mon vécu).

Marqué par tant de choses, je peux choisir d'être gràve et réfléchi ou bien de me lâcher, comme on dit. Il y a de toutes petites choses comme de grosses que l'on est ou qu'on voit. Il y'a toujours ce petit truc qui me gène tandis que l'énormité de ma vie en erreur ne se voit. Oui, on peut être aux extrêmes et soi-même en même temps tout en étant mal et se sentir bien. Ou méchamment incompris et demeurer pourtant l'image exacte de la norme. Par moment faire plaisir et à d'autre se faire froid; par rappel d'une conduite à suivre en fonction des besoins, en fonction de l'image... Et cette culture qui nous veut du bien!

Chez l'homme, il y 'a cet éternel besoin de ne pas paraître PD et chez la femme l'inexorable envie d'être plus forte que l'homme. Moi je reconnais « une bastringue » à sa ténacité à se montrer viril et insensible ; costaux et attiré par les femmes à tout bout de chant...

Finalement, l'homme hétérosexuel sûr doit se trouver en minorité! Et les homosexuels me paraissent du bon côté, politiquement parlant, mais bien souvent gênants dans leur attitude ; que ce soit envers les autres ou dans ce qu'on accomplit.

Sans plus parler de la sexualité pour un moment ; quelque chose est bien plus agaçant; c'est le phénomène des Renseignements Généraux. J'ai

longtemps cru qu'il s'agissait d'un organisme à part entière, dans lequel on entrait volontairement. En fait, vous le savez peut-être, la majeure partie de cet organe est constitué de nous directement, quand on se mêle trop souvent à des groupes, des familles, des milieux; par solitude, par ennuie, curiosité, besoin d'amis, et qu'on croit anodin de raconter à d'autres ce qu'on a eut le temps de considérer comme normal ou anormal, drôle ou embêtant, juste ou injuste, légal ou illégal...

Et puis le simple fait que l'on aime discuter pour commencer, tous reliés les uns aux autres, par les uns, les autres! J'aime l'idée qu'il est un merveilleux bordel de faire alors des recoupements pour des hauts responsables concernés par ce scandaleux déterminisme statutaire. Évidement le téléphone, mobile ou fixe, et internet sont à radier de vos habitudes si vous voulez communiquer en toute quiétude. Qu'est-ce qu'il reste? De toute façons nous communiquons trop au lieu de s'activer!

J'ai vécu une des adolescences les plus enrichissantes qu'il soit. A douze ans j'ai endossé un pseudonyme des plus ridicule qu'on puisse trouver : « Tub ». C'est ainsi que j'ai décidé de l'orthographier ; ce terme signifie « bite » en verlan! Je me suis présenté ainsi pendant dix ans partout. Cela m'a permis de fréquenter les pires, qui somme toute, sont les meilleurs. Je n'avais que trop remarqué que les croyants étaient mauvais et sournois, les fils à papa mièvres et peureux, les autres bêtes entre eux voir crédules ou trop incrédules.

Chez moi, on savait philosopher, politiser, tout en connaissant la nature de près et les animaux... Moi, je savais me bagarrer, voler, rigoler, bricoler... Alors forcément quand on arrive en ville pour étudier, on trouve les autre trop pédants, trop doux ou à l'inverse trop vifs et prétentieux.

Mes amis ont été ceux qui se moquaient le plus facilement de tout le monde, qui avaient du charisme ou avec qui on se marre bien... Chaque fois que j'ai changé d'établissements scolaires (deux fois au collège, trois fois au lycée), on me considéra comme un bon élément la première semaine, puis comme un élève à soutenir le reste du mois, puis comme quelqu'un au comportement incompréhensible, voir inconcevable le reste de l'année. Très tôt je remarquais les failles de l'organisation et les faiblesses des organisateurs. Mais j'avais du respect pour le fonds des choses, ah si j'avais su! Je me souviens d'un copain avec qui on avait volé tellement de stylos à plume et de calculatrices qu'on s'est battus à deux contre des groupes entiers à toutes les récréations pendant un an. Avec un autre, on a raconté des histoires épouvantables et fait des sketchs...

En fait, j'avais été précoce, puis trop sérieux, et quand je me suis retrouvé au contact des filles, je n'ai plus été qu'un clown! Je me suis

poétisé au fur et à mesure de mes redoublements, des bagarres perdues, des filles déçues, jusqu'à être le plus solitaire des fumeurs... Trafics et fêtes, look entre Renaud et Bob Marley, arrestations, j'entends encore le flic passer à la radio: « ca y est on a la crête! » Parce qu'on foutait une merde pas possible en se regroupant partout, pour fumer, surtout!

Avec un pote, on est parti en Ardèche, chercher des communautés après s'être fait arrêté pour motif: « font tâche d'huile dans la cité! » (On cherchait du shit!); et puis au bout d'une semaine qu'on marchait, mon pote m'a dit : « tu sais, je crois qu'on est les deux seuls hippies dans ce foutu département de rafteurs de cons! » Surtout qu'il était tombé sur son chef qui criait comme à l'usine après des gars qui jouaient au tir-à-la-corde! Alors on a jeté la tente qui nous encombrait et on a pris le train pour Rotterdam. Là-bas, je me souviens qu'on a aidé un indien en lui donnant nos dernières pièces pendant qu'on se faisait subtiliser notre bouteille d'eau et qu'on a rien pu faire pour un français (apparemment devenu lépreux), qui avait eut encore moins de chance que nous.

Avec un ami d'enfance, on a vadrouillé dans Paris, j'avais onze ans, lui treize ; on avait des blousons noirs, on fumait clope sur clope, en draguant les jeunes femmes, on dormait dans le métro, dans le parking sous-terrain du Ritz (qui nous passait de la musique classique!), devant le Louvre, on trainait toute la nuit et on s'endormait sur une esplanade au matin. Cet ami est en prison aujourd'hui; il n'a pas su s'arrêter. On s'était juré qu'à la mort du premier d'entre nous, l'autre marcherait comme à cette époque dans la capitale... on verra!

Avec une copine on « taxait » tout le monde de un franc dans la cours de récréation et le soir on se partageait un paquet de cigarettes. Elle se faisait sortir de cours le matin, tant elle empestait le tabac à la première heure! J'ai été renvoyé d'un lycée dans lequel je n'ai jamais été inscrit! On a trouvé le moyen de rentrer chez nous bronzés un soir d'avril (en Normandie). Je me souviens avoir eu quatorze à l'orale de français sous l'emprise d'une délicieuse sinsemilia, et treize et demi au bac de philo de la même façon. Alors que je faisais exprès de faire un hors sujet qui portait sur l'histoire en retournant le sujet sur une critique de l'Éducation Nationale! Je chantais les chansons de Marie La Forêt en 1999, dans le lycée. On se tordait de rire avec un pote algérien, descendant de Harkis, des futurs commerciaux de la classe..!

« J'aurais voulu être commercial, pour tous les jours me trouver beau, dans une Clio décapotable...et surtout avoir un portable! »

Avec une note de 2 en commerce, j'ai fini par avoir mon bac par correspondance!

J'avais toujours des poteaux plus vieux et plus costaux et des copines marrantes mais avec le recul, je me rends compte que j'ai perdu des occasions sentimentales d'être heureux et puis surtout de quoi travailler dans le monde scientifique comme je le voudrais tant. Alors je lis, j'écris, et je ne perds pas une occasion de me marrer et de repenser à tous ces amis que j'ai adoré. Il y a en a un qui est gardien de la paix et un autre gendarme maintenant! Et c'est sans surprise car ils ont toujours dit qu'ils feraient ça respectivement. A une époque, nous étions toute une troupe de joyeux fêtards crapoteux comme dit un chanteur que j'adore. On fait le monde avec le caractère de chacun mais plus il y a de monde, moins les caractères sont forts... Il n'y a qu'à voir les dirigeants, ça n'est ni des intellectuels, ni des scientifiques!

Moi, j'ai voulu être moine, dans un grand château avec plein de femmes, astronaute, marchand de bonbon, ingénieur en électronique, parce que j'aimais bien tout démonter, architecte, parce que j'admirais le père d'un ami, puis artiste, écrivain, ethnologue ou sociologue... Maintenant j'essaie d'être serveur de restaurant mais ce n’est pas gagné!

J'ai fini par voyager un peu, tout seul, partout en Grande-Bretagne, Irlande, Allemagne, Maroc, Pays-Bas, c'était marrant, j'ai tenu des journaux de voyages et écrit des poèmes.

Là où je me suis le plus marrer, c'est en étant serveur en Angleterre... L'ambiance avec les autres étrangers, et les gags de restaurants... Et les embrouilles avec les anglais..!

Un soir, j'arrive en boîte avec une irlandaise et une écossaise. Il faut bien savoir que les anglais détestent les irlandais, les écossais et surtout... les français! On se pointe tous les trois au bar, l'écossaise commande vingt-et-une vodkas, nous descendons chacun nos sept verres, puis nous nous désaltérons à la bière. Du coup, moi j'insiste auprès d'un roast-beef, que je reviens du Pays de Galle... parce que s'il y a autre chose qui énerve par dessus tout les roast-beefs, ceux sont bien les gallois! Nous dansions fort bien, les filles se trémoussaient; l'écossaise, du haut de son un mètre quatre-vingt-dix, mini-jupe, bas rayés noirs, coupe auburn au carré, les yeux mauves, en était à son neuvième ou dixième types qu'elle emballait. Mon irlandaise, elle, dans une longue robe noire, avec un beau décolleté, était comme une princesse avec ses longs cheveux ondulés et ses yeux océans; elle allumait mais revenait toujours vers moi. Moi je dansais comme un dingue, comme je fais toujours et toutes les autres britishes dansaient aussi autour de moi. C'est sûrement ce dernier détails qui a du frustrer définitivement les pit-bulls de roast-beefs. Toujours est-il qu'à la sortie, mon irlandaise était fâchée contre sa cousine écossaise, qui elle, était entourées de cinq ou six taureaux beuglants, vociférant, ingurgités de pints et au crâne chauve. Moi je claque gentiment ma femme pour la calmer, je tire l'écossaise par le bras, faisant face et m'imposant devant ces types. Ce qui fait qu'il ne reste plus que deux beefs; Là se pointe par

hasard, l'ex de mon irlandaise, que j'avais au par avant légèrement expulsé avec la collaboration de mon pote basque et ramené chez lui... Finalement il prend mon parti au moment critique où la police s'emmêle et nous nous retrouvons tous les quatre dans ma bagnole. Sandra, l'irlandaise veut qu'on s'arrête pour un kebap. Elle fait un scandale dans la boutique en m'affichant. On remonte dans la voiture, tous les deux énervés. Puis elle s'embrouille avec son ex, que je proposais de déposer (une nouvelle fois!) chez lui. Moi, énervé et bourré, je me fais arrêter en excès de vitesse avec une voiture française et le drapeau écossais derrière...

Je ne sais pas par quel mystère, je m'explique royalement dans un charabia bilingue et nous repartons. Les filles sont fières de moi tout à coup. Enfin, je m'arrête non loin de chez l'ex, tant il se disputait fort avec ma femme; Une nouvelle fois, l'embrouille éclate faisant beaucoup de bruit dans le faubourg. Un homme impressionnant nous avertit qu'il va descendre et que sa femme appelle la police, pendant ce temps dans la voiture, l'écossaise entreprend de m'exciter du mieux qu'elle peut. Finalement l'homme arrive furieux, il tape dans la voiture, moi j'embarque Sandra de force, et démarre au quart de tour en marche arrière (et heurtant une poubelle), laissant en plan l'ex avec le fou. Sandra à nouveau furieuse contre moi; l'écossaise riait. Nous rentrâmes à l'hôtel où Sandra et moi travaillions, dans une engueulade mémorable mais saints et saufs. L'ex a appelé Sandra juste après pour dire qu'il avait échappé au furieux.

Moi, je quittai l'hôtel et Sandra le lendemain matin même, encore bourré.

C'est un an plus tard, en écrivant c'est lignes que je m'aperçois, qu'elle n'avait peut-être pas complètement tord, et que je n'aurais pas du lui mettre une gifle (même petite), quoi que. Je lui ai écrit un poème par la suite.

C'est vraiment marrant la Grande Bretagne, quand vous êtes français, il ne faut jamais oublier que vous êtes aussi chez vous! Il y a toujours un Steven à abattre!

Non mais faire les cons en Angleterre, ça devient puéril à force! Ça doit être encore plus drôle au États-Unis comme a pu le faire Rocquencourt!

En Allemagne, j'étais parti apprendre l'allemand, mais j'étais plus souvent fourré à Amsterdam... qu'à Cologne! Je me souviens qu'avec des potes turcs, on se payait la tronche des allemands qui passaient en vélo. Avec un suisse, on s'est fait arrêter avec la meilleure résine de cannabis du monde!

J'avais constaté à cette époque que les jeunes du monde entier fument avec joie. J'ai fumé avec des russes, des polonais, des biélorusses, des

chinois, des mexicains, des brésiliens, des canadiens, des québécois, des hongrois, des prussiens, des italiens, des vietnamiens, des japonais, des suisses, des belges, des hollandais, des suédois, des lituaniens, des indiens, des australiens, des américains, des chiliens, des algériens, des marocains, des afrikaners, des turcs, des grecs, des juifs, des danois, des irlandais, des bretons, des gallois, des écossais...

En France, j'ai été arrêté une dizaine de fois pour souvent moins de un gramme! Une fois même, pour recherche de la substance! J'ai été renvoyé deux semaines de mon troisième collège après m'être pourtant dénoncé. Mais la sœur en chef aimait bien appeler la police. Un jour, elle a fait venir un inspecteur de police pour nous parler de l'homosexualité! J'ai eu le droit au titre de par cette sœur en personne un jour qu'elle convoquait mes parents... C'est amusant de se faire traiter d'homosexuel par une bonne sœur!

Tout le monde se demande encore ce qu'il s'est produit. Ils savent comment naissent les étoiles mais pas les idoles. Moi j'ai déjà tellement attendu que je peux attendre toujours. C'est l'histoire d'un savant qui travaille sur lui même. Une grossière erreur qui le porte en avant. Il se présente partout et n'aboutit nul part. Parfois il s'arrête et rit de ce cauchemars. Il est tellement doué que rien ne peut l'atteindre et pourtant il est humble comme s'il ne pouvait plus se défendre. C'est facile de chanter ce genre d'histoire? C'est pourtant la réalité dans laquelle il fait bon d'habiter...

Tant acceptent de vivre sous les avions, entre les trains, enfermés et à la merci de leurs proches... D'autres s'émoussent entre hommes sur des projets pathétiques!

Étant petit elle venait le chercher. Ils partaient se promener, il la faisait rire sans le vouloir. La nuit dernière c'est peut-être d'elle dont il a rêvé. En tout cas le rêve était long et lui fougueux. C'est déjà le deuxième rêve aussi beau qu'il fait dans sa vie. Quand le troisième viendra, la fin sera proche. Il aimerait tant une femme, non pas comme les autres veulent une femme pour prouver quelque chose, mais juste pour partager un peu d'amour. Ce soir, il se souvient de l'instant où il s'est laissé corrompre en son âme et conscience. Et pourtant il est fier de lui. Et puis il y a l'instant où il est redevenu un enfant et dans lequel il se trouve encore un peu.

Il peut penser aux trous noirs, aux nuages interstellaires, aux nébuleuses, aux naines brunes, à la condition de l'homme dans l'espace; tant qu'aux volcans, aux climats, à la géométrie des océans et à la condition de l'homme sur terre; il n'en demeure pas moins qu'il pense à lui, à son passé. Surtout qu'il se trouve écarté du moindre bureau de recherche sur l'étude des bagnoles ou autres! Il repense à ceux qui ont du réussir. Lui, il

a réussi à ne pas participer à tout ça. Il est devenu le plus grand poète que la terre ait porté tant son cœur s'est chamboulé au contact de tout. Moi, j'ai tellement pleuré que je peux pleurer de bonheur. Nos histoires se rapprochent, peut-être que nous sommes le même, pourtant l'autre s'en va au moment où j'écris ceci. Vous l'aurez compris, je suis névrosé; mais si jeune encore, je demande à vieillir! Mes médecins m'ont plus ou moins bien soigné et je guéris de la sorte! J'ai beaucoup appris à mes professeurs et m'en trouve épuisé.

Pourquoi tant de gens s'entrainent mutuellement vers l'amusement ou la production? C'est facile, ça les confortent dans leur libido et écarte les faibles; qui perdurent dans la drogue et le gangstérisme.

Pourquoi est-ce qu'on peut « peser » le vécu de quelqu'un à l'œil nu et être physionomiste de la sorte? Évidence, ils l'affirment sur eux, comme pour admettre leur situation. Et moi qui me résous à en être là! Je suis comme les autres alors? (...)

Aujourd'hui un ami m'a dit : « On viendra te voir avec ma fiancée! » Avant hier, une amie m'a dit: « je te présenterai mon copain! » ; demain, moi, je les inviterai à rester chez eux, parce que cette nuit j'ai rêvé de mon ex, si belle, elle qu'ils ont fait fuir quand ils étaient jaloux...

En plus j'attire les hommes à force! (...) Je me demande lesquels sont les moins sérieux: les pédérastes affirmés, ou les sodomites occasionnels, ou les vieux rotariens qui boivent et lorgnent sur les enfants... La question est ouverte!

J'ai fait deux séjours en maison de repos ou cliniques psychiatriques; appelez ça comme vous voudrez. J'ai tenu un journal à chaque fois en trouvant le moyen d'y voir le bon côté! Pour des motifs de dépressions nerveuses : peut être que si on rigole trop, on le paye obligatoirement en pleurant! J'espère que l'inverse existe aussi...

Je passe des heures et des mois de ma vie à écrire; enfermé dans mon petit studio. J'ai une plume comme on dit. Je peux adopter de nombreux styles d'écriture. J'ai choisi un des plus simple aujourd'hui! Normal, pour un journal! J'ai choisi d'ajouter mes nouvelles et mes poèmes à la fin de mon ouvrage, comme ça, il y en aura pour tout le monde!

Je voudrais juste ne pas être animal de foire comme le sont tant d'artistes que l'on voit sur le petit écran comme bouffons du peuple. Alors que des « quiches » aux mêmes instants se partagent des marchés financiers, voir des productions de foyers ; en se croyants malins et alimentent sans cesse, le Léviathan économique d'Onfray, toujours au détriment de l'écologie et du bon sens... Finalement, il y a pire que la religion, il y a

l'économie! Le peuple demeure traumatisé par les nouvelles, il est stigmatisé sans relâche, pour que ne s'arrête pas la grande dynamique concurrentielle du pays. Je me souviens qu'étant petit, tout le monde ne jurait que par les États-Unis, quand notre pays avait encore du charme, sa ruralité, ses petits commerces, sa personnalité... Maintenant c'est l'inverse! Nous critiquons en masse les américains, alors que nous avons laissé notre gouvernement et les journalistes nous modeler à l'identique. Les citoyens se comportent exactement comme des américains. Merde! Nous qui étions les « frenchies », les poètes de la terre. Nous qui étions les boulangers, les paysans, les chansonniers, les bons parleurs... On voit maintenant les parisiens, les banlieusards, les provinciaux et autres citadins ou montagnards, s'uniformiser vers une logique de vie pratique et propre; avec tout juste la dose adéquate de chaque chose, bonne ou mauvaise. La masse réagit comme il se doit à des directives de révoltes qui n'ont aucun rapport avec la liberté (manifs). Même les bandes de jeunes fêtards preneurs de « prods » ; substances en tout genre (amphétamine, L.S.D., cocaïne, voir kétamine) reproduisent entre eux plus vrai que nature, la spirale sociale du tri et de la classification de chacun, pour finalement rejoindre la « pensée unique » de Francis WEBER, vers un comportement explicatif directement visible et d'entendement. Par peur d'être classé fou ou PD, les hommes écartent systématiquement la fantaisie, la gentillesse, la paresse, la mélancolie, la douceur et surtout la négation de leur comportement primaire et alimentent ainsi le monstre politique qui sommeille en eux et s'éveille définitivement vers la trentaine et rend le monde cruel.

J'ai écrit dans un poème : « moi qui connait la vie je ne pèse pas à vue », j'espère que de nombreux parisiens liront ce vers, au moins.

Moi, j'aime *la transition*, de mon côté schizoïde, cette période où l'on sait que l'on peut être un homme sans ressembler aux autres et sans être pour autant homosexuel ou s'en sentir mal. Ne prenant pas son expérience comme un atout à faire valoir en mesurant sans cesse ses intérêts, tout en n'étant pas mielleux, à l'image de tant de jeunes propres des villes d'aujourd'hui, qu'on a persuadé d'être doux et gentils pour être sûr qu'on ne les confonde pas avec les jeunes de nos guets le jour de la nomination de Maryline LEPEN au ministère de l'intérieur par Nicolas Sarkozy...

Cette période, c'est celle pendant laquelle je suis moi comme personne n'est soit et que le génie se régénère en force, sans ressemblance ni adhésion, qu'à une charmante médecin généraliste, un peu trop sûr d'elle tout de même...

Je me suis posé la question encore hier :

Qui est le plus risible? Qui devient en fait la cible du rire (ou d'un autre rire) ?, le moqueur ou le moqué? Tu sembles facilement sot ou fou ou ridicule quand tu es seul, aux yeux des groupes ; mais eux paraissent toujours si communs dans leurs remarques qu'ils en sont pathétiques à souhait! Et la fameuse question qui s'est souvent posée :

L'homme seul est-il plus méchant? M'inspire cette réponse...

S'il est seul, c'est qu'on l'a maltraité pour commencer; et s'il devient méchant, c'est que les groupes le poussent à bout... donc ce sont les groupes qui sont méchants. L'homme seul est en quête de paix. Mais il est vrai que la solitude est quasi-impossible en société, donc les groupes sont doublement responsables de son mal-être; puisqu'eux se forment par faiblesse et par manque de courage individuel. Tandis que notre Homme supporte à lui seul sa qualité de caractère de la société. De plus un Homme seul fait beaucoup plus en actions positives pour l'estime de lui, que ne le fait chaque membre d'un groupe qui lutte en fait contre la société. Il faut être très fort pour être seul; casser les liens qui nous relient à un entourage requiert d'un génie rarissime... C'est un travail sur soi à se faire dur et désagréable, voir imbécile, en mettant de côté ses sentiments; l'inverse est vrai aussi! S'intégrer à un groupe implique de faire bonne impression sur la majorité quitte à déloger une minorité sans ménagement... Tout en laissant de côté d'intimes convictions. Les deux ne doivent être possibles que par une même catégorie d'individus. Il y a des exemples frappants d'artistes ainsi:

ceux qui, comme moi, préfèrent bouffer comme des pauvres et subir affreusement le contact rude de la classe prolétaire et qui demeurons à nos frais le moteur de la culture prochaine; et puis il y a ceux qui ont compris qu'il fallait profiter de la vie et bouffer la gloire de leur vivant en s'intégrant volontiers à des milieux mais qui, à part dans les archives de l'audio-visuel, n'ont pas beaucoup de chance d'être immortels, culturellement parlant*. Nous sentons bien à quel point les gens travaillent le *fait imposant* pour faire d'un médiocre artiste une coqueluche, ou d'un homme politique ridicule un homme impressionnant, d'un badaud quelconque un témoin idéal. Quoique dans ce dernier cas, je trouve parfois le lambda plus sympathique que d'autres...

Dans cette machination de business de la séduction de masse, j'adore les gens qui se moquent éperdument de tout ça et surtout des célébrités. J'en connais de bien plus intéressants retranchés et innocents de leurs dons dans les campagnes...

*Même s'il semble qu'on est inversé la tendance, et qu'il *serait* impossible d'être célèbre sans s'imposer dans le petit écran; j'ai moi la ferme conviction, que les célébrités d'aujourd'hui sont très

isolées du confort du peuple et font trop de simplicités alors que l'on est jamais assez compliqué! Je veux dire qu'à force de tant de manque de manières nous revenons à la dictature et à la manipulation en bloc.

D'avoir voulu la simplicité, l'esprit cool, il y a réellement un faussé entre les cellules de joies pour un comportement identique entre riches et pauvres. C'est peut-être positif. Finalement l'inexorable uniformisation des choses est passionnante; l'inquiétude demeure dans la surpopulation et la trop faible évolution scientifique vers des aménagements spéciaux.

C'est pour cela que je suis fier, moi, le poète maudit, à cours de ruses, de ne pas boire, ni de me droguer, ni de fuir... Je sais prendre en compte le moindre élément écologique, politique ou culturel, tout en m'intégrant par ce livre et je suis élément de conciliation de ma propre volonté entre toutes choses sans entraves ni haine... Évidement je filtre un peu la vie comme tout en chacun, il n'en demeure pas moins que je sais être fou et inutile pour ne pas commettre d'erreur et ça c'est la qualité du peuple depuis toujours... apprécier, les bons, bannir les mauvais, tout en ayant le charme des Schtroumpfs, c'est d'autant de corrélations qui laisse malheureusement au bon soin des « quiches », la possibilité de nous exterminer le jour où nous les aurons rendu trop mièvres et dangereux, eux qui semblent parfois héroïques aux yeux d'une pauvre fille intéressée sans professionnalisme aucun (...) Notons que le gouvernement semble avoir décidé depuis le début d'avoir encerclé la classe moyenne (celle dont il fait serment de protéger etc.) entre d'une part les millionnaires des centres villes (ennemis de la classe moyenne) et les banlieues guets (plus récemment mais désormais ennemis visiblement aussi des braves gens). Et que les ennemis un jour s'allient contre les plus nombreux (publicité, incitation et finalement non-choix rapport à la pauvreté d'intégrer les forces de l'ordre ou l'armée moyennant le rêve des équipements?!).

C'est en cherchant du travail parce qu'on semble dingue à ne rien faire devant les autres, heureux de leur train-train qui les empêche de psychoter sans quoi, ils sont encore plus dingues que moi...; que ma joie de vivre s'estompe, aux entretiens d'embauche! Je n'arrive à aucun résultat dans aucun domaine: pas même à travailler dans une bibliothèque ou à faire la plonge dans un quelconque restaurant! Trop sérieux et trop diplômé pour ce genre de tâches et pour des postes de plus haut niveaux, l'air bizarre, genre espion, élément dangereux... Dire que mon père fait du recrutement...!

J'ai une tronche d'acteur de film d'horreur, genre sadique. Pas non plus le droit d'être indemnisé, je n'ai pas travaillé assez ou je ne me suis pas fait virer comme il le faudrait... Dans la période où j'écris ce livre, je mange un repas par jour, constitué d'aliments les moins chers d'une supérette malsaine, dans laquelle s'approvisionnent, un genre de pauvres gens de banlieue anormalement encore courtois et discrets. Le petit directeur semble inquiet à son téléphone portable quand je rentre et sorts rapidement par habitude d'avoir eu de l'argent et de ne pas prendre en

compte le regard des autres tel un parfait inspecteur de l'hygiène ou un voleur habile.

Quand je suis arrivé à Courbevoie, je pensais pouvoir me faire une place à Paris et puis, je me disais: “tiens, c'est chouette Bécon-les-Bruyères, ce fameux quartier de poètes (...)”

Je ne pressentais pas ce qu'impliquait le titre de poète... A l'instant même, on frappe à ma porte pour m'astreindre à faire couler l'eau de l'évier pour canaliser une fuite en bas!

Il faut bien savoir que dans ce genre de quartiers modestes, c'est pire que dans une campagne reculée; il faut « paraître » à tout instant; le plus important est d'avoir l'air catholique, coûte que coûte, et paradoxalement saint d'esprit (...) C'est très peu évident car il y a la noblesse courbevoisienne, qui mange à domicile des livraisons de traiteurs, dorment dans des appartements neufs ou refait façon huitième entretiennent un milieux que même les gens de la ville ne daigneraient fréquenter! Et puis il y a les fameux prolétaires de banlieue; des hommes de campagne, j'imagine, qui ne s'adapteront plus jamais ni en province, ni en ville. Ils poussent parfois des gémissements rudes par les fenêtres; des gueulantes de mâles que même au fin fonds de la Normandie vous ne pourriez entendre. Je vis dans un quartier dans lequel être paranoïaque ne sert qu'à devenir un peu plus dépressif! Moins tu fais attention aux autres, plus tu es seul et plus tu fais attention aux autres plus tu es fou! Évidement cela se pose moins quand tu travailles et, le plaisir du courbevoisien qui rentre d'une journée de travail dans Paris, c'est tout ce charme comme un village, d'ailleurs c'est plus vivant qu'un village; parce que maintenant les villages deviennent des zones pavillonnaires éloignées dans lesquels rares sont encore les ambiances chaleureuses, « à la bonne franquette », même pleins de « quand-dira-t-on » d'une part et d'arrivisme hautain de l'autre...

Il semblerait que comme au moyen-âge; le racisme, la misogynie, le commérage rapprochent les gens. Et de ce fait, les gens biens restent comme toujours les aliénés, les prisonniers, les clochards, etc.

C'est pour ca que je reste depuis déjà quinze ans à la limite de tout, sans arrêt, sans relâche. C'est vrai aussi qu'à force, je n'ai même plus d'efforts à fournir, je le porte sur moi et on me rejette ou on m'invite à ma guise... Parfois je m'ennuie et cinq minute plus tard, je survolte de projets et d'amour propre tant ma position est bonne à tout point de vue.

Je me rappelle bien le moment où l'on « bascule », quand nous passons de l'enfant sage, modèle, au mauvais garçon, le cancre. Le délit de faciès n'est pas un manque de confiance de la victime, mais belle et bien une méchante habitude des professeurs à faire de la physionomie voir de la psychologie abusivement dans les deux cas face à des élèves à qui rien n’échappe... Et toujours cette fâcheuse envies des uns, des autres, de

faire comme ceux qui les ont impressionné, alors que ces modèles agissaient par frustration, quête d'attention, par solitude, par petitesse.

Pourquoi à un moment donné, nous reproduisons bêtement ce qu'on a vu et entendu? C'est apparemment qu'on se trouve alors dans un schéma où l'autre nous fait penser à soi dans une ancienne situation et que l'on imite celui qui nous a impressionné pour transformer une gêne d'ignorant en atout de séduction.

Bien des docteurs peuvent expliquer ce qui amène un homme saint à devenir malade, moi j'en entends parfois répondre à leur femme « oui, là il n'y a pas de doute! », en me zieutant d'un air anodin alors que lui paraît le comble même du pervers sadomaso, et elle de sa chienne! Et puis tant, pour avoir quelque chose à dire, critiquent ceux qui sortent du lot, qu'à force d'être mieux, et donc incompris, certains deviennent voyous, pour être définitivement différents. Mais vite, dans les cercles marginaux, la politique sociale se reproduit et si l'on veut se distinguer une fois de plus, on risque de commettre des crimes ou de sombrer dans la démence. Moi je connais le cas, où lacé des bandes, on entre dans le système avec toutes les meilleures raisons de démontrables du monde à l'appui à force de les avoir combattu!..

Si vous tentiez de vous renseigner sur moi partout où je suis passé, vous changeriez d'avis toutes les trente secondes à mon sujet. Personne n'a jamais pu savoir à qui il avait à faire avec moi. C'est le charme de ma vie. Défier le jugement d'autrui jusqu'à rendre la personne incohérente dans ses propos envers vous. Être soupçonnable de n'importe quoi, voilà qui est digne! J’ai vu les mômes les plus doux et les plus gentils de ma petite ville tomber les uns après les autres dans les drogues, eux qui juraient à l'époque de la « fumette » ne jamais aller plus loin... C'est la volonté de quelqu'un à vouloir en décevoir un autre, pour se rendre intéressant au moment où sur l'échelle de l'ascension du « paraître », on masque son infériorité en capacité à se détruire et être blasé. Il faut bien se rendre compte que les premières des drogues sont nos capacités d'adhésion et de retrait. C'est bien connu. Et je crois que la capacité de retrait permet de ne pas se surpasser et de craquer; en passant par la crise de nerfs, la dépression jusqu'au suicide; face à des individus qui se suffisent dans leur idéal ascétique nietzschéen...

Il faut quand même admettre que certains journalistes ont considérablement amélioré la morale publique; en arrondissant les angles de l'information et que les jeunes partent sur des bases stables au niveau de leur analyse transactionnelle et culturelle jusqu'à ce qu'ils soient écartés dans la réalité des choses, du contrôle de quoi que ce soit de concret si l'on ne note pas sur eux la marque de l'inévitable corruption nécessaire au déroulement des affaires.

J'ai vu les plus roublards, les plus bagarreurs ou cancres se lancer avec plaisir dans les affaires et le business ensuite. On les avait bien prévenu qu'il fallait qu'ils profitent d'une jeunesse à demie surveillée pour qu'ils deviennent des hommes d'action. Quand je pense aussi au nombre de bambins pleurnichards et doux, innocents de confort et d'ignorance que j'ai vu me dépasser après...

Qu'est ce qui fait qu'il y a deux ans, je préparais un diplôme de sociologie, tout en prenant des cours de chant, de scène, faisais du spectacle médiéval, tout en passant un brevet de pilote et sortais avec une ravissante gamine dont je donnais à la plus jeune sœur des cours particuliers de maths et anglais. Tout en me réservant à des sorties avec des amis et qu'aujourd'hui même, plus rien de tout cela n'a cours...? Faut-il avoir une muse constamment?

Être amoureux éperdument?! Dire que ce genre de rencontre n'arrive qu'une fois... Je sais aussi que l'on progresse, normalement! Comment ne pas regretter cette époque où je roulais des pétards à cent-quatre-vingt km/h, au volant, avant de taper des pointes à deux-cent-quarante... En chantant à tue-tête Bobby Lapointe, Brassens, Ferre! Ou que je fumasse à plaisir avant et après anesthésie générale en me levant tout de suite après opération chirurgicale, recevant mes amis comme en vacances à la clinique... Et aujourd'hui, je cours chez le médecin pour un aphte, me promène seul aux musées, aux librairies, à pieds. Jamais un pas de travers, une parole plus haute que l'autre, un déchet dans le mauvais conteneur... Il m'arrive de boire un fonds de verre de médoc ou de millésime, pour le goût, pour apprécier la viande, le fromage quand on m'invite. Alors que je suis seul et moins que rien ; c'est sûrement pour ça que je me préserve! Non, il y a dans les transitions quelque chose de triste pour pas grand chose; ou plutôt quelque chose de creux après l'extase, après la gloire.

Les dernières qui m'appréciaient sont affligées par ma platitude, par ma différence et mon changement. Mais pourtant tout peut revenir ; je sais que je peux, alors rien ne se passe. Mon cœur redevient froid comme pour qu'on s'habitue à ça et que l'on me regrette moins dans le pire des cas...

Je ne sais plus apprécier un moment de paix, de tranquillité, seul dans la nature, avec un animal, avec moi même; parce que je ne suis plus à ma place comme elle n'existe plus. Je me rassure de voir ceux qui m'admiraient faire à ma place, mais avec leur nez! Et tout ceux qui me ressemblent sans même être passés par là... Je repense à tout ce que j'ai raté et pourtant je me console de savoir que j'ai fais ce que j'ai pu. Pourquoi est ce que quand tu fais des conneries personne ne le remarque, et pourquoi quand tu arrêtes d'en faire on ne voit plus qu'un aliéné? Sans doute parce qu'on vit dans un système réglementé et qu'à chaque élément de la société une certaine dose de rejet des normes s'oblige; ce

qui auto-régule le besoin du système. Je n'ai jamais vu autant d'envie de répression que chez les gens qui stoppent soudainement leurs mauvaises habitudes... Mais si tu t'obstines dans tes conneries, tu finiras par être classé modèle (quelque part, si ce n'est dans le futur) dans les modes des contre-courants. C'est pour cela que le plus grand anarchisme est de suivre le règlement à la lettre. Même si Michel Onfray nous rappelle à juste titre que la langue nationale comporte le NON! Moi, j'apprécie facilement les autres au travail. Tant qu'ils ne me dénoncent pas au supérieur, les rares fois où je trouve du boulot! C'est vrai qu'au bout du compte, c'est dans les métiers que l'on s'aperçoit le mieux qui est encore du bon côté... Je me souviens d'une grosse chef de rang, en Grande Bretagne, qui était aussi cheftaine dans une usine; je ne sais plus d'ailleurs lequel des deux emplois elle exerçait pour le plaisir (...) mais ça ne devait ce ressentir dans aucun des deux postes! Mais il semble qu'elle faisait partie de ces êtres, qui ne conçoivent l'existence qu'à travers l'idée qu'ils ont le rôle de corriger la totalité de ceux qui les approchent à l'image d'un stigmate tout puissant. Il semble que cette espèce d'individus se créée au contact d'une part, de simples et d'autre part, de braves. Et que ne voulant ni paraître braves, ni ne pouvant être simples; ils deviennent ce qu'ils sont. Ils font des braves de parfais esclaves, mais restent ignorés des simples qui ont compris. Je me souviens des filles russes qui étaient en Angleterre sans papiers, des garçons polonais, ou biélorusses, qui travaillaient pour trois à dix fois moins que nous... alors qu'ils n'étaient que trop efficaces. Et ce couple de lituaniens, pires que des caniches! Quand on voit ce genre de choses, et pour peu qu'on soit originaire du pays, on pourrait exiger n'importe quoi...

Mais moi j'étais un frenchie! Je suis reparti sans même avoir conquis le moindre cœur... Sauf un mais c'était par erreur! Je l'ai délaissé lâchement comme tout homme fait un jour. Moi qui me croyais meilleur... J'ai quand même pu noter dans ces rencontres inter-ethniques, que nos filles françaises sont de loin les plus belles, les plus douces, les plus impressionnantes, les plus charmantes, les plus douées, les plus fraîches, les plus naturelles que l'on puisse rencontrer!

Au Maroc, j'ai vu des anciens français qui étaient convaincus d'êtres riches et gentils, heureux et intelligents; mais plus ils me persuadaient de rester, plus vite je suis revenu!

Je me rappelle avoir emmener du shit là-bas! Pour ne pas avoir affaire au problème du genre; certains doivent encore se demander comment je faisais! Mais ça n’était pas plus drôle que ça le Maroc! Quand tu rencontre des « goers » qui sont les plus malins (quand ils ont encore leur passeport!), qui te taxent plus de fric qu'un petit rabatteur de rue n'osera jamais faire, sous réserve de te présenter d'autres « goers » qui au bout de X années à vivre comme ça perpétuent la honte post-colonialiste en insistant sur tous les travers du pays comme en harmonies avec leurs névroses pathologiques; il m'a vite été tentant de leur souffler ma hargne

envers la maladie du bien être mielleux et perfide en leur faisant part de mon athéisme et de mon amour du désordre là où il n'est pas rentable et en aucune manière respectueux de dogmes inutiles et contraignants... Bref, je ne sais pas comment, mais j'ai réussi à repartir entier et fâché; et à tout jamais je comprends le comportement des jeunes beurres en France, qui sont ce que les blancs sont là-bas. C'est à dire différent par tâche, tâche pour une différence...

Voici un court texte que j'ai frappé là-bas et à mon retour :

Me voilà au Maroc, chers amis. Vous avez lu déjà mes péripéties et mes déboires... Pourtant je ne continuais que trop à m’embourber : j'ai pris en dérision la vie et ses hommes jusqu'à moi-même!

Le résultat est désastreux; j'ai vingt-cinq ans dans huit jours et je n'ai jamais été autant écœuré. Non, le rire n'arrange pas tout. J'ai perdu confiance en moi et c'est horrible, c'est irrémédiable.

Je menais un train de vie presque hors-paire que personne ne connaîtra jamais. Car pour cela, il aurait fallu naître le 13 juillet 1979, à Rueil-Malmaison, être l'enfant le plus maigre que la France ait élevé à cause du dégoût de la nourriture que l'on partage à table en compagnie de ceux qui vous éduquent, vous reluquent et vous débusquent du moindre accomplissement personnel qui les dépassent... Bref l'enfant le plus saint que le christianisme n’a jamais fait puisqu'il repose sur l'écrasement du plus faible d'esprit en vue d'une parfaite ascension vers le fric.

Mais ce qui m'écœure, c'est de voir qu'apparemment les quelques personnes que j'aime sont les plus piégées, moi le premier, par un monde qui tourne inexorablement et qui m'amène à parfois rêver de fric aussi! Aujourd'hui j'ai penser me lancer sans relâche dans les affaires mais sans oublier cette époque de poète que je fus de plein gré quand les cheveux décolorés, punk, j'enfilais des vêtements de hippy, fumais du cannabis par kilos en vagabondant, écrivant des poèmes les plus fabuleux de mélodie désordonnée, inspirés par les chanteurs les plus rebelles : RENAUD, THIEFAINE... LES BERURIERS NOIRS!

J'aime tant cette période de ma vie ; dix année au moins où j'eus raison! J'étais dans le vrai sans preuve pourtant que les bons sont maltraités et adoptent naturellement un comportement qui les écarte de la soi-disant réussite sociale judéo-chrétienne et sont méticuleusement poussés à des actes que les autres appellent « crimes » pour enfin que les premiers soient rentables dans des « maisons d'arrêt ». (Voir Rrrrr des Robins des Bois!)

Ce qui est incroyable c'est de perdre pied, petit à petit, et de vouloir un jour leur ressembler, aux autres, les mauvais, qui entretiennent ou non dans le cas des ignares, volontairement un climat où seul le profit est ligne de conduite au détriment de tout bon sens écologique ou moral. Il faut dire que je lis le roman de Stéphane Osmont « Le Capital »; le style de roman d'aéroports, qui vous incite à préférer vos petites conditions à celle des affaires(...), ou je ne sais quoi!...

C'est drôle, parce que moi je crois que j'aurais pu aller loin sans le cannabis qui paradoxalement m'éleva jusqu'au don de remettre en cause cette réussite probable inexplorée, donc. Mais qu'elle fierté d'être un vaurien dans ce cas! La fierté, ça n'est pas de l'honneur, c'est beaucoup plus personnel. L'honneur c'est loué à un milieux que l'on fréquente; la fierté se vole avec l'épanouissement de soi dans un milieux qui vous dégoute.

Nous les anarchistes, les bons, au fond sommes les seuls à réellement avoir la foi, celle qui démasque l'injustice et l'horreur que les gens de religions cultivent au bon soin des chefs d'état et des milliardaires.

Mais j'ai oublié pendant quelque temps mon rôle, je me cru dans l'erreur la plus impardonnable, celle d'avoir affaiblit les gens que j'aime. Ce que je remarquais c'est qu'ils m'aimaient moins depuis ma révolte et moins encore chaque fois que j'essayais de faire route seul vers mon destin. Celui de vaurien. Dont je suis si fière parce que chacun des êtres que je rencontra était plus vil qu'il en était gratifié de gloire professionnellement. Alors ce que je ne pardonnerai pas aux hommes c'est leur passivité quand ils sont honnêtes et leur voracité quand ils sont puissants. Non pas seulement pour les victimes de l'activité lucrative des sociétés mais pour avoir rendu les existences de Jésus et Nietzsche inutiles (à ça puis-je ajouter les morts de Sacco et Vanzetti...et Mesrine?).

Me voilà rentré en France! J'en ai eu du mal! Les gens pensent que je m'y sentais mal ou que je n'arrivais pas à m'adapter et moi je leur dis que je n'aimais pas! Ce qui est formidable c'est que ça n'est aucune des trois explications; Je m'y sentais très bien :

J'étais de bonne humeur, temps chaud et ventilé sans que le soleil ne tape jamais. Je passais les plus longs moments de ma vie avec des membres de ma famille qui me manquaient tant, des gens incroyables, pleins de vécu, d'autres personnes découvertes aussi...

Je m'adaptais très bien aussi; j'ai toujours mangé avec plaisir, là où je résidais, où là où on m'invitait ou que j'invitais... J'étais en excellents rapports avec mes collègues, les gens, la famille...

Je savais être autonome dans Casa, etc.

Et par dessus tout j'aime la culture dans laquelle les gens ne critiquent pas mais échangent leur point de vue (même politique et religieux) sans cesse sur tout; nettement ceux qui réussissent... La ville est magnifique, pleine de passé et tout l'ensemble rappelle une vie que peut-être nous vivrions si nous étions bien ici!

Mais franchement, je n'avais rien à faire là-bas, un mec comme moi! C'est moi qui me sent mal, qui n'arrive pas à m'adapter et que j'aime comme ça; dans un pays où l'on peut être de mauvaise humeur, le temps froid et lourd, ou que le soleil tape trop! Où l'on passe le moins de temps possible avec sa famille qui ne nous manque pas, tant ils se vantent et savent pour vous de connaître d'autres gens pareils...

Un pays où ne pas s'adapter n'est pas un crime ou à peine pour les juges et les procureurs, et certaines espèces journalistiques, voir artistiques, ou plutôt récurrentes et incommensurablement débiles à des places d'influences que personne n'a pourtant sonnées.

On est gêné de manger avec les autres par peur de leurs idées, peur d'avoir à les inviter ou que le châtiment soit pire si c'est l'inverse! Mais où donc s'adapter est une épreuve effroyablement fine et qui m'intéresse... En effet le peuple français était du plus fin qu'on a fait... Et optimiste je suis de croire qu'il le redeviendra, pessimiste je serais de ne pas m'y mêler!

C'était un texte un petit peu emporté, comme le sont mes poèmes, souvent, ma pensée constamment.

Je ne m'installe pas! Nul part je ne prends place. J'ai cru plusieurs fois avoir ma place dans quelques endroits mais c'est faut. Je l'ai légué, vendu, distillé... Je suis paranoïaque au plus haut degré, si fort qu'à force, je ne peux même pas suivre le moindre programme de comportement des plus simples; sans avoir besoin d'en changer à l'écoute d'une réflexion insupportable à mon sujet; ou que se soit! Et dans n'importe quel domaine. Je suis dans une de ces mauvaises périodes où l'on suit facilement et pour des raisons de se changer les idées bêtement; n'importe qui pour faire n'importe quoi. Tout ce qui m'entraine à ne me sentir que plus mal; lorsque l'on ne fréquente pas le milieux qui nous convient, faisant les activités qui nous plaisent etc. Je vis tant soit peu dans l'idéal de mes rêves qu'il ne m'en coûte de vécu dans le passé!

Pourtant j'ai bien en tête les questions pertinentes comme en pose l'enfant petit aux adultes : « Est-ce que vous êtes marié?, Avez-vous des enfants?, Quel est votre métier?, Gagnez-vous beaucoup d'argent?, Avez-vous une grande maison?, un jardin? »

Et tous ces paramètres qui inspirent le bonheur me sont si étrangers... à moi! Alors que j'étais si précoce, si malin, j'aspirais si pleinement à la

gloire et au lucre... Tellement plus complice, plus réactif que d'autres à tout que le futur était assuré... On ne m'avait pas couvé ni rejeté ; mais malheureusement pas aider par contre à m'affilier à des groupes de mes capacités... Alors quand on a du génie, on s'efforce de s'adapter et de ressembler à l'entourage! Évidement, je me suis usé à améliorer bien des choses; on contait un petit peu sur moi; forcément mais le problème c'est d'avoir raté le coche; celui qui permet de laisser les uns là où ils sont biens et de se transporter là où l'on est mieux! La révolte, le sentiment d'injustice, le dédain, la crise d'adolescence et la résilience font partis de l'ascension d'un pauvre homme vers une vie moins attractive, une vie plus dure; la vie du martyre, qui semble toujours de bon goût!

Si je ne veux pas critiquer les actions politiques ni économiques, je peux critiquer les arts, sinon les autres, leur apparence, leur sexualité...

Mais si j'oublie ce genre de comportement, je deviens quelqu'un d'intéressant, de cultivé, voir ennuyeux et sans humour...

C'est un petit peu comme quand vous quittez un groupe de semblables pour vous retrouver dans un univers d'ahuris et qu'une fois ces imbéciles quittés vous ne vous identifiez plus au premier groupe; alors que vous étiez l'effigie même de l'élément génial au préalable. Et pourtant après quelques efforts, vous pourriez concilier les deux et vous vous trouvez alors perplexe, le regard flou; conscient de vos capacités sans plus pourtant les montrer.

Est ce que vous avez remarqué que la meilleure façon d'attirer les gens à soi c'est d'être froid ou révolté? Et de les écarter en impliquant quelqu'un de trop différent ?... On me reproche beaucoup ma solitude, mon manque d'adhésion mais parbleu, ne sommes nous pas un si grand groupe tous ensemble sur cette terre, qu'il est besoin de former des sous-groupes?! Moi, l'anarchiste, descendant de athées, j'ai été frappé par l'apparition d'une femme d'aumônerie dans la chambre d'hôpital, d'une amie qui venait d'accoucher et que je visitais; cette femme s'était imposée à la façon des témoins de Jéhovah qui par le simple contact du regard et de la présence me font me tordre, m'ulcérer, me contusionner et m'angoisser de plus belle en ouvrant la bouche; et soudain j'éprouvais une sorte de coup de foudre en même temps... Elle avait un côté rieuse, friponne, effrontée et l'œil coquin, presque appelant au sexe; à celui d'un rapport décalé comme celui de notre différence d'âge...

Mais il y avait mon amie et puis son nourrisson! D'un consentement invisible, la femme et moi nous empêchions de communiquer franchement sinon, vite nous nous serions entraîné l'un vers l'autre; d'abord en polémiquant puis en se rapprochant, j'aurais eu la main avenante tranquillement, dans son dos très légèrement; puis une autre fois, enfin plus entreprenant, je l'aurais caresser franchement ou lui tenant l'avant bras en la persuadant de ma philosophie. Elle aussi trop

condescendante, facilement, serait exagérément restée trop prêt; m'invitant vraiment à l'embrassement. C'est nos regards fusionnants qui auraient fait le reste, nous collant ventre à ventre, s'enlaçant complètement, nos deux bouches se seraient pourléchées, pendant que nos bras auraient balancé nos mains chaudes le longs de nos corps, cherchant tantôt un bouton à défaire, tantôt plus d'effet joule et transpirants, et suffoquant, nous aurions carrément copulé dans la maternité en jouissant...

Je suis à peu près certain qu'elle eut le même genre d'idées derrière son badge de l'aumônerie catholique mais bon! (...)

Ce qui pousse un couple à accélérer ou retarder l'acte, dépend à mon avis du taux d'évacuation d'amour propre et de pudeur en chacun qui corrèlent à un instant donné. C'est pour cela qu'il faut toujours se méfier des amis quand on est possessif! Et ne jamais écarter de soi la plus extravagante des éventuelles conquêtes. Moi j'ai déjà repoussé des instants trop attendus au préalable et aussi précipité des évènements sans quelconque réel désir! Tout raté!

Revenu à des rêves de moutons, vite, lorsque nous nous brûlons à des relations trop affranchies, nous semblons alors en deçà du comportement à risque pour un plaisir futile; je peux le comprendre en cas de métier passionnant, beaucoup moins dans un contexte social!

Moi, j'appréhendais n'importe quoi d'un joint pendant des années; et tout ne s'en découlait que mieux! Même avant de piloter... je me souviens m'être arrêté au volant de ma voiture de sport à un rond point assaillit par un groupuscule de jeunes habillés en rouges qui faisaient une campagne de prévention sur les dangers de la drogue au volant... J'avais un pétard genre fumigène encombrant entre les doigts et le gars me dit avec le ton complice et le sourire en coin des jeunes qui savent ce que c'est :

« -Bonjour, nous sommes de la ..., en collaboration avec la gendarmerie nationale, ah ah, je crois que nous allons pouvoir discuter jeune homme (...)

-Non désolé mais je suis pressé, là, je dois être à l'aéroport dans dix minutes!

-Ah, bas, si tu as un avion à prendre...

-Plutôt oui, j'le pilote! » En démarrant sur les chapeaux de roues.

On peut réussir beaucoup mieux les choses sous l'emprise du T.H.C. ...Comme les permis de conduire, les examens, les entretiens, les relations sociales, la rigolade. Mais un jour c'est normal d'arrêter aussi. Et là tout n'est que plus dur (sans jeu de mot!). Parce que les uns s'étaient habitués à ce que vous n'ayez besoin de rien. Et vous, vous ne savez même plus comment vous vêtir puisqu'avant vous portiez n'importe quoi à la façon dont il faut être avec... Tout vous va! Vous comprenez tout et faites une impression attendue comme un don cultivé.

Plus que n'importe lequel des meilleurs acteurs, votre personnalité n'est que personnages, jouant le réel, à la mesure des actions qui vous tentent. Et c'est d'autant plus facile de réussir quelque chose que vous êtes motivé par la récompense de l'après, le moment tendre où vous fumez. Un réconfort de tranquillité : un apaisement tant attendu, tant mérité (?).

Parce que le fumeur a un rôle, en permanence! Une fierté qu'il porte sans cesse ou un dédain exagéré de ses origines... Mais l'important pour lui, est l'apparence de son esprit. Lorsque l'on arrête par ras-le-bol de dépenser son fric ou de querelles avec les flics et des faiblesses psychologiques qui s'ensuivent. Et la peur du cancer surtout. On rechange d'avis sur la politique, les gens, l'humour...

Là où l'on s'était écarté à cause probablement du manque d'intérêt qu'on nous attribuait pour un chemin plus démonstratif de virilité ou de rudesse; on y peut constater une norme chez les gens saints et une autre chez les surhommes. Mais de retour à la case départ; la nouvelle vie se trouve toujours un petit peu plus handicapée chaque fois. Toute personne qui a souvent tenté d'arrêter de fumer le sait bien.

Évidement pour le cas des artistes c'est différent. Eux peuvent en êtres que mieux créatifs ou efficaces... La cigarette elle-même te pousse à l'action ; elle appelle à sortir du lit, sortir de chez soit, s'activer entre les poses, etc. Celui ou celle qui ne fume pas semble beaucoup plus feignant, content de ne pas se détruire (...) Pourtant, arrêter de fumer donne aussi de la satisfaction sur le plan organisationnel et de réserves de gestes et de vitamines mais tellement moins spirituel! Ou nostalgique!

J'adorais cette époque, pendant laquelle, la seule chose qui contait était de m'éclipser pour brûler un joint; entre les cours, les trajets, les réunions, les plats, les rêves... Tout le reste m'était insupportable tant j'avais donné, précoce, petit garçon. Et le repli sur la cigarette, voir le petit cigare, la roulée... lorsque je voulais économiser mes réserves de résine ou d'herbe (...)

J'en cachais partout. Le but était de toujours en retrouver. Et les dégaines d'assurance qui m'allaient si bien... Dans cette période, j'aurais vécu heureux quoique emporté au niveau cœur :

Parce que les drogues modulent la libido aussi! Il y a sans doute une ambivalence ou quelque chose de bisexuel, à coup sûr, chez bien des toxicomanes, ou des alcooliques! C'est une certitude, pourquoi est-ce qu'on tente quelqu'un du même sexe à prendre son premier verre, sa première cigarette? Et pourquoi l'autre le fait?! On pourrait mieux l'expliquer si c'était un garçon qui incite une fille ou l'inverse... Et comme dans les cercles de consommateurs, ou de rebelles, on recréé les situations de tendance à l'appel à l'hétérosexualité, à draguer, bref à agrandir le groupe ; c'est que les effets des produits éveillent en eux des instincts d'accouplement.

Mais je me souviens maintenant de Maria, l'italienne, rencontrée à Édimbourg l'été 98, pour qui j'avais eu ce coup de foudre et avec qui je n'ai fait que fumer...! Sans le cannabis nous aurions forcément conclut (...!) Alors certainement que l'on s'incite mutuellement à tout et n'importe quoi entre personnes qui ne s'accoupleront pas et nous réservons la tendresse et la douceur à celui ou celle avec qui l'on ne veut que passer le plus de temps possible...

Texte datant d'hiver 2004, revu et corrigé en automne 2005 à H.

Le doigt sur la transition (2ème partie et fin).

C'est l'histoire d'un poète (moi, Alexandre) qui fait l'expérience tout au long de sa vie d'analyser les transitions. C'est à dire toutes les différentes liaisons entre les évènements qui déterminent son évolution dans le monde.

On remarquera que la sexualité détermine tout. Et qu'elle se décide tout à fait consciemment avec ou sans thérapie.

« Je passe de l'enfant benjamin doux à qui l'on apporte toute l'attention à une adolescence tumultueuse et arrive à l'âge adulte perdu et dépressif... Enfin n'ayant pas réussi à étudier les sciences, ni à être sportif...! N'arrivant pas non plus à intégrer des milieux littéraires, ni n'étant artiste ; je décide d'analyser et de rédiger les erreurs, les dysfonctionnements de l'entourage, depuis l'enfance, jusqu'à la sénilité?, j'espère! »

Je me présente à travers un récit, le plus souvent sous forme de journaux, en imbriquant de mes textes (poèmes, nouvelles, essais...)

Durant cette vie, le petit Alexandre passe par des périodes de confiance intenses où il participe activement à faciliter des rapports humains ; comme son contact soudé avec des jeunes issus de l'immigration, à l'école, puis dans la vie (peu de commentaires sont écrits à ce sujet mais il est vrai que j'ai été un des premiers petits blancs bourgeois à m'intégrer à des groupes de beurs). Ou à apporter de la sérénité à sa famille et à d'autres moments se montre par explosion de nerfs incompréhensible envers d'autres, violent, arrogant.

Il militera et aura des démêlées avec la justice sur des problèmes de cannabis; ne se satisfera pas de ses amis, ne parvient que mal à combler sa libido; il entreprend plusieurs choses et ne persévère jamais (le terme est bon!).

De ressentir ou pas l'air; qu'il y en est un renouvellement ou qu'il soit trop doux. Allez le chercher plus loin! En ce moment il est morne, inexistant. Nous sommes abasourdis sous un ciel couvert et figé sans le moindre bruit. C'est comme si la terre était morte. Que les gens sont malades, perdus. Un silence écrasant, étouffant. Les contacts calmes, énervants, intérieurement. Comme si de toute façon nous étions forcés de communiquer; mais qu'on cherche tous l'isolement sans que ce soit réalisable. Il fait froid au chaud et inversement. Les plus actifs

deviennent les plus malheureux. Il n'y a rien à faire. Les plus attractifs sont les plus perdus.

On entend parfois rire et des voix. Convaincues de raison arrêtée aux murs des biens et quand entre ou sort un convive, rien ne change. L'ambiance écrasante l'emporte à part des aboiements de chiens. Ils rappellent gentiment le passé. A moins que l'on soit encore dans ce vieux temps. Alors que les jeunes sont si modernes. J'en vois bientôt des qui, une carte à puce incrustée dans le crâne, ne seront plus capables d'éplucher une banane!

Ce qui était futile devient primordiale et réciproquement. Mais que la nature meurt est toujours désolant! Et c'est le seul sens qui semble fonctionner en dernier. Pourtant tout continu d'empirer.

La vie est-elle la vie en ce moment ou hier? Et demain aura-t-il un sens par rapport à aujourd'hui? Le fondement des actes est toujours subjectif et c'est la seule liberté... A chercher ressemblance on s'enfonce dans l’erreur mais en joie... Demeurer dans son idée est la triste vérité salutaire du grouillement sournois de la vie.

C'est toujours difficile de se réveiller dans cette situation. Une situation sans travail. Je ne suis pas opportuniste pour un sou ni pour tout et je m'engouffre dans la pauvreté à petits pas. J'ai brûlé mes talents et je suis écarté, seul, je ne porte plus qu'un reste de chance; et sûrement même que j'en arbore trop par rapport à ce qui est...

Le bifteck du petit déjeuner me pèse sur l'estomac, le goût du café remonte... Je suis malade de vivre, mal dans mes jours, dans mes airs, mon corps. Je ne saurais pourtant partir où que ce soit désormais mais ne peux d'avantage m'assurer un avenir en restant... Usé déjà, affable, je ne supporte plus rien.

Malheureux, déprimé et triste, je n'aimerais que dormir sans vieillir, et connaître autre chose; quelque chose d'agréable qui m'entourerait ou me chatouillerait.

Comme soudain j'aperçois un énorme nuage blanc, magnifique! C'est le réconfort de ma journée, si courte...! Car la nuit va arriver et je ne pourrai dormir, hanté par l'échec et le désespoir.

Je n'ai envie que d'une cigarette, elle, que j'avais châtié, s'est déjà vengée!

Mort, je serais plus utile alors que je comprends n'importe quoi. Je n'aurais jamais du en être là _ Même si c'est un petit peu ma faute.

Je ne peux plus attendre, ni provoquer quoi que ce soit. La survie se fait dure et je n'échappe à rien. Il ne me manque qu'un socle pour être l'effigie de l'erreur.

Que l'on cherche à s'écarter un jour puis à se réadapter; c'est transitoire : Et d'accumuler sans cesse ces deux actions, c'est un mal-être, de la folie. S'établir, se réaliser n'est en fait possible que certaines fois dans la vie et quand on laisse passer cette chance, on demeure dans une succession de transitions inconfortables. C'est mon cas. Je crois que je l'ai voulu un temps. C'est certain. Et maintenant je suis piégé par ce vœu. Brutalisé par la nécessité de cotiser pour la retraite, la sécurité sociale, le chômage! Maltraité par un système et par sa société à qui sera le plus pervers...

Aimer vivre jusqu'à la respiration, écouter une chanson, manger quelque chose de bon... Se prouver un instant que l'on est bien vivant. C'est le résultat d'une agression permanente dans des buts indéfinis et j'en tremble de désespoir.

Réussir ou chuter; ne rien faire ou essayer, j'en meurs de regrets. Un réconfort ne fait que passer et le labeur doit rendre heureux sauf quand on a connu l'échange tendre d'un amour réciproque et les amitiés toutes chaudes et philosophiques.

Aujourd'hui souvenons-nous de cette époque comme pour se dire que maintenant c’est d'autres qui en jouissent.

Etre malade toute une vie mais croire encore au bonheur n'écarte qu'un peu les bonnes âmes qui vous verraient mieux je ne sais où!

Fatigué et en forme sans parvenir ni au sommeil, ni à gagner, c'est la rengaine de ma vie.

Je me suis tant plu au delà de mes rêves, que je rêve encore au delà du sommeil. La nuit a grondé mon cerveau qui s’était emmêlé, maintenant clair, comme rincé, il repart dans un crâne abîmé et contrôle une vie un petit peu chamboulée dont d'autres vies sont las (...)

Je regrette cette fin triste et cynique. Comme d'autres fins. Mais là où j'aurais à envier mon passé quelques fois, le désir d'un autre, un art adapté, un milieu accueillant, des études, du spectacle, de l'amour; mais ce passage a bien existé, quoi qu'il advienne.

Ma famille me dégoûte, tant je ne suis plus des leurs, tant personne ne l'est, et pourtant elle meurt... (En retapant ce texte, bien plus tard, je ne suis plus d'accord avec cette remarque!) Mes amis sont mauvais, nos cœurs sont fatigués, nos conversations désuètes, nos relations inadaptées. (Plus ou moins toujours vrai!).

Dans ce réveil nocturne, je m'aperçois d'une chose, cette nuit me rappelle une époque morose, dans une soie quelconque et rien ne reviendra. L'avenir est derrière déjà, l'avenir est bien glauque même s'il féconde d'autres artistes... Moi je fatigue d'essayer, d'arrêter, de reprendre; je fatigue de dire ou qu'on me dise. Le présent est grinçant, l'humour est bête, la joie se tarie et l'inspiration s'ensuit...

A peine les malheurs réconfortent qu'en essayant je me heurte à tout. Comme si j'étais Hitler réincarné et que les autres s'en doutent!

Non, je suis mort et m'ennuie loin de moi; moi qui était drôle, élégant et intelligent. Je ne peux plus rester simple et je n'ai rien de plus compliqué à essayer. Ma fin est plus facile que n'importe quel combat; j'étais probablement fait pour faire beaucoup et je n'ai pas réussi.

Pourquoi est-ce qu'on arrive à rien quand on ne marche pas dans ce qui nous a été proposé ?

Les questions phares sont devenues : « Dans quoi recherchez-vous du travail? » ou « Pourquoi est-ce que vous ne travaillez pas? » ; Comme si en plus de payer les magouilles et les dérives de nos dirigeants et de subir l'humiliation que nos jeunes idées et innovations ne soient en rien envisageables aux yeux des vieux cons; il nous fallait en plus savoir si l'on préfère être ingénieur pour une start-up de salauds ou cadre dans une multinationale d'enfoirés, voir ouvrier manutentionnaire ou logisticien fêtard, commercial camé pour le plaisir de fréquenter des petits étudiants crapoteux le week-end comme si outre l'abrutissement des jeux vidéos et des films ultra-violents affables, il était question d'avoir un quelconque plaisir, argent ou pas, à l'intérieur de ce pays. Alors que la moindre tentative de s'établir et rendue quasi-impossible sans s'endetter de manière à ne rendre que plus esclave et corruptible le moindre sujet.

Sans compter le scandale et la honte de faire des citoyens des biens de gestion voir pire, des produits de business en les soumettant non seulement à de mauvaises alimentations mais aussi à des programmes culturels sans culture aucune et laisser les jeunes dans une telle dérive qu'ils croient honorable le moindre bourgeois duquel pourtant il m'irritent les mêmes revenus...

Il est temps d'expliquer à tous les mauvais, à tous les excités, à tous les névrosés, les dangereux, qu'ils ont des droits, dont ceux de la paix, du respect, du travail, des plaisirs et de l'argent; de l'amitié, de prendre leur temps, d'êtres doux, de ne pas polluer...

Mon incontexte.

Nous avons besoin de confort pour être heureux. A moins que le bonheur apporte du confort? Par exemple, on soigne des symptômes psychologiques par des traitements chimiques; qui libèrent la tête de maux et nous permettent d'être aptes (...)

L'aventure avec un grand A, comme celui de l'anarchie est toujours un rêve... Moi je la vois douce, calme, bienfaitrice. Parce que l'on essaie que ce soit le quotidien qui soit agréable! Alors que les caractères de chacun sont si différents; leurs sentiments si brutaux que l'ambiance s'ensuit.

A moins que tout soit parfait comme ça? Dans ce cas c'est chouette : on peut être aventurier ou anarchiste (voir les deux) et s'en trouver fier. Mais comment occulter le reste; cette sauvagerie culturelle, politique, économique et sociale? Alors! Pourquoi la drogue libère en emprisonnant comme la religion?

J'ai été diminué, calmé, bousillé tout en continuant de m'estimer! J'ai été superstitieux étant enfant. J'ai été rancunier. J'ai été paresseux. J'ai eu tous les défauts possibles et pourtant j'ai tant d'honneur d'être moi-même. Je suis convaincu qu'il faut être un vilain pour être quelqu'un de

bien. Et en croisant d'autres vilains, ensemble, nous faisons des choses extraordinaires.

L'ordinaire est à la sophistication. Tous ces grands penseurs qui ont critiqué les sophistes nous auraient conduit au matérialisme comblant ou compensant l'amour, le rire...

Il y a des chances pour que je me sois perdu en moi-même par humilité. De ne plus savoir s'il fallait adhérer, réfuter, participer ou s'extirper mais de quoi? Est-ce qu'au moins on permet ou on demande à des astronautes de réfléchir, de faire de l'esprit en profitant de leur recul?

Est-ce que je peux écrire un roman sans fiction? Sans contexte classique de lieux, de personnages matérialisant une critique contemporaine, mon roman serait-il plus navrant que les autres?! Moi qui respecte la littérature, je ne sais si les vrais bons auteurs dépassent les cinq ou dix dans toute l'histoire de l'humanité! Et c'est pour eux seulement que je perdrais mon enthousiasme à ébranler cette névrose propre au matérialisme qu'est l'intellectualisme planqué? Ou faut-il que j'empêche dans ma vie toute planque qui ralentit l'affrontement de l'ordinaire?

Je ne supporte pas les histoires inventées. Sans pour autant idolâtrer Gide! Pourtant lorsqu'ils ont essayé de raconter l'histoire pour la première fois, les hommes ont mystifié des êtres et des actes. C'est un fait, une réalité qui explique pourquoi nous sommes passés de croyances spirituelles à l'adhésion matérialiste du superficiel. N'y aurait-il que la philosophie et la poésie de profonds ? La philosophie et la poésie. La philosophie et la poésie. Laquelle est la plus forte? Je vis pour elles. Je me suis disputé et j'ai rompu avec chacune de mes petites-amies pour ça.

Remplacer un dieu ou des dirigeants par la réflexion, pour la beauté des sens... est-ce plus courageux? Manquer sa vie (aux yeux des autres) pour ses propres sensations, telle est la réalité des poètes. Un frisson d'orgueil m'en saisit la peau et me laisse songer qu'il y a trop à faire pour être vraiment heureux.

Cherchons le bon sens au côté des journalistes, des historiens, des scientifiques. Arrêtons de fabriquer des besoins, des carences, des problèmes en contournant nos interrogations sensibles. Il n'y a pas le moindre mal à la tendresse, à la gentillesse, à la douceur; ni non plus de mal à la révolte, à la décadence, à la marginalité! Les artistes le prouvent (...)

En sociologie on peut prendre un individu au hasard dans une population pour exemple, ou comme source d'étude. En philosophie populaire on dit qu'il ne faut pas prendre son cas pour une généralité.

Si je considère ma vie comme celle d'un poète, est-ce que mes actes ont un intérêt? Mes pensées, ma maladie, peuvent-ils jouer un rôle intéressant dans la littérature? C'est en décidant que oui, et ca n'est que volontaire, que j'oblige mon histoire à demeurer actrice de poésie et de philosophie.

Je recherche depuis de nombreuses années la réflexion sans me retirer dans des lieux appropriés tels que des temples, monastères etc. car je considère les sociétés civiles comme des supports fondés et inébranlables de confort moral. Le confort moral m'est plus cher que celui matériel parce que l'utilisation d'objets et de lieux me désoriente. Je change d'avis constamment en fonction de l'organisation et de l'attitude en groupe ou seul; cas d'échanges et de production qui doivent servir un intérêt... lequel doit-il être financier ou ludique? Pratique ou moral? Calme ou violent? Où faut-il panser, où faut-il frapper? Je me refuse à citer des auteurs puisque jusqu'ici je crois qu'aucun n'a convaincu judicieusement le monde de s'améliorer. Je sais simplement que les pires de tous sont ceux qui ont tenté de convaincre que les individus naissaient mauvais et qu'ils leur faillaient des droits et des devoirs institués donc par des êtres éduqués à penser, à corriger en eux et autour d'eux des sentiments naturels et innés. Nos cultures étant brimées, corrigées, sanctionnées depuis des lustres l'homme et la femme perdent leur confiance et leurs intimes convictions jusqu'à participer plus ou moins sans s'en rendre compte à l'anéantissement de leurs réels besoins d'amour, de sexe, d'entre-aide, de complicité, de partage, de spontanéité.

Dans un monde anarchiste d'ailleurs, nous oublierions vite le stress, la concurrence, la manipulation, la haine, la dégradation de la nature, puisqu'il n'y aurait plus que du bon sens et de l'entente. Chacun vaquerait à ses passions qui seules deviendraient occupations. La confiance en l'Homme serait rétablie et l'idée frustrante ou exaltante d'avoir plus ou moins qu'un autre serait remplacée par l'envie que tout aille bien!

Rien n'appartiendrait à quiconque de sorte que partout où vous vous déplaceriez, vous seriez chez vous, bénéficieriez et participeriez à votre convenance de l'endroit sans jamais craindre quoi que ce soit outre des catastrophes naturelles ou d'erreurs humaines (en cas d'accident). En cas de crime, on s'apercevrait vite que la culpabilité condamne bien plus que la sanction et si besoin de sanction est ressentie par un parti, il n'aurait qu'à se venger librement, au risque d'éprouver de la culpabilité à son tour.

Les dialogues? Bien-sûr, mon roman est affreusement pauvre de dialogue... Mais ne les entend-t-on pas et trop dans les cafés, rues,

transports, magasins et tous ces lieux publiques! Moi, ils me sortent par les yeux! Vraiment, j'aime les gens mais quand ils se taisent! Ou s'ils se donnent en spectacle... Mais leur conversation est si pathétique! Pourquoi? Parce que l'on décide ou pas de s'entendre. Si l'on veut s'entendre il faut aller dans le sens de l'autre, ou le manipuler. J'aime mieux entendre des affrontements..! Des débats; lorsque chacun reste campé sur sa position et tente de convaincre celui qu'il croit abrutit.

Ah les filles, les femmes! Elles sont si intègres dans leurs idées! Comment les aimer dans leur intégralité? Il y a leurs formes, leur peau, leur voix, leur parfum, leurs gestes, leurs attitudes... mais aussi leur adhésion aveugle à leur milieu. D'ailleurs les hommes ont leur adhésion à eux-mêmes qui, je l’admets, peut devenir agaçant! Bien sûr, il y a toujours quelques vieilles louves qui sont à l'aise d'un milieu à l'autre mais pour le coup sans besoin de sentiments (je ne voulais pas faire de jeux de mots!).

Non, je ne peux pas écrire de roman. Je n'adhère pas aux dialogues et n'ai nulle envie de manipuler et d'exploiter des personnages; je n'aime pas la psychologie des gens. J'aime leur fragilité, quand ils ne savent pas ce que sont d'autres situations, d'autres approches; que moi grâce à ma maladie je connais et continue d'explorer...

Je n'ai pas de chaire en philosophie et ne connais pas le millième de ce qui a pu se faire dans la discipline; mais je suis philosophe par nature, c'est encore mieux. Peut-être que j'aime la vie plus que la norme à cause d'un choc physique étant enfant ou d'être celui qui a remplacé un mort-né qui m'a donné sa place (...)

On a sûrement déplorer depuis la nuit des temps la manipulation des gens par les dirigeants et leur priorité à ce qu'il y a de mieux, de meilleur. Aujourd'hui non seulement la situation est la même mais avec des classes intermédiaires. Comme celles des industriels qui arnaquent ou carrément raquettes (pour le cas des distributeurs de commerce électronique ou de l'énergie) et de la manipulation des lois et de la justice. On peut prendre ça avec philosophie ou recul lorsqu'on sait que des concepteurs, des inventeurs mettent au point des objets et structures qui rivalisent avec le luxe et tendent vers l'égalité; mais il y a moins de relativisme possible face à l'incitation au suicide...

L’incontexte.

Il suffit de partir de ce qu'on nous laisse savoir. On nous laisse savoir ce qui est dans les livres. On nous laisse savoir ce que l'on voit est entend. On nous laisse savoir ce que l'on touche et goutte. On nous laisse savoir ce que l'on ressent.

Qui est « ON »? Cela ne revient pas à demander « qui sommes-nous ?»...

Je sais que les plus grands dictateurs étaient très cultivés. Je sais que les plus grands penseurs croyaient en la vérité; que tous voulaient le bien... Je sais que le scientifique de base veut comprendre l'inconnu et que tout comme l'homme d'État et l'intellectuel il aspire à la reconnaissance. Une reconnaissance de travailleurs? D'employeurs? De femmes? D'hommes? De leurs enfants? D'artistes? De journalistes? De Dieu?

Peut-être qu'il y a dans l'ordre : l'amour, puis l'interrogation, la connaissance et enfin le pouvoir. Le pouvoir est manipulé par la richesse, le savoir sert l'amour, l'amour s'apprend, la fantaisie vous surprend! Elle semble vous tirer vers le bas et lorsque vous vous croyez anéanti, l'estime de soi arrive à la rescousse, elle vous dorlote, vous réconforte avec un petit sentiment de honte; alors que vous vous morfondiez, vous vous rappelez soudain votre affront du temps, des évènements et vous ne savez plus pendant quelque temps si vous êtes imbu de vôtre personnalité ou si vous vous sous-estimez. C'est là qu'est possible la richesse. Elle ne fait pas bon ménage avec la beauté intérieure, c'est connu... On ne voit que trop cette image fabriquée que vendent les artistes d'eux-mêmes. Si chacun de nous gagnait ce que gagnent certains artistes en fonction de notre intérieur, le show-business serait de la politique! Et nous des vrais êtres de valeur! Au lieu de cela nous sommes des ouvriers. Nous sommes tenus en laisse non pas par l'argent mais par le phénomène social. Tout chômeur de longue durée qui n'a pas d'activités et un minimum d'échanges est guetté par la dépression, puis la (dite) folie. La folie, c'est se rendre compte que le monde est « perdu ». S'apercevoir qu'on est tenu debout par un système qui extermine, qui dévaste la nature, qui abrutit toujours plus, jusqu'à ce que la société se dénigre elle-même... jusqu'à ce que les membres de cette grande famille se classent et se distinguent, s'insultent et s'humilient, ne s'aiment que par besoin, puis croient au confort. Prenons l'exemple d'un enfant maltraité : pour lui la vie est supportable, il ne sait même pas que sa vie est anormale et il a des moments de joie dans sa vie; voir devient masochiste. Même s’il est brillant intellectuellement ou s'il est précoce, sa faible structure physique et sa force psychologique (ou l'inverse) ne se comblant pas suffisamment réciproquement pour remplacer l'amour, et si amour il n'a reçu, amour il ne pourra donner. Au premier cas de figure qui symbolise ce qu'il a accumulé de frustration, il reproduira sur un ou une camarade ce qu'il vit. Si la situation ne se présente pas, il découvrira néanmoins la singularité de son enfance. Dans les deux cas il retournera ses capacités en armes contre les autres ou contre lui-même.

Il semble que le citoyen soit maltraité. Et comme tous parents qui maltraitent, les dirigeants montrent une certaine transparence, arborent une certaine dignité de princes liée à leur confort matériel et financier en mesurant une qualité de vie qui se distingue... (De leurs souffre-douleurs)

La différence entre le « nous » et le « ON »; bien que le sachant depuis nos premières leçons de français, est que le « ON » ne comprend pas

normalement la personne ou les sujets qui l'expriment. Il est rangé dans les troisièmes personnes du singulier, au côté de « il » et « elle »... Pourtant nous disons souvent « ON » pour dire « NOUS ». Ce « ON » accusateur, nous le retournons contre nous.

Le peuple qui gouverne, non pas depuis 1789, mais depuis qu'il sait dire « NOUS » ne peut pas endosser toute la responsabilité de son pays et décide d'employer le « ON » pour dire « ILS », « Ils » les responsables...

Si par un déferlement de révolte nous anéantissions le pouvoir, la justice et la loi de l'économie; nous subirions des symptômes de manque et des envies d'héroïsme, de solidarité, de partage, dont nous n'avons jamais eu l'habitude. Les choses iraient alors anormalement trop bien...

Même s'il y aurait des sursauts de recul, de retour en arrière au moindre désastre, poussé par des groupuscules de frustrés qui ne trouveraient pas leur compte dans la liberté et désireraient voir les autres punis et jugés à nouveau. Mais ces sursauts iraient en s'atténuant devant l'étendue de bien-être et de bon sens qui privilégieraient les sciences, le progrès, l'écologie, les arts et les services. Comme personne n'agirait plus pour de l'argent qui eut servit la consommation, le plaisir et la survie autrefois; c'est directement la consommation, le plaisir et la survie qui ferait agir. Très vite les consciences admettraient que l'égoïsme et la violence ne feraient qu'appauvrir la situation et les banniraient de leurs habitudes. Nous verrions alors toutes sortes de groupes créant toutes sortes d'époques et de modes toutes plus enrichissantes et intéressantes les unes que les autres, imprégnées par simonie de réflexion et d'actions entretenues par la communication, l'échange, la spontanéité, l'amour, l'envie, la joie, le dynamisme...

Il y aurait toutefois pendant un certain temps des restes de violence, des actes de sabotage, de pillages commis par des êtres encore stigmatisés par le système actuel jusqu'à ce que l'absence de sanction délégitimasse peu à peu le besoin mégalomane et d'appropriation.

Tout étant accessible, le besoin deviendrait plaisir de construction, de bâtissage, de fabrication, de rénovation, de restauration et de partage.

Il n'y a rien de plus isolant et triste que d'être le seul à posséder quelque chose qui vaut trop pour être partagé. Si rien ne vaut plus la moindre valeur alors le bien devient la propriété de tous. Le désintéressement devient loi. La loi n'a plus de caractère punitif, autoritaire et restrictif puisqu'aucun acte ne nuise à autrui.

La maturité ou l'équilibre n'ont plus à être inculqués par la force de l'éducation sévère, souvent vicieuse et perverse; ils deviendront petit à petit instinctifs ou innés.

La crainte d'adopter l'Anarchie, c'est la même chose que la peur de se faire arracher une dent pourrie qui fait souffrir mais avec laquelle on est habitué pourtant à vivre; on à peur alors de ce passage désagréable qu'est l'intervention d'autant que l'anesthésie dans le cas du passage à l'Anarchie n'est endossée seule que par le peu de manœuvre possible des journalistes annonçant et dénonçant quotidiennement les délits mafieux des chefs d'États, dirigeants, responsables et actionnaires sans pourtant que les brutalités et cette loi des plus forts ne cessent et empirent à cause de l'argent.

L'Anarchie, ça n'est pas la loi du plus fort, c'est que tout le monde est plus fort. Comment la déclencher? Il faut la déclarer lors d'une élection par exemple. Le candidat anarchiste étant élu, sa nomination annule immédiatement l'État et l'économie (ainsi que la fonction supposée du dit candidat). Le pays entre alors dans la liberté. Il devient de ce fait la bête noire de tous ses partenaires et allier qui ne peuvent plus compter sur aucun échange monétaire avec lui.

C'est à partir de ce moment qu'il faut que l'ambiance se généralise au plus vite en un exemple de havre de paix et de symbiose. La démonstration de cet état d'effets doit être rapide pour que les populations alentours et des principaux partenaires se prennent d'imitation et qu'ils renversent un à un leur gouvernement et nous permettent à nouveau l'échange des biens et services mais cette fois sans économie ni bourse.

Le risque évidement est de se voir attaquer par ceux qui s'imagineraient que nous soyons affaiblis; chaque acte de violence ou de détérioration pris pour cibles par les médias, filmés, exploités, exagérés par les autres pays pour faire croire à l'échec de notre liberté et légitimer blocus et envahissements, interventions lourdes de tous les côtés, comme c'est le cas en Irak, côte d'Ivoire, Haïti etc. Mais on ne peut rien faire contre une population qui sait qu'elle a raison. Et ce serait à nous de montrer l'exemple. Les français qui ont été parmi les meilleurs guerriers de l'histoire, parmi les plus grands révolutionnaires, nous qui comptons le plus de fédérations anarchistes, de syndicats, de partis politiques, qui avons depuis toujours les plus grands artistes, les meilleurs critiques, les plus grandes personnalités et les plus grands caractères que l'on puisse trouver sur Terre; nous sommes prêts à montrer l'exemple de liberté et assurer notre auto-défense par les poings, avec nos dents et nos ongles contre ceux qui nous la saboteraient. D'autant que l'armée n'agirait plus sur ordre mais avec le cœur...

On peut y voir une déclaration de guerre mais dans l'esprit des gens bien souvent, celui qui déclare la guerre c'est celui qui donne le premier coup (physique) et non celui qui le fait se générer.

L'exemple type est celui du doigt tendu chez l'adulte et de la langue tirée chez l'enfant et qui atteint pourtant assez profondément l'autre pour provoquer la bagarre.

Il est grand temps de tendre nos majeurs à l'argent et à ses acteurs! Qui pourrait continuer à vouloir être juge, policier, gendarme, directeur et gardien de prison, contrôleur des impôts, percepteur... sans salaire?! Et surtout sans plus aucun texte de loi? Les potentiels agresseurs ne craindraient-ils pas plus leur éventuelle victime? Et quel serait le but de violenter quelqu'un puisqu'il n'y aurait rien à lui prendre de mieux que ce que l'on pourrait soi-même créer?

Prenons le cas du viol puisqu'il revient à chaque débat en force comme pour sauver la face de la justice: pour en arriver à violer quelqu'un ou un animal il faut être incapable de satisfaire ses pulsions par le béa-ba de la sociabilité. Premièrement, cette dé-socialisation est le fruit du choc entre la concurrence de la réussite et celui de l'abandon de sa propre mise en valeur suffisante à plaire... C'est donc le système actuel capitaliste et civiquement trop rigide qui génère une partie de la population qui est contrainte à des actes brutaux comme pour tenter de ramollir en vain ce syndrome social aux tendances religieuses et expulsives de ceux qui veulent que les choses soient structurées et conventionnelles. Ceux là mêmes qui malgré leurs sanctions et leurs châtiments encore plus vicieux que des crimes naturels font en sorte que les réfractaires se fassent justice eux-mêmes dans des lieux conçus pour (prisons) pour ne pas trop se salir les mains et sans en avoir vent. Ceux-là mêmes qui pourtant encore trouvent à se plaindre et nous en arrivons au deuxièmement, que les criminels récidivent donc, que non seulement le système démocratique républicain fabrique des violeurs, des trafiquants et des mafieux mais se trouve incapable de les faire changer.

Jésus, s'il a réellement existé a bien essayé de faire changer les choses mais son combat a été déformé, ou pire son existence a été inventé à des fins stratégiques et son histoire et son interprétation modifiable à l'instar du moment et de ses intéressés (quelques familles dans le monde). Ne me demandez pas de noms, et d'ailleurs qu'est-ce que cela pourrait changer? De savoir que quelques dizaines de personnes sur sept milliards arrivent à faire en sorte que la moitié de ces sept milliards vivent relativement bien, malgré leur masque greffé par leur propre environnement et à qui il n'est nul besoin de le poser. Les cultures étant suffisamment modelées depuis 40 000 ans qu'elles s'auto-condamnent à ne pas enlever leur masque d'argent. Et l'autre moitié de ces sept milliards portant elle le masque d'amour vit pourtant bien aussi. Ne voit-on pas tous ces sourires et tous ces yeux pétillants de confiance à tous ces peuples filmés de temps à autre qui vivent dans la misère matérielle et la dénutrition qui n'est générée que par la présence du masque d'argent?

Le plus pitoyable à la rigueur n'est pas que quelques dizaines de personnes vivent dans le lucre en jouant le destin des peuples entiers comme on mise une poignée de billets au casino; mais c'est que les milliards de pauvres que nous sommes (pauvres parce qu'inconscients aussi) admettent et entretiennent volontairement tous ces massacres, guerres, empoisonnements, dévastations... pour continuer d'avoir des élites, des maîtres! Et dire que l'on critique les royalistes! Les dictateurs! Les fachos! Pire, la Corée du Nord!

Quand on sait que la loi est suffisamment riche de formes qu'elle en devient manipulable à souhait par ceux qui pour le vice s'y intéressent, puis sont employés par ceux qui en ont les moyens... pour qu'au final le citoyen, quand il n'est plus directement en proie à des actes de guerre (quoique...) se retrouve victime d'industriels qui le soumettent -avec la bénédiction de la bourse- à des dérivent de chimie, de péremption, de trafics et modifications génétiques sans quelconque certitude ni assurance que ces pratiques soient bonnes à court, moyen et long termes et somme toute réduisent leur prochain à l'état de cobaye! Que des constructions mobiles ou immobiles soient négligées, que des soins médicaux, chirurgicaux les plus avancés restent réservés aux classes supérieures, que les gens les moins riches sont ceux qui vivent dans les endroits les plus bruyants (long de voies ferrées, proximité d'aéroport, d'autoroutes) et avec les isolements et les insonorisations les plus critiques et sans confort (je me demande même si les matériaux de construction ne sont pas volontairement ridicules pour humilier le citoyen, mais je n'ai pas de preuve!) sans parler de la dénaturation du paysage en ne faisant pas d'efforts pour que les communautés se fondent dans l'environnement.

Et ces gens les plus pauvres n'ont pour seule distraction que des variétés télévisuelles et radiophoniques pitoyables, une apologie constante de la peur et la démonstration pénale dans la presse, les médias... jusqu'à faire de chacun une personne méfiante et méfiée de et par son voisin; ou qu'il faille une démonstration exagérée de sa bonne conduite et de ses bonnes intentions empruntée lamentablement aux protestants... pour ne pas être trop précipitamment fiché aux renseignements généraux et affligé d'une peine certaine au moindre faut pas en conséquence d'un jugement tout puissant et en tout cas bien plus sévère que celui de Dieu (jusqu'à preuve du contraire), qui permet aux autorités compétentes, puisqu'on ose les nommer ainsi, de juger de ce que vaut l'accusé!

Mais de toute façon nous aurions tord de croire que des coupables sont à punir, car de toute évidence, le mal ne se répercute que paradoxalement et ceux que vous voudriez condamner eux voudraient probablement en condamner d'autres et c'est dans leur attitude que se répercute comme

dans la votre l'explication. Vouloir rechercher la raison explique d'être à l'origine hors de sa lucidité.

La société à son respect. La société ne peut pas perdre sa sociabilité sous aucune politique. Nous aurions tord de croire que la notre en empêche. Pourtant nous fabriquons du bonheur là où nous pouvons le perdre. Moi je ne tiens plus mon bonheur que dans la lucidité qui est au bout de mon stylo. Les exclusions ou plutôt le sabotage des groupes en est la preuve. Essais la raison au sein des tiens et les tiens se dispersent... Si tu es de ceux qui se dispersent essais de rassembler les tiens... Et voilà comment se confrontent deux sentiments au fil des années, qu'importe l'ordre et qu'elle tendance fut le premier car nous ne semblons capables que de changer cette tendance!

A moins que cela vienne inexorablement. Que nous nous rassemblions sans oublier les nôtres. Ce que semblent faire mes amis journalistes, quand ils informent de la santé de la terre (...!) J'ai l'impression de me prendre pour Dieu en écrivant ceci!

Le luxe de chercher à faire des choses intéressantes ou à avoir du plaisir le plus possible est un luxe que tout le monde connait à un moment donné dans sa vie. Même aux populations les plus pauvres du monde. Ce luxe nous est interdit la plupart du temps par toute une nécessité d'actions « vitales » et toute une mentalité qui oblige chacun de nous à s'auto-corriger pour entretenir un « intérêt » commun qui n'en est pourtant pas un. Celui de vivre en entretenant la loi de l'argent qui promet le « luxe ».

Comment voudrait-on que les autorités soient honnêtes dans un monde d'argent? Or les hommes d'affaires ne sont pas plus respectables que les autres. Imaginez ce que peut ressentir un multimilliardaire lorsqu'il est en contact des autres... Ne serait-ce pas principalement la peur de retombées de tout ce qu'ils commettent ou font commettre... Ils sont sans-doute piégés par leur puissance, à devoir manipuler des foules, des compagnies, des religions, des armées pour se sauver tout bêtement eux-seuls ou l'un de leur proche enlevé et/ou menacé de mort et autant de dérives choquantes qui affabulent artistes, jeunes et bourgeois tant ils la rejettent, la critiquent, la combattent et puis y voient des membres de leur propre entourage y adhérer plus ou moins, ci ou là_ critiquent les minorités révolutionnaires et militent contre des lois!_ les plus lucides deviennent exclus et/ou passent pour fous jusqu'à le devenir tandis que les autres critiquent le progrès ou la conquête spatiale tout en disant : « Il faut bien vivre_ Il faut bien bouffer_ Il faut bien aller travailler_ On a besoin de la loi_ On a besoin de règles_ Ils faut bien des policiers_ Il faut bien des malheureux » (Ça ressemble presque à des paroles de Didier Super mais c'est la philosophie du peuple qui engendre l'humour! Le meilleur humour naissant souvent de l'absurde...)

L'endoctrinement est fabuleusement passé dans les mains de ses propres victimes. Les victimes elles-mêmes du capitalisme vantent les mérites de ce système.

Voilà la réelle décadence! La décadence n'a rien à voir avec l'oisiveté, le plaisir ou la recherche d'activités intéressantes mais pourtant ces derniers (comportements) sont bannis par l'exclusion, le chômage, la ruine ou le non-accès aux biens et services qui sont dus à chacun; et c'est en cela qu'est la décadence. Il n'est nul question d'efforts, de mérite, d'estime ou autre superlatifs masochistes pour accéder à ce qu'il y a de mieux pour soi. Ce que nous voulons nous est du.

« La liberté des uns s'arrête où commence celle des autres » est une règle qui cautionne la loi alors qu'il s'y cache avant tout un besoin : celui d'être tranquille. Or la tranquillité aujourd'hui n'est-elle pas hors de prix? Donc nécessitant ou de la chance ou du travail dévastateur.

Le travail dévastateur.

L'origine du travail est une activité délibérée de l'homme à réaliser en groupe ou seul de quoi nourrir, loger, habiller et améliorer la qualité de vie de la société. Malheureusement le travail de nos jours tend à changer radicalement de définition en ceci:

Travailler maintenant, c'est se sentir obliger d'exercer une activité plaisante ou non ou tout au plus devoir développer des stratagèmes de concessions afin de satisfaire les fantasmes économiques d'un entrepreneur dans le soucis de ne pas être exclus du grand parc d'attraction développé (on ne manque pas de nous signaler les interceptions de convois d'immigrants clandestins qui risquent leur vie pour venir jouer avec nous!)

La remarque serait impertinente si l'humanité savait respecter la faune, la flore, l'environnement... Mais nous pouvons observer que l'argent que le monde a associé et même suppléé à la force du travail ne réussi pas, ni aux individus ni à notre berceau.

Jusqu'ici dans nos expériences, qu'elles soient techniques, pratiques, logiques etc. le bon sens a voulu que l'on abandonne ce qui ne portait pas ses fruits... mais il faut croire que l'imagination du plaisir, l'inspiration du bonheur avec toutes leurs probabilités possibles passent lamentablement

par un entonnoir si obtus, si étroit, tel une souricière, un coupe-gorge suicidaire forcé qu'est le besoin d'argent et qui autorise à créer l'enfer.

Le sadisme des gens les plus puissants du monde réside en ce qu'ils obligent l'humanité à se fractionner en clans hostiles les uns aux autres.

Pensées annexes.

Je n'ai que trop d'inspiration. Puisque même les choses sérieuses m'attirent.

Il en est une, celle d'être fiancé et puis soudain, elle est exclue par le réflexe d'être perplexe. Qu'adviendrons-nous avec ma façon d'être, toujours si faible et indécis ou pour si peu... Mais non, ca n'est pas ce que je pense!

Je me perds dans mon cerveau jonché de trous. Des trous d'amour, des trous de haine, trous d'ambition ou de révolte. Mais ceux sont bien des trous! Car aucun n'a de réel fond... Peut être l'ennui, est-t-il leur lien? Ou la chimie de ma médecine une reboucheuse bien maladroite... Je me comprends.

Mais quand je parle (ca n'est pas écrire), je semble perdu et envoûtant, d'entrainer qui, passe par là faute de tout le monde, un monde si haut. Que je les aime tous ces discours, provocateurs, évocateurs, ensorceleurs... Je me gargarise de mes échecs, soit disant "loin" de mon départ. Un beau gâchis!

C'est drôle. Je suis en vie et bien ici. Parmi les autres et leur histoire. Sur la même terre que tous ces grands hommes que l'on admire, que l'on bannit, que l'on regrette. Je foule leurs territoires, l'un après l'autre, vis leurs actions, y mets du mien. Je suis tout à coup légitime de mes âneries, de mon petit être, de ma fantaisie à mon gré.

J'aime leur parler, je les honore et je déplore ce que je veux. C'est important. Je ressens que plus on est nombreux, moins chacun à d'importance. Et je dois jouir de ce souci d'être à ce stade de l'évolution, sur une planète si curieuse. Il me faut parfois un artifice qui me maintient entre les trous et ainsi voir la vie de rêves qui bouillonnent à la surface de ce globe, inimaginable...

J'aime donc ce monde que j'inspire à mon échelle, y cherche jouissance comme on me doit, entre les lois, en tout bon homme, j'ai le droit. Et puis je pense que l'on fait, à sa façon sa part d'actions. La mienne est quête de raison, d'explications et de fusion(s)? Parfois je crains d'être exclu. N'avoir pas plu et m'endort si mal, que même inconscient la foule continue, à me saisir de farces moles, à leur image, ils sont mesquins.

Pourtant bon joueur, je réagit, oubliant vite l'aventure. Je calcule un parcours de gloire dans toute branche de boulot! Une victoire stupéfiante et juste. Laissant place à ma fiancée, que je commençais à oublier... Elle serait belle comme les autres mais toute différente en somme. D'être celle qui croit en ma vie, qu'elle est des yeux cela suffirait, ou des oreilles Ouissant mes dires, ou bien les quatre mais le même avenir.

Je rentre de Russie, ce qui est écrit au-dessus date de plusieurs années. Je me souviens que je voulais faire une recherche philosophique un temps à travers le monde...

J'ai voulu me battre contre l'argent; contre ce qu'il oblige et je ne suis d'ailleurs toujours pas résolu. Il y a une confusion, un mélange entre bonheur, liberté, sexualité, et richesse ou pouvoir. La culture des familles, puis des régions, puis des pays, puis du pouvoir doit être remise en question. Le rôle des uns vis-à-vis des autres; des meneurs, des donneurs de leçon (j'en suis un), et l'idée de sécurité, de conservation de son patrimoine et des siens est un poids.

J'ai tenté un texte que voici : (il est très incomplet et aussi impertinent qu'un poème)

L'impossibilité de l'existence.

Quand on rencontre la personne qui nous permet d'être ce que l'on voudrait, il ne peut arriver ou ne pas arriver le produit identique ou le manque de persévérance de ce que serait la réalisation.

Exemple : Un bisexuel qui désirerait être un mari reconnu et qui rencontre une femme qui désire vivre avec un homme reconnu sont voués à concevoir un ou des enfants qui voudront la même chose ou ne pas avoir d'enfant et se réaliser.

Explication : Vous pourriez changer la donne en autant qu'il puisse exister de tendances et de liaisons plus ou moins hétéroclites ou homogènes; la famille est l'in-aboutissement de la réalisation car sinon il n'y aurait pas de reproduction... Donc l'humanité est l'ir-réalisation de la réponse qui prouve que l'existence est une question.

Si l'on existe pas avant sa naissance et plus après, a-t-on vraiment existé? Qu'est-ce qu'être la question?

Quelques jours plus tard, j'affirme que nous avons ce que nous avons voulu; Nous savons parler de nos conditions et surtout de notre région, de notre pays... Les gens mettent toujours en avant le beau, là où ils sont parvenus, et ils critiquent ce pourquoi ils n'arrivent pas à jouer de rôle. Les politiques, par exemple, ayant un point d'action sur la sécurité intérieure, aiment mettre en avant l'insécurité; et cela dans tous les pays que j'ai visités. Les citoyens, les demeurant critiquent eux aussi, par impuissance...

Bref, nous vivons sur un monde qui utilise le mal pour ses propres intérêts.

Et tout le monde en vit à part les principaux concernés: nous! Les journalistes et les artistes, qui mènent les mêmes combats; ceux de la vérité et de l'amélioration sont de plus en plus violents. On soigne le mal par le mal en critiquant l'anarchie!

Je suis retombé sur un recueil de poésie de mon grand-père communiste; Marcel BRUNEL. Il attaquait avec virulence les anarchistes parce qu'il avait été lui un travailleur et qu'il croyait au résultat, au respect des ouvriers... Car quelques années auparavant, l'égalité du respect se ressentait encore; aujourd'hui, c'est seuls le portefeuille et le costume qui impressionne et qui préserve de la dérision..!

Autrement dit, je ne sais pas si c'est l'anarchie qui mènera au communisme ou l'inverse! Mais dans les deux cas je suis confiant. Tant que l'être humain ne sera pas tout à fait «fabriqué» dans des laboratoires, il aura le dessus sur ceux qui le manipulent. C'est toujours la production des masses la richesse. Et c'est celui, c'est ceux qui détiennent la richesse qui décident. Je parle bien de la richesse intérieure des gens et de leurs gestes. C'est cela la vraie richesse. On ne peut pas enchaîner tout le monde... Même avec la surconsommation, la sur-information, la sur-beauté de l'art qui trouvera toujours à s'exprimer.

C'est de s'ouvrir aux autres, notamment, en restant à l'écoute du monde et sans attente de retour que notre pays restera la France. Faire parti des quatre pays les plus importants d'Europe! Ça n'a la queue et la tête que d'un chien! Être le «plus mauvais élève», en matière de P.I.B., de je ne sais quoi... tout le monde s'en fout!

Mais que la France soit citée dans toutes les conversations du monde chaque jour, là, et là j'en suis témoin, c'est pourtant vrai... Dans le monde entier, tous les jours on parle encore de Napoléon, Montaigne, pour ne citer qu'eux!

Et plus récemment, que ce soit les célébrités brillantes, sans idées mais de talents ou des révolutionnaires frustrés; nous sommes toujours là!

Ouvrez vos maisons, sortez! Tout ce qui vous retient, d'internet à l'administration, tout est régis par des spécialistes de la mise au point et de la mise à jour... Vous n'avez à réfléchir ou agir qu'à et pour vos familles, vos amis, votre culture.

Débarrassez-vous de tout ce qui vous emmerde! Imaginez que dans le pire des cas, une grande bataille n'a que du bon... Si certains -et certains voudront garder les rennes bien tendues- nous brident; ils basculeront à notre première ruade... Devenez mafieux! Il ne s'agit pas de tuer des gens, mais de vous imposer chez vous! Croyez-vous qu'il puisse y avoir assez de percepteurs, d'huissiers, ou autres vermines se nourrissant de pourrissement pour nous sanctionner tous?

Non, les meilleurs sont encore les plus nombreux; ces NOUS. C'est nous qui faisons la France; cette culture, cette langue qui chante aux autres la beauté de la rencontre, des vérités. Partout ailleurs, le français est la langue qu'il faut apprendre pour «le must», pour être considéré comme élégant, comme intéressant; bien sûr, nous, nous apprenons l'allemand et l'espagnole pour les mêmes raisons; mais ne parvenons jamais à être sûr

de notre français (...) Nous ne sommes pas sûr de nous. Nous nous auto-critiquons en permanence. Comme les russes. Comme nous frustrons les autres! Mais aller voir, puisque vous ne me croyez pas!

Alors oui, nous pourrions aussi continuer comme ça... Seulement la France se réforme depuis toujours à chaque siècle. Et quand je dis «réforme», ça n'est pas lutter contre la violence, faire des allocations familiales, ou de la baisse de taxes (de racket) une carotte! Personne ici n'a besoin d'une carotte, ou d'espérer. Nous ne sommes pas mourant! Venez-voir en Normandie, ces étendues d'herbe, de vaches grâces, de potagers, de fruitiers, aux volailles, bovins et gibier au bord d'océan de poissons et que des fleuves et rivières parcourent fertiles sur des nappes phréatiques encore saines et abondantes...

Plusieurs jours ont coulé; je vis une vie calme et pleine d'in-aboutissements. Je me sens intrus et mégalo, mytho et perdu. Pourtant j'agis bien mais pas assez. Finalement c'est la pagaïe, non pas à cause de moi, moi je ne suis tout simplement pas assez fort. C'est la pagaïe parce qu'on mélange les besoins et les buts.

Je suis navré par les artistes. Bien que j'admire l'amour de leurs fanes. Moi qui suis en dehors, qui ne suis pas concerné. Je peux dire que je suis fier de vouloir demeurer anonyme. Ça me permet de participer à grandir la civilisation. Ne pas se venter de se qu'on entreprend éclabousse bien plus convenablement les choses.

J'ai testé jusqu'à mes points faibles et c'étaient ceux d'un type bien. D'un mec en or. J'en suis tombé malade et j'en suis fier. J'aime des gens qui sont moins biens que moi mais je ne peux même pas affirmer que j'ignore les autres; ceux-là me rassurent.

J'ai sûrement eu tord d'arrêter mon journal à Kabarovsk. J'ai eu raison de le considérer comme de la littérature. Maintenant j'affronte la facilité, celle d'être monsieur tout-le-monde. C'est encore plus difficile que le dépassement de soi (qui est une vocation). Je m'admire. Je sens que j'en suis bien le seul mais c'est juste. Mon manque d'application par exemple dénote une grande force qui ne meurt pas. Les personnes qui s'appliquent le font pour se plaire à eux-mêmes. Pourquoi chercher à se plaire et encore plus aux autres? Il est certain que c'est une toute petitesse d'esprit.

Mais je ne cherche pas à me convaincre, j'écris par ennuie. Je n'ai vraiment pas honte de m'ennuyer et j'affirme que c'est une récompense que l'on se fait.

Voilà, j'emmerde l'optimisation et ses acteurs et m'invite à moi que j'aime et que je savoure.

Tout empirant, et si l'inconnu de curiosité ne laisse plus faire le geste ou que de n'améliorer la dégénérescence, la perfection enlèvera la sensation. Si vous n'êtes plus jamais spectateur de quoi que ce soit, c'est que vous n'êtes plus qu'un organe. Le spectateur ne doit jamais être obligé. Et des acteurs, d'imitations spontanées ou justement choisies passent de l'organe à la personne en qualité humaine.

Au cinéma si l'on espère même obstinément que tel personnage agisse d'une façon, il se butera pourtant infailliblement à la réalisation voulue et immortalisée par le réalisateur sur un support. Le spectateur voudrait parfois que les personnages puissent agir librement en temps réel:

Imaginez qu'il n'y est pas de metteur en scène, que les acteurs improvisent de vivre devant ou en dehors du champ de tournage, à leur guise. Vous me répondrez que cela ressemble tout simplement à la vie, outre son enregistrement (...)

Donc de l'idée de Dieu qui voit tout à l'invention de la caméra nous sommes passé d'un besoin d'être surveillés à une réelle auto-surveillance, en plus de divertissements conditionneurs (télé-réalité, Big-Brother); divertissements qui à eux-seuls indiquent l'état critique de l'uniformisation définitive, qui dans un premier temps est faite avaler par l'information... Une information qui depuis toujours est aussi simple à détourner que de mentir et qui depuis que le langage existe jusqu'à aujourd'hui demeure aussi récurrente que le jour.

Si vous considérez que l'homme a sombré dans la religion, qu'il est à tout jamais abusé par Dieu, alors le monde est perdu. Quoique mon optimisme et ma fierté d'appartenance m'inviteraient à qualifier la croyance en Dieu de mes semblables d' atout qui les portera loin!

L'agréable vie.

Ce matin, il est 1H30, je me lève alors que bien des appartements n'ont pas encore éteint la lumière. Je me fais des toasts et un grand café. On est dimanche; ce sera une longue journée remplie de travail, de plaisir, d’étude et de réflexion. J'ai rêvé de mon enfance; ma sœur me faisait encore une de ces farces à cause de laquelle je me retrouvais à devoir percer un mur et faire sauter une casserole à des dizaines de mètres avant d'être disputé par mes parents.

Mon téléphone ne sonnera pas de la journée, l'interphone encore moins. Parce que je me suis isolé petit à petit de mes amis, de ma famille et surtout d'activités de groupe.

Fier et confiant, j'ai trouvé bon de dévoiler chaque fois que j'en avais envie tout mes traits de caractères, mes idées et même mon mal-être partout autour de moi.

L'échafaudage brimbale avec le vent d'automne. L'immeuble est peint par endroit de différentes couleurs parce que les copropriétaires n'étaient pas du même avis sur le choix du ravalement.

Je fume un joint d'herbe maison qui me languit et me refuse à allumer l'ordinateur, internet me défraichirait au bout de deux-trois heures sans

me fournir le moindre contact amical, la moindre piste de réussite... La télévision, elle, me rendormirait en deux-trois heures ou me laisserait une sensation de gâchis d'énergie, d'exploitation hâtée, dévastatrice, de connivences forcées ou de bris d'art inaccessibles et trop achevés... La radio m'agresserait de voix appropriées à maintenir en éveil leurs auditeurs nocturnes: routiers, insomniaques, fêtards ou gardiens...

Mais les livres eux, me tendent leur languette calme et entremettant et m'offriront le courage de charger mon Waterman d'une cartouche noire, prêt à inonder des pages d'histoires et de pensées jusqu'au breakfast britannique au levé du soleil que je verrai de sous la douche, derrière la capitale avant une sortie dans Paris, que 2006 ne ménage plus beaucoup de bohèmes au verbe intéressant, à part dans les cafés au bar où saurais-je m'intégrer?

Je remarque sur mon paquet d'Ajja 17 rouge qu'il est fabriqué en Hollande. Je suis un bourgeois-bohème célibataire de 27 ans, ancien fêtard-voyou, devenu poète professionnel et RMIste! Renaud aurait du approfondir sa chanson quoiqu'il s'imagine à juste titre « faire parti du lot » à la fin (cit)!

Ah si j'avais été plus persévérant à la guitare et dans le chant, je ferais un tabac dans le train de banlieue, sous le passage de ma gare, dans le métro ou sur une place. Je chanterais Graeme Allwright, Moustaki, François Béranger... je composerais des chansons révolutionnaires, d'amour, des notes entrainantes... Des filles me souriraient, des vieux m'admireraient, des enfants écouteraient et applaudiraient, des hommes seraient jaloux...! Un autre ménestrel me proposerait des duos et nous triompherions bien vite... dans cette télévision?... dans cette radio hypocrite...? Aurions l'obligation de condescendance... ou pire de simplicité!

C'est pour ce phénomène critique que je préfère de loin bien des bobos, bien des travailleurs et des lambdas aux artistes et personnalités publiques.

Cela fait vingt minutes que j'écris, mon poignet et mes doigts sont lasses et l'encyclopédie Larousse me révolte de désinformation, d'incomplémentarité sur tout et presque rien.

Finalement j'allume l'ordinateur pour chercher quelle boulangerie ouvrira la première mais aucune information de ce genre n'y est accessible. On peut apprendre à fabriquer des bombes avec internet mais pour des notions pratiques quoique le sujet soit très philosophique, car une bombe me permettrait d'ouvrir un store de magasin, il faudra repasser dans quelques générations sur le web!

Imaginez que chaque internaute se mette à fabriquer des bombes grâce à des sites de petits chimistes... la vie reprendrait des couleurs! Toujours est-il qu'un breakfast sans pain n'est pas digne de me satisfaire.

En attendant un livre du philosophe Onfray me tend ses pages de son titre provocateur et son illustration sérieuse... Ça change quand même des livres à scandale « pro-républicains » de révolutionner la philosophie (...) Moi qui trouvais que Platon avait frappé haut avec son allégorie de la caverne!

A moins que Onfray soit battu par Stephan Hawking avec sa théorie de l'inversion du temps ayant pu provoquer le big-bang... L'histoire prouve que ca ne sont pas forcément les athées ni les anarchistes les meilleurs révolutionnaires. En ce moment les révolutionnaires de la culture sont les artistes du hip-hop ou ceux de musiques électroniques. Dans le premier cas ils sont inspirés et aspirer par le business, le fric, et les femmes de joie, dans le cas des raveurs, ils recréent vite au sein de leur groupe de marginaux des connivences, de l'exclusion, etc. Ce qui n'est pas de leur faute mais qu'ils n'ont soit pas lu Nietzsche soit ne l'ont pas digéré! Car Nietzsche lui-même apparemment avait des problèmes pour se digérer!

Maintenant entre Gluksmann qui se fait le premier de la classe de la philosophie scolaire à la mode de chez contre-courant et Onfray qui ne sait pas jusqu'où ses allumettes lancées brûleront des doigts qui le font vivre, la place d'or reste à Bernard Henry Levy qui, par son éducation et son milieu maitrise l'art de sublimer l'inchangeable (mais sans poésie!) et je ne serais pas surpris qu'il ne reste de notre époque dans un ou deux siècles que Joey Star et BHL!

Je préfère cent fois des conversations de fin de soirée des petites gens, parlant de Dieu et de l'univers après avoir conclut qu'ils ne pourront rien changer à l'environnement, la politique, la société.

Même si l'on s'appuie toujours forcément sur des essais et des grands noms de métaphysiciens pour soutenir nos propos dans ces colloques improvisés d'amateurisme, c'est toujours mieux qu'un condensé d'exemples et d'anecdotes tirées et déformées jusqu'à parachever des argumentations commerciales et sans style débordant des librairies comme les emballages de nos nourritures douteuses des poubelles.

D'ailleurs je n'arrête pas de me dire que pour lire de bons livres il faudrait fonder une bibliothèque qui ne proposerait que des ouvrages refusés par les éditeurs! Il suffirait qu'un éditeur spécial se charge de recevoir et de publier les manuscrits dont les auteurs se découragent après avoir tout essayé. L'argent des location de livres, voir de leur demande de tirage pour la vente financerait le tout.

On verrait peut-être vite une guerre s'installer entre les nantis de reconnaissance et leurs complices et les exclus de l'expression et leurs soutiens, martyrs de la censure et du manque de création libre. Et la culture renaîtrait! Les grands noms et les grandes maisons d'édition seraient obligé d'améliorer et de dépoussiérer l'image qu'il se font d'un ouvrage; on verrait renaître des vrais écrivains qui vivent pour écrire et non ne maîtrise le copier-coller informatique, et se discréditer les équipes

de dizaines de soi-disant professionnels qui « font » des livres, sans même savoir qu'à l'origine puisqu'il semble besoin de le rappeler, un livre s'écrit!

Ce qu'il manque à l'ensemble, à la totalité des livres en librairie, c'est des erreurs de style, des essayistes qui diraient : « je crois que je me suis trompé dans mon précédent ouvrage... »; De vrais philosophes qui s'interrogeraient, des poètes qui violenteraient, des romanciers qui militeraient à travers leur histoire (et je ne parle pas de La Maîtresse de Brecht!)...

Mais ca n'est peut-être que ma situation de pauvre qui me révolte et me fait dire que rien ne va.

C'est pareil pour le cinéma. Toute la confection d'un film aujourd'hui me semble basée sur un nombre suffisant de scènes à reprendre en extraits promotionnels puis il ne reste plus qu'à remplir le reste...

Les thrillers sont bâclés et me laisse systématiquement sur ma fin et je me désole de voir que mon propre entourage consomme des romans policiers, des téléfilms, et même en livre, à titre chocs (et je ne parle pas de la presse!), à couverture violente sans la moindre performance quand au niveau du fond.

Il m'est arrivé déjà d'être avec un groupe d'amis (donc de ma propre volonté) et de me retrouver à suivre leur mouvement alors contre ma réelle envie à un moment où j'étais attiré par autre chose mais ne trouvais pas le courage d'abandonner « les miens » pour sûrement mieux me réaliser dans ou avec ce (ux) qui m’attirai (en)t. C'est le principe d'appartenance. Il gâche tant de réalisations pour un principe. Vous me direz que c'était alors à moi de convaincre, de motiver le groupe à me suivre... (Didier Super lui serait me conseiller) heureusement cette situation s'est déjà produite.

Il y a une heure je dormais, je rêvais; apparemment mon inconscient cherchait à me faire revenir à l'âge de 7,8 ans, l'âge où je jouais beaucoup avec des pétards et où ma sœur me chahutait encore. J'ai bien sûr eu souvent des frustrations, disputé par mes parents, lorsqu'elle savait mieux que moi se défendre en m'accusant ou tournait ses feintes guerrières de façon à berner les médias... Je me souviens pourtant que dès que nous étions livrés à nous-mêmes, sans nos parents et avec des étrangers, elle me défendait contre tout et nous étions alors les plus complices allier.

Il faut être torturé pour être écrivain. Les meilleurs sont mêmes les plus torturés. Que signifie « être torturé »? Il semblerait que ca n'ai rien à voir avec le vécu. En gros nous nous rendons compte avec les progrès de la médecine et le recul, que la plupart des grands hommes qui ont fait changer l'histoire et ceux d'aujourd'hui étaient et sont mégalomanes,

sociopathes, schizophrènes, névrosés etc. mais qu'un nombre conséquent de gens les ont suivit, écouté, respecté et aujourd'hui encore.

Aujourd'hui et dans l'avenir, le nombre de profiteurs des régimes et systèmes établis s'accroit et sera de plus en plus grand. Si bien que celui, celle(s), ou ceux qui ont ou auraient des projets révolutionnaires sont de plus en plus vite ridiculisés, amoindris et accusés de folie.

La folie quand elle permet des loisirs, des épreuves, des palmarès tels que des exploits sportifs, d'ascensions et de records est tout à coup formidable; mais si elle empiète soudain sur la politique, la consommation, la gestion, elle devient tout de suite répréhensible.

Pourtant il faut de la technique pour être un vrai marginal. Être un vrai poète qui marque et dérange, qui créé et défait. Il faut sans-doute avoir été trop différent, puis avoir voulu le rester et continuer à l'être.

Il est 2H07, les bruits du frigidaire tantôt et ceux de l'échafaudage et des persiennes me font être attentif un coup derrière moi, un coup par la porte-fenêtre, comme si je craignais je ne sais quoi. Je m'imagine quelqu'un apparaître sur le balcon pour me tuer ou carrément dans mon dos pour me surprendre, sortant d'un placard ou apparaissant comme ça...

Parfois la nuit nous nous réveillons, à cause d'un bruit inhabituel, et c'est les toilettes, de l'eau, une cigarette ou de l'alcool qui nous font alors croire que l'on en avait envie.

Combien de fois étant petit nous avons peur et nos parents de nous rassurer... moi voyez-vous, devenu adulte, j'ai toujours peur de choses impossibles, maintenant que je suis libre de veiller la nuit, de partir à travers le monde, et de je ne sais quoi d'autre!

Le vent soulève la bâche étendue sur le balcon, il remue les barres, fait craquer la charpente et grincer le plancher.

Mon studio est sobre; papier peint jaune-orangé, moulures marrons foncées, la même couleur que le bureau Henry 2, des tapis rouges comme les rideaux et le canapé-lit, la cheminée qui ne peut plus fonctionner malheureusement est en gré violet et gris, elle supporte un aquarium vide qui va avec la table basse en verre. Les pieds du lits, eux vont avec les tabourets en bois clairs trouvés dans la rue qui supportent les baffles de la chaîne Hi-fi. La couette de mon lit ne va avec rien... c'est peut-être pour ça que mon sommeil est décalé! Le radiateur blanc va avec les plaintes et le plafond! C'est une vraie pièce de vieux garçon! La cuisine et la salle de bain sont celles d'une vieille-fille! Vous cernerez mieux maintenant à qui vous avez à faire!

Pendant que nous y sommes: je fais une psychose. Je prends les mêmes médicaments depuis quatre ans. Des antipsychotiques. Tout le monde me

connaît dans l'immeuble comme étant un jeune écrivain. Tout le monde sait ou croit que je passe mon temps à écrire! Le jour où je serais éditer personne ne pourra me dire : « oh je ne savais pas que tu écrivais! ». Il diront : « Enfin! » parce que tout le monde sait ou croit que je suis écrivain. J'émets cette réserve « CROIT », parce que j'ai l'impression de simuler, de jouer à l'écrivain... d'autant que je n'écris pas de roman! Ah le roman! Celui qui vous propulse dans la profession... Si j'étais sûr que ce soit possible j'écrirais l'histoire d'un marginal qui se serait trop fait remarqué et qui aurait une influence suffisamment importante autour de lui qu'il en inquièterait les autorités. Ils se retrouverait pourchassé et menacé... par chance un fidèle ami très fort l'aiderait à s'en sortir... Ils se verraient s'équiper dans les magasins de bricolage et transformer des objets de jardinage et travaux en arsenal de guerre comme dans l'Agence-tout-risque pour se défendre.

Pour qu'une histoire soit bonne il faut la retaper avec le même engouement qu'on a eut à la faire naître. Que les moindres modifications excitent encore d'avantage sa parution.

Mais ce moment reste agréable. Ce calme où l'on entend la plume de son stylo gratter des feuilles avec la sérénité de la nuit et en celle-ci d'automne, la pluie qui fait présence et me rappelle que je suis abrité...

La nuit dernière, j'ai écrit onze page sur l'anarchisme qui s'appelleraient « La bombe » dont deux pages qui seraient non pas une conclusion mais une fin futuriste faisant l'éloge de la conquête spatiale dans laquelle je deviens métaphysicien de renom.

Il faut à l'homme un certain excès pour plaire à la femme et réciproquement. Les gens de religion le prouvent par abstinence. La religion créée de l'excès par son exception qui « confirme la règle ». « Tu seras ce que tu n'as pas envie d'être », « tu ne seras pas ce que tu as envie d'être », « Si tu deviens celui que tu voulais être, tu seras exclu ».

Faut-il comprendre que dans la peur du fantôme, celle du tueur apparaissant derrière la baie-vitrée, se cache une envie d'être tué, la prière que quelque chose, quelqu'un de neutre m'arrache à ma sobre existence?

Qui prend en charge les journaux intimes quand leur auteur disparaît? J'imagine des vieille dames confiant sur leur lit de mort leur journal à leur petite fille préférée, leur belle-fille attentionnée... Qu'est-il advenu de la plupart des journaux intimes? Si pleins de réalités historiques tout autant que de fantaisies ou d'idioties mais tellement précieux aux yeux de leur auteur.

Et maintenant peut-on y ajouter les photos et vidéos d'amateurs? Moi qui n’ai pas de principes, pas de culte etc., je pense tout de même que les souvenirs sont importants. La mémoire ne faisant pas de mal à l'état de culture. Je sais que le mal que j'ai vécu à l'école, au collège, au lycée,

venait des autres, des élèves, des enseignants, des responsables, des surveillants... en aucun cas il ne venait de la discipline enseignée malgré les déformations en ce qui concerne les cours d'histoire et l'absurdité des cours d'éducation civiques et religieuses. A propos, ce qui est drôle, c'est que les souvenirs que je garde de mes cours d'histoire sont ceux de professeurs engagés, qui nous contaient tout en nous inculquant « l'esprit critique » l'importance des révolutions, faisaient ressortir les traités, soulignaient l'accomplissement des grands chefs de guerre et l'implication de héros de l'histoire, tout en nous faisant digérer le plan Marshall et « la libération » forcée, volée aux russes et nous ayant prédestinés aux carnages du libéralisme plutôt qu'au bon sens communiste mais le tout AVEC un mode d'emploi: les cours d'éducation civique s'il vous plait!

Mais depuis l'invention du mot pollution qui ose remette en cause l'argent? Peu importe, le capitalisme semble peu à peu admettre l'écologie dans son règne. Et si l'écologie devient source de profit financier, c'est que l'argent alors est reconnu et adopté comme faisant parti de la vie définitivement.

La question reste de savoir quoi faire de ceux qui ne rapporte pas d'argent (à part leur qualité de créateurs de postes formateuring et coatching en réinserssering!). Et pour l'instant, nous sommes encore une majorité dans le monde à ne pas gagner d'argent. Dans mon cas par exemple, je coûte plusieurs milliers d'euros par an (j'imagine) au système... c'est presque une fierté! C'est mon importance. Tant que l'on ne m'euthanasie pas. Tant que l'on ne m'emprisonne pas. Tant que je coûte au système de par le simple fait d'être né. C'est l'importance de mon cas que l'on me rabâche en permanenece; je suis important d'être un marginal. Tant qu'il y aura des gens comme moi, la sauvagerie de la République restera imparfaite. Nous les RMIstes resteront les « mauvaises machines » dont il est fait allusion dans « Midnight Express ». Les pauvres s'ajoutant à nous sommes l'existence de la gauche... inéluctable à la démocratie.

Alors que l'on s'apprête à pendre Saddam Hussein, l'Irak à feu et à sang a été massacré par les américains et les britanniques, quelques irakiens semblent ravis que leur dictateur (qui avait été mis en place par les britanniques) soit condamné. Il reste l'Iran et la Corée du Nord. La Corée du Nord possède l'arme atomique, elle est plus ou moins soutenue par la Chine, la Russie et elle aurait fourni les composants indispensables à l'Iran pour s’équiper à son tour de l'arme nucléaire. (En tout cas c'est ainsi que nous sont présentés les faits à l'heure d'aujourd'hui; les mêmes arguments ou presque que ceux qui ont permis à tord la destruction de l'Irak qui n'a jamais eu d'armes de destruction massives).

Pendant ce temps la C.I.A. continue de faire croire à l'existence d'une menace terroriste et à la dangerosité de Ben-Laden (célèbre en Afghanistan pour sa passion du lait de chèvre et du port de babouches)... alors que toute la famille de ce dernier était invitée à la maison blanche la

veille des attentats du 11 septembre 2001! Le pire c'est que le mensonge à force d'être répété finit par prendre et la majorité des américains et occidentaux croient dur comme fer au bienfondé des civilisations protestantes, chrétiennes et juives (...) Les islamistes eux, sont également lessivés mais on censure l'existence d'un nombre énorme d'arabes athées ou anarchistes qui seuls pourraient permettre en s'associant à ceux d'occident un rétablissement de paix et de désarmement.

Si t'écris pas assez, tu créée une histoire rocambolesque de ta vie. Peut-être que l'absurde n'arrive que de notre propre volonté. Entre ceux qui pensent ce qu'ils vivent et ceux qui font l'inverse. Entre ceux qui vivent comme ils le peuvent et ceux qui vivent comme ils le veulent. Entre les lois qu'on créée pour faire et celles qu'on crée pour ne pas faire. Les religions desquelles on entre et sort plus ou moins à sa guise. Être entre ceux qui vivent pour leur travail et ceux qui travaillent pour vivre. De faire l'objet de règles, d’études, d'économies d'État et de pouvoir par le simple fait de vivre. Tout le monde le sait. Le célibataire vit en prison. Une prison ouverte. Les couples vivent l'inverse. Une liberté fermée. Les groupes d'amis ne durent qu'un temps. L'adolescence est considérée comme un passage difficile mais la prise de conscience de sa non-réalisation est bien pire.

Le sauvetage de la planète vient d'être évalué à 5500 milliards d'euro. C'est bien. Maintenant que l'on connait son coup... nous allons pouvoir économiser, chacun, jusqu'à ce que la somme requise nous soit proportionnellement à nos moyens et quelques ratés près, et participation directe, voir employeuses et banques de transitions, intérêts boursiers, chute de cours, OPA, licenciements massifs, manifestations, re-sur-exploitation de nouveaux marchés dévastateurs et augmentant finalement les prévisions de la dette de projet de restructuration totale des modes de vies terrestres et maritimes et navales et d'exploitation) donc revenons-en à ce que pour certains leur part de contribution sera imposée et à d'autre contribuera à leur faire prendre des mesures préventives et ou couteuses aussi... (Excusez-moi, mais j'essaye de comprendre!)

Bref, tout cela nous ramenant à des stratégies politiques et religieuses, pour lesquels on ne me demande ni mon avis, ni ne me donne une quelconque attitude à suivre (en tout cas sérieuse), quelconques démarches logiques et censées, aucun rôle héroïque...

Mais au contraire, dans la lutte des droits et de l'amélioration de la qualité de vie; il y a un réel combat invisible, une guerre froide entre ceux qui descendent d'un milieu aisé et ceux qui doivent se battre pour accéder un temps soit peu à du confort.

Quand les enfants des riches deviennent artistes et au combien leur assertion vers la célébrité est plus facile que pour un fils de simple bourgeois qui se voit tout de même poussé vers le rationnel plus que vers

les sensations, sensations au combien indispensables à l'art, pour ne pas qu'il ruine les efforts de parvenutantisme des siens; ses possibilités de réussite artistiques sont encore supérieures à celle d'une fille d'ouvriers qui ne peut arborer un comportement et une fibre artistique qu'autour d'elle; dans la rue, dans les transports en commun, dans ses études et là elle risque de voir ses intérêts absorbés et atterrir dans les groupes de futurs toxicomanes fêtards aux avenirs hors-la-loi ou dépressifs. Et si elle a la chance d'être inscrite dans une activité qui lui convient, il lui faudra travailler intensément plus et dans des conditions peu favorables pour en arriver à être intégrée à un groupe de son niveau et aux aspirations similaires.

Je veux en arriver au choc entre les idées et les envies. Comment peut-on raisonnablement mener ses loisirs comme on les entend et supporter les remarques des autres? Même si c'est assurément le fruit de l'un qui permet l'autre... Les complicités hâtées ne dissolvent pas les cultures de chacun et les combats sont plus ardus que les fréquentations ont duré; les rancœurs et les fiertés quand elles ne font pas le spectacle d'un entourage, le contraint à prendre position. Les positions sont toujours plus caricaturales et s'exagèrent jusqu'à redonner plus de sens à la neutralité extérieure, elle-même piégée par d'autres combats insensés.

La Faille Sociale.

De ne pas me contenter de ce à quoi ON escomptait de mon existence, j'ai sombré dans un triste échec. Je vois pourtant toujours mes opportunités et pèse bien mes qualités et chances restantes.

La mappemonde se présente sous des points d'inertie voir des pôles magnétiques ou non dominants si changeants... et de voir Midi à sa porte dans l'utopie qu'à minuit personne n'y se voit dans l'ombre, les théologiens cherchent encore des failles!

Je vais pour commencer vous donner un exemple vécu (je n'aime pas le terme anecdote pour parler de La Faille, car je la considère perspicace contrairement à une anecdote). Il y a en Nouvelle-Zélande une volonté

d'arriver à une vie parfaitement saine et agréable; ainsi vous pourrez voir des avertissements concernant l'abus d'alcool ou la consommation de tabac à l'endroit même où on le distribue. Dans un hôtel, un barman et le manager de l'hôtel regrettent pourtant et ce malgré ces écriteaux que l'engouement de leurs clients pour les consommations baisse. Et bien je les considère dans la Faille!

Un autre exemple me concerne directement mais je constate qu'il concerne de nombreuses personnes. Une relative « Bonne éducation » me pousse à être courtois et bien-élevé quand je m'adresse à des commerçants, qu'ils soient distributeurs de luxe comme de victuailles ou que j'évolue dans des organismes publiques avec toujours pourtant quelque chose au fond des yeux de désabusé par rapport à l'endroit et que je ne contrôle pas mais qui n'échappe pas à ces derniers qui s'empressent de me mépriser ou de m'expédier dès qu'ils ne notent pas en moi la poule aux œufs d'or pour les premiers où croient déceler un croquant affamé et sans le sous, capable de si honteuses chapardages impromptues; ou quand aux autres fonctionnaires, n'est-ce pas un potentiel coupable de délinquance, de malveillance, de terrorisme qu'ils me prêtent très sérieusement à toutes les occasions?! Le client modèle ou l'usager innocent n'est rien d'autre pour eux qu'un énergumène forcément indifférent car honorablement intéressé de par un système poussant à l'assouvissement de besoins prévus là où leur liberté doit être constructive à une remontrance optimisatrice de perfection presque « arienne »! En dehors de cet effet et si beaucoup d'entre nous et moi-même cherchons la poésie voir la réflexion ou pire la contradiction dans et envers ces systèmes de par notre érudition ou tout simplement notre autre bon sens, nous nous trouvons entièrement dans la Faille Sociale.

Ainsi les hommes rejetant toujours les fautes sur un dit système de peur d'ébranler leurs cultes, leurs mœurs, leur éducation, leur religion, leur culture, leur société... Un système qu'il faudrait selon-eux améliorer sans-cesse tel socialisme tant critiqué, pivot entre une histoire expérimentale et un libéralisme générateur de problèmes nouveaux toujours plus subtils. La faille est sociale. Marx insistait sur « La fameuse lutte des classes »; Nietzsche nous à fait remarqué que chacun se place volontairement ou spontanément comme meneur ou comme mené et Freud lui découvrit et enseigna l'existence d'un Moi qui né d'une inconscience que nous libérons ou enfermons selon les expériences de notre présente conscience. C'est étonnant comme les trois principes se lient dans la métaphysique civile... Tandis que les sociologues continuent l'éparpillement! Non, excusons-les que les sciences et leurs scientifiques n'aient pas conscience de ce que leurs capacités devraient les autoriser à se concerter... Tandis que nos politiques organisent... Tandis que des milliardaires manipulent des dirigeants à gérer des « parcs d'attractions » leur assurant de quoi générer des produits luxueusement plus en rapport avec leur position! Puisque la religion ne peut pas en tant que telle avoir été une forme première de quelconque groupe humain ou

devenant humain, car même sainte trinité n'eut su donner à ses enfants les saintes paroles qu'il eut fallut leur rappeler par la suite (Bibles, Testaments, discours de prophètes etc.)

Donc j'hypothèse que l'homme eut d'abord l'apparence de lui-même à travers son semblable (Freud) et développa l'intérêt de prendre son parti d'une hiérarchie entre lui et l'autre toujours (Nietzsche), et que leur groupe en rencontrant un groupe nouveau fonctionna de la même façon (Marx). Les groupes étant tout naturellement aussi bien des civilisations que des sociétés ou bien encore des classes sociales.

Mais que les partis d'une entente marchande n'aient pas les mêmes cultes, mœurs et pratiques n'a jamais été un obstacle aux intérêts respectifs du troc antique ou d'accords économiques gigantesques contemporains. Seuls les consensus internes primordiaux à nos cultures déstabilisent les complicités humaines innées à l'Homme. Ses consensus que nous pourrions réduire à notre Moi, culture salvatrice de l'Homme en tant que caractère. Un caractère si incongru dans un environnement où tout semble découler de tout inexorablement et sans réflexion, où celle qui se trouverait dans une postérité stérile de contretemps... ou presque! Outre météorites apocalyptiques et Big-bangs! Alors luttes obliges, les failles jaillissent, toutes sociales.

Et pour redescendre un petit peu le discours à nos quotidiens, combien d'entre nous sont mal à l'aise, ou carrément exclus, en faute ou méprisés du plus grand nombre qui continue bêtement sa course vers une lutte contre eux-mêmes, contre le bon sens, contre l'intérêt de la pluralité, pour la persuasion par la force d'une unité allant dans leur sens, pour leur sens altérés quand à l'impossibilité de vivre leur sexualité, leur libido dans un environnement toujours trop sauvage parce que troublant leur « empirisme accidentel » d'Hommes...

Cette minorité de victimes dont je fait parti dans la majorité martyre d'une tierce part minoritaire à son tour comprend mal pourquoi la partie majoritaire (en nombre seulement) se retrouve convaincue par les salauds (appelons les par leur noms!) de vivre aveugle sans daigner ouvrir les yeux, acte qui suffirait à leur redonner la vue!

Faisons un détour par Jésus. Le message du Christ n'est-il pas en désaccord certain avec toutes nos activités actuelles? Prenons Mahomet... même constat! Il semble que le protestantisme et le judaïsme avec le shintoïsme probablement tombent d'accord pour rendre le monde capitaliste en passant par l'extermination des musulmans... puis des catholiques./...! Sans parler des héroïques athées, ou protestants et juifs résistants et au combien rares avec les boulistes.

Mais les Hommes ne veulent déjà plus entendre parler de politique (tout en allant tout de même voter!) et les politiques de religions (tout en allant

tout de même prier!) Alors qu'on ne peut philosopher efficacement (pour faire avancer le schmilblique!) en occultant ces deux choses; on se demande même comment des gens qui prétendent avoir une foi admettent des dirigeants pro-laïquement si expéditif (interdiction des signes ostentatoires dans les institutions et lieux de production! Je rappellerais en tant qu'athée que la laïcité contemporaine nui même à la réputation de l'athéisme qui étant devancée dans sa volonté de clairvoyance se voit amputée de ses vérités scientifiques établissables comme le seraient toutes les vérités et existences sans journalisme néo-conservateur réduisant les libertés à la moralisation dont ils sont formés à faire preuve pour ne pas que s'arrête toute cette corruption faussement idéale, sauf aux milliardaires)... Voir, et venons-en aux choses sérieuses, d'inventions de terrorislamisation constructive théâtrale (11/09 et les autres) imputées en fait à des trafiquants d'héroïne et de pétrole qui n'ont rien à voir avec l'Islam./...! (Al-Qaïda et autres...) Ou d'exécutions sommaires de militants anarchistes, communistes ou de disparitions inexpliquées d'artistes engagés ou de journalistes rebelles...

On s'aperçoit même (quand on réfléchi) que des faits censés êtres scandaleux sont en fait de véritables publicités, des tremplins servant à classer affaires et propulser auteurs en paisibles retraites jouissives tout en amenant la petite sœur ou le fils à la place...

Marx, Freud et Nietzsche ne sont pas passés sous l'œil d'un aveugle, pas plus que les bibles, corans, testaments (à quoi pourrions-nous attribuer plusieurs chef-d'œuvre attribués à des grands noms par des maison d'édition tous non moins belliqueux et magouilleurs..!) seulement interprétés par des hommes d'actions et d'autant plus des familles possédantes et possessives à des fins personnelles, cela donne la civilisation (presque homogène dans sa pensée, merci Francis W!) et ses sociétés que nous connaissons aujourd'hui et leur preuve de bidouillage directement visible et ressentit dans ce que je nomme : Faille sociale.

La résolution.

Une compensation est présente partout comme les braves gens générant le bonheur bien souvent parce que tout simplement jamais vraiment proposé par aucun système... Celle qui me gène par notre époque est

celle que ces autrefois braves-gens font de résolutions; en permanence en donneurs de leçon ils commencent par éradiquer leurs mauvaises habitudes parce qu'ils ont déjà trop profité soi-disant et content d'un petit confort, d'une petite sécurité à côté de laquelle ils ont eu peur de passer. Alors ils adoptent ensuite de “bonnes habitudes” et en sont très fiers. Puis décident de vraiment les faire adopter après les avoir arborés quitte à prendre des séances de formation ou “mode d'emploi” (Yoga, acuponcture, sophrologie ...). Cette résolution est autant régressive pour l'érudition que l'était la remontrance de nos religions.

La résolution touche toutes les couches de la société. Et surement les plus basses plus vilement. Comme toujours les faibles, les victimes préférant encore devenir bourreaux que solidaires et complice d'autres faibles victimes..!

Je me demande en première inquiétude ce qui peut rester d'ouverture d'esprit vers les “qualités perdues” de notre terre ou de notre identité “historico-présente” dans le cerveau de ces “ariens” à qui serait-il encore possible d'avoir une fenêtre sensoriel qui occulterait la virtualité réelle de leur actes réfléchis à tout bout de chant; ou de leur champ hypothétique d'activité praticable sans penser et adaptable sur mesure?

Penser “résolution” indique qu'on implique fatalement qu'elle soit bonne. Je me souviens m'être déjà amusé par anarchisme à annoncer des bonnes résolutions négatives aux environs de certaines anciennes nouvelles années, fièrement à un public proche et glorieusement scandaliser d'entendre que je décidais alors de boire plus d'alcool, de moins chercher de travail etc. mais donc par esprit de recherche d'originalité... exactement l'inverse de ce que je reproche aux ariens. Leur résolution ne fait qu'une dans une attitude promptement fiable, parfaitement répondante à une norme déshumanisée et pourtant se voulant justement plus civilisant que l'espèce animale de laquelle je suis en droit d'ironiser: “Me faut-il apprendre que je suis un singe qui fait ses courses dans un supermarché honteux quand j'imagine tout le gâchis et la dévastation que ce distributeur engendre si loin d'un Orang-outan sans pensées ou celles de son grand danger quand à sa jungle qui rétrécie et vient à disparaître que d'autres singes frustrés menacent? Et surtout à quel égal devrais-je ne pas être tout chose qu'une partie de mes congénères se permettent de nous éloigner toujours plus, mon cousin d'exemple l'Orang-outan et moi malgré que pour l'un on diminue l'espace vitale et pour l'autre l'agrandit. La normalisation de l'individu au point que sa civilité indique un rejet de tout ce qui est naturel pour l'homme fantaisiste retranche ce dernier dans les failles explicitées avant.

L'ombrage.

De croire que nous sommes aptes à nous rencontrer, certains parient sur le hasard. Mais d'autres restent marqués par la défaite et arborent cette dernière assez naturellement. Ainsi les relations n'ont pas lieu la plupart du temps. Ou ne sont qu'impressions. Dans le dédain de la chance une force insolente. La chance serait le confort social. Mais la force de ceux marqués les porte solitaires; confiants de leur indépendance à courts termes. Car leur indépendance n'est qu'une impression.

« J'ai l'impression d'être libre quand je passe à côté des filles. Le plus souvent ma liberté consiste à les ignorer! Dans ces moments leur liberté respective consiste à leur faire regretter ma conduite (...) A moins qu'elles ne préfèrent que je soi figurant (...) Mais mon cas est à part. J'ai été très relationnel...

Hier il y avait plusieurs jeunes filles aguicheuses. J'ai réellement décelé chez elles une profonde envie de relation. Ça ne rend pas forcément les

choses plus faciles. Elles ont une force animale comme de panthère. Prêtes à la grâce et à la griffure. La parole est dure entre deux remarques infantiles. Il y a beaucoup de remarques. Les jeunes garçons sont en équilibre entre la force d'entreprendre et la faiblesse de leurs actes irréfléchis. Quand leurs talents atteint son paroxysme, la chute les absorbe de pièges puérils. Les filles le savent sans l'admettre. L'intelligence est plus souvent perçue dans ce qu'elle a de consensuel. L'intelligence relationnelle. Le bug. Nous en soupons! J'y viens. Les vrais amoureux n'ont que faire de remarques et d'intelligence rationnelle. L'intelligence rationnelle fait des mariages arrangés par exemple. L'intelligence rationnelle ne permet jamais l'évasion. Il n'y a pas d'autre évasion possible que celle de découvrir quelqu'un. Ce quelqu'un qui s'échappe de lui à travers vous. C'est la liberté. Cette chance est tellement grande que les prétendants à l'amour et à l'amitié la risque trop vite pour les forts autonomes... ceux qu'ils trouvent fermés et transparents. Tandis qu'eux font subir avant de se découvrir. Dans la vie, nous côtoyons sans-cesse des êtres qui paraissent être ce que nous avons pu être, ce que nous pourrions être, ce que nous pourrions devenir et nous les admettons comme différents. Pourtant nous ne pensons pas vraiment changer. Parce que nous ne nous concentrons pas sur nos phases. En général, nous nous observons comme des êtres entiers. Alors que notre corps se renouvelle par couches successives entrelacées dans le temps.

L'attirance réciproque réside en ce que l'on se trouve en phase avec quelqu'un. En harmonie. S'il n'y a pas d'harmonie, la haine ou le rejet prend place. Elle commence par l'ignorance de l'autre puis s'accompagne d'une investiture hostile. Enfin débouche sur la réflexion. Qui veut réfléchir à ce qu'il va réellement faire en matière de relationnel? Un manipulateur! Évidement! Même si tout le monde le fait de temps en temps un petit peu... C'est bon de ne pas savoir pourquoi on s'est laissé attiré par une personne. C'est vivre à fond. D'ailleurs nous brisons trop facilement le mythe.

Entre croire que l'on est meilleur et penser qu'on est inférieur. Beaucoup méprisent hâtivement l'humilité. Moi, je divague entre sa fatalité et la volonté qu'elle ne soit que l'ombre de l'héroïsme. Mais la réalité me place plutôt en pauvre type! Celui dont on peut définir son quotidien par le vide de ce que serait un accomplissement émérite. Le mérite n'est pas si personnel. Tant voient de l'estime positive à avoir pour ceux qui s'en veulent aussi bien, parce que leur apparence donne à penser qu'ils agissent bien. Agir bien. Agir bien dans un monde absurde! N'est-ce pas agir mal? Tout au moins être absurde à son échelle! Les amoureux sont les plus fidèles complices de l'absurde.

Je suis un farouche défenseur du hasard. Car il est partout. La vraie manière de vivre à fond est de convoiter le hasard au maximum. Et je ne parle pas de jeux. Risquer de l'argent n'est pas grand chose comparé à la personne qui fera votre enfant... Au pays qui vous taxera ou vous mettra en bière... A la posture et à la trombine que vous vous trimbalerez quand

vous apparaîtrez à ses yeux... C'est dans ce genre de concept qu'est toute la puissance du hasard. Bien plus concret que Dieu ou quelques prévisions ouvrières minuscules, le hasard permet de se déconditionner pleinement en s'en remettant à l'activité extérieure comme support de richesses fondamentales.

L'agréable vie 2 (Ou la philosophie qui cloue!).

Je viens de comprendre que je pourrais passer ma vie à écrire ou à aimer quelqu'un ou les deux. Je comprends que je veux décider de faire telle ou telle chose et en même temps que je n'y arrive pas. J'ai un problème d'application dans mes implications. Je me rends compte que je suis brisé. Que j'ai fait naître de moi autre chose, une autre approche des situations et des gens. Je me suis ignoré. On pourrait croire que cela me mène à ma découverte mais non; puisque j'ai perdu celui en moi qui me soutenait et que je suis dans la peau d'un remplaçant.

Je sais qu'il faut que j'extraie ce qui me bloque et que j'apprenne à repartir sur « ce qui me reste » (de moi). En attendant la vie me semble défaite de tas de sentiments qui me manquent à certains moments et au contraire plaine de tout ce dont j'ai besoin à d'autres. Je suis désœuvré. Je cherche au lieu d'être. Je ne fais que simuler au point que je n'ai plus d'estime ni pour moi ni pour les autres. Ni assez de goût dans quoi que ce soit. Je me suis épris de communication dans où jusqu'à la démence. Il est vrai que ce que je pense être ne me déplaît pas tout à fait. Malheureusement ca n'est pas ce que je suis ou devrais être, comme l'a dit un jour l'un ou l'une de mes amis.

Je ne sais rien sur les complexes alors que j'en ai. Si écrire me fait du bien, il me plairait pourtant de faire tout autre. Apparemment, en me relisant, je note que je veux que ma vie me plaise coûte que coûte et que je manque de confiance ou de soutien d'une famille qui ne se concerte plus en groupe. (Dans laquelle je suis comme tout en chacun responsable)

La cadette de ma sœur, Marie m'a demandé:

_Elle est où toi ta mère?

Alors qu'elle savait qu'elle était dans le salon au moment où nous discutions dans la cuisine... Peut-être qu'à son âge (4 ans) n'a-t-elle que comme points de repère les câlins ou une complicité plus directe avec la

mère; et ne me voyant pas cette familiarité avec sa grand-mère me voyait plus comme son grand cousin que son tonton (...)

Je lui ai répondu avec hésitation en lui demandant: « Tu ne sais pas que c'est grand-mère ma maman? »

Il me semble que ma mère m'a fait rentrer en tête tout un tas de choses qui l'arrangeaient. Par amour j'aurais accepté de voir les choses à sa façon. Et se faisant cela m'aurait fait perdre ma confiance bâtie sur ma perception originelle. Maintenant j'ai pris des habitudes qui me font m'ennuyer. Le calme m'apaise, la réflexion me passionne.

Au niveau écriture il y a deux possibilités, peut-être trois en conciliant les deux comme pour tout. Il y a celle professionnelle, de savoir ce que je veux écrire; et l'autre expérimentale qui consiste à continuer ce que je fais, ce qu'en mon sens font les meilleurs, et que d'être philosophe de sa propre vie en cherchant continuellement sa nature...

Je vois que je reste au point zéro. J'ai peur de me lancer dans quoi que ce soit par peur d'y laisser la philosophie. Elle qui pourtant me cloue sans argent tout en me rendant malade. Je ne profite pas de la vie (si j'essaie l'objectivité) alors que j'ai cru prendre cette option en fumant, en buvant, en couchant avec des femmes que je ne connaissais pas.

Mon écriture s'est détachée au fil des années. Ma pensée est vaste, donc peu crédible. Je refuse _peut-être avec raison? _ou manque de méthode?_ les différents courants de pensée au profit de la vrai philosophie, celle qui cloue!

Ce terrible sentiment d'avoir des flashs de mal à l'aise, comment en avoir tant? Pourquoi en avoir tant? Si bien qu'en accouchant de certains, disons des plus récurrents arriverais-je à la libération? Ces flashs ceux sont des images ou des souvenirs de situations dans lesquels je vois et j'entends des gens mes pour lesquels ma réflexion de départ s'en trouve désorientée. Mon cerveau, mon inconscient, ne m'offre pas les souvenirs qui m'aident à être heureux.

Je ne veux pas être optimiste bêtement. Je veux être fier de moi, de ceux qui m'entourent. J'ai dit moi-même à un copain qui laissait un mégot parterre dans la campagne: « ton futur est dans chacun de tes gestes! » sur le ton d'un humour grave... Et je n'arrive pas à mettre en pratique mes propres conseils. J'ai trop peu de bonnes convictions de mon avenir. Je n'aurais jamais du décrocher des études et des bonnes habitudes. Pourtant j'en ai. Je sais que j'ai encore en moi la majeure partie de mes forces. Le problème c'est que j'ai retenu aussi ce fameux *mauvais* dans ce qui est *à prendre et à laisser.*

Dans mon délire de persécution, d'agression, de torture de mes pouces; racontés au psychiatre lors de mon hospitalisation d'urgence il y a six ans (2000), j'ai confondu le souvenir de ce que j'ai inventé à l'école primaire

ou au collège lorsque j'ai été mis au fait de justifier ma différence de forme de pouces. (à des camarades à qui j'ai quelquefois inventé des histoires rocambolesques pour pallier une angoisse de trop grande singularité, probablement)

Depuis très peu de temps je ne ressens ni paranoïa ni bouffée délirante.

Toujours est-il que je devance depuis toujours, j'anticipe et que maintenant je bloque en l'absence de projection. Oserais-je me dénoncer en avouant chercher des excuses à une fainéantise généralisée? Je regrette cette époque où je faisais avec cœur et ambition quelque chose, ci ou ca. J'ai une vision morale de la vie qui me pousse au mal-être et une compensation esthétique qui me désorganise.

C'est Rodolphe qui m'a dit il y a deux jours que lorsqu'on ne peut pas combattre un si grand nombre d'injustices, il faut se focaliser sur son propre bonheur. J'ai trouvé qu'il avait raison mais j'ai tellement cru mon bonheur dans la révolte que je m'y sens encore bien.

Mais revenons à la situation réelle. Celle dans laquelle il me faut un emploi. Je dois convaincre un employeur de m'embaucher. Quand cela sera fait, il faut que j'évite de faire des projections trop attifes et que je me concentre sur mon bien-être.

Je ne suis pas satisfait de mon écriture, ni de mon style, ni par amalgame de moi. Finalement je vois ce que je veux voir. Je vais essayer de prendre plaisir à faire ce que je veux.

En essayant de faire une liste de ce que je veux, j'ai soudain envie d'expliquer ou plutôt d'émettre des hypothèses sur l'être humain. Il me vient à l'idée que j'ai déjà travaillé sur moi-même (probablement de bien différentes manières et depuis quand?) et que je considère depuis déjà plusieurs années ma façon d'être comme un travail. J'ai tout à coup la hantise que ce travail sur moi empêchait de l'agressivité. A la réflexion, j'ai plutôt été matérialiste étant enfant puis enjoué et bagarreur dans la pré-adolescence, je me suis épanoui dans l'adolescence avec des hauts et des bas. Car j'étais à l'image de ce que je voulais être en délaissant malheureusement ce qui me manque aujourd'hui: quelque chose de vraiment exploitable. Je me souviens avoir pensé alors que mes parents nous laissaient beaucoup de liberté parce qu'ils avaient besoin aussi de profiter d'eux-mêmes. Moi qui eu de la compréhension très jeune pourquoi ne plus en avoir maintenant et leur en vouloir?

Ne serait-ce pas remettre en cause mon amour-propre passé? Cela me fait revenir à un complexe d'infériorité physique que j'ai eu depuis (tel que je me connais) mes premiers contacts avec d'autres.

Faut-il s'être senti si triste à un moment donné pour avoir le besoin d'être fasciné par quelque chose? Si la recherche de fascination est bien ce que je recherche, cela explique mon respect pour les sciences. Bien que je ne m'y implique qu'avec philosophie.

Au fond de moi heureux je suis plutôt pitre, malheureux je deviens narcissique. Entre les deux je suis rêveur.

J'ai confiance en moi aujourd'hui. Mon gros problème pour en finir avec c'est d'avoir déconstruit de grandes qualités qui ne demandaient qu'à faire naître un homme entreprenant et réussissant. En fumant principalement trop tôt. Maintenant, je ne trouve pas assez d'attrait dans ce qui m'est accessible au lieu de me servir de mes bases pour en grandir. J'ai voulu ce qui m'arrive aujourd'hui puisque j'ai choisi de ne pas développer mes capacités. Il semble que je voulais éviter de parler de complexes.

Que se passe t-il si l'on a une trop grande confiance en soi? Si l'on comprend trop de choses nous contraignons ceux qui ne voient pas leurs actes mais les vivent par leur vie à être des coupables. Être coupable c'est ressentir la lassitude et la détresse d'un vieil individu défait lorsque l'on se trouve encore punissable.

Ils ne s'attendent probablement pas à ce que cela soit beau. Parce que moi je m'y trompe, je reste désespérément seul. Mais tout dépend de ce qu'on voit dans « beau ». Peut-être que la vision que j'ai de moi dans certaines circonstances me pousse à me réduire encore en retrait tant elle est négative.

Juillet 2008.

L'impalpabilité.

J'en croise certains qui s'étonnent agréablement, d'autre avec dépits. D'autres encore sont dubitatifs. Sans plus produire, l'harmonie quotidienne bien choisie manque de félicité. De ne pas se réjouir assez parce que l'œuvre est impalpable: voici l'exacte valeur déterminante. La palpabilité de votre œuvre. C'est pourquoi les plus grands hommes ont fait bâtir des monuments et villes en leur nom. Et d'apprécier comme moi son anonymat est anti-héroïque. Pourtant une œuvre impalpable n'est pas forcément dénuée de conséquences: Quand Godwin affirme que Fénelon vaut mieux que son valet, il oublie que c'est peut-être le valet qui inspire son maître. Réplique quelque peu scolaire mais pertinente. La bande dessinée Léonard en est une réponse philosophique.

Les doutes me talonnent dans mon indépendance quasi-sereine. Parce que tant apprécient ouvertement, ils me freinent dans ma sagesse. Savoir

pourquoi et surtout que faire de ce que l'on espère trouver. C'est ce que je sais trop quand ma vocation est hors de portée.

J'irai par quatre chemins pour vous dire que tout peut s'enjoindre ou se dissocier. Tout associer en théories universelles a été la forme d'intelligence érudite première à travers la sorcellerie ou la magie. Puis s'en est venus des concepts religieux... Enfin, des concepts scientifiques ont vu le jour. De ces trois philosophies d'attitude possible, toutes veulent établir un maximum de satisfactions d'interrogations en un minimum de formulation. Une recette mathématique au sens littéral du terme pour un confort intellectuel! Heureusement les gens instruits ou avertis ont progressivement décomposé les interrogations en autant de sciences dites *spécialités* qu'il puisse être. Parce que nos interrogations n'étaient que la fuite de problèmes pratiques pour certaines*. Cela a permis l'avancée technique d'une part et reculer la puissance spirituelle (ou morale) d'autre part. (En ce qui concerne notre ère)

*La curiosité technique-scientifique de l'homme a soulevé des interrogations qui une fois approfondies débouchent sur des inventions qui augmentent les chances de perdurer.

En effet, l'envie de comprendre ce qu'on ne peut même formuler ne peut pas être un reproche à faire à l'homme mais bien entendu une vertu à lui prêter. Combien de fois entend-on dire: « Il n'y a rien à comprendre »; « Il ne faut pas se prendre la tête », ce genre d'expressions qui compensent les interrogations lourdes métaphysiques, philosophiques, théologiques ou tout simplement libidinales (...)

Il est tout simplement bon à titre individuel de se risquer à de grandes associations théoriques et de s'en remettre à la décortication spécialisée à titre collectif pour des concepts de vie et de survie de façon à ce que notre sort bénéficie de plus de sécurité possible. La profession étant la qualité même d'un individu, les scientifiques le remède le plus sûr à chaque problème de science, comme le professionnel à chaque problème de production ou de service.

Mais nous en arrivons déjà aux plaisirs du choix des orientations. Souvent les gens choisissent leur domaine d'activité en fonction de ce qu'ils en savent en considérant qu'ils y seront à l'aise. On se détache du noyau dur de l'innéisme par la dissociation dans l'empirisme. Au pied du mur, tout n'est plus que fusion en une dissociation forcée qui utilise pourtant des réflexes de survies innés.

Toutes ces personnes prévenantes juraient que l'avenir, l'aujourd'hui serai impitoyable et leur prédictions s'avèrent foudroyablement vraies. Je jure moi, que je ne prédirai rien pour quiconque plutôt que de l'aider! Je

me mords les doigts effectivement. J'ai perdu confiance dans la vocation avant même que d'essayer sa formation. Un scientifique obligé d'écrire! Et rien de sensationnel à la clef.

Mon courage se résume à: “je vais les avoir parce qu'au fond eux ne veulent pas vraiment m'avoir”! Je n'ai plus aucune volonté de m'être cru au delà du raisonnable. Si désorienté quand à la valeur à accorder au moindre de mes sentiments. Je ne suis pas accompagné d'aucune chaleur, d'aucune flamme ou celle de la survie. Évidement le rire m'a été inculqué. Si bien que toute situation a son ironie. Mais je ne sais la partager amicalement. Déjà qu'amoureusement cela s'est avéré catastrophique!

Je voudrais zapper certaines personnes et circonstances qui ne vont désespérément pas avec mes envies. Mais ces envies deviennent ou sont les moments que je passe avec ces personnes. C'est injuste comme les choses ne vont pas avec les besoins.

J'ai eu des angoisses très tôt: 5 ans, la classe d'avant le C.P... Non j'en ai eu encore plus jeune. Dès la maternelle; j'étais impressionné par au moins un autre gamin. J'ai le souvenir net d'un mal-être dès la maternelle. Finalement je suis probablement défaillant de naissance. Étant donné la mémoire de tant de maltraitances et de si peu de prise en main, mon mal-être ne peut qu'être! J'ai par ailleurs eu des périodes de satisfaction mais me suis heurté maintes et maintes fois au chantage de la récompense et de la punition. Étouffé.

Je fais des amalgames qui m'apportent aussi bien des émotions réparatrices que des culpabilités.

Je parlerais plus volontiers de réflexion plutôt que de philosophie. Je pratique la réflexion puisque je ne suis pas instruit en philosophie (à part une année de terminale en lycée professionnel et tout ce que je lis dans la matière).

J'aime surtout le verbe “penser” et même le nom “pensée”; je les trouve sages et réconfortants. De m'être si souvent réfugié dans mes pensées, ce terme symbolise la paix pour moi.

Être à la fois trop rigide pour la détente et trop mauvais pour l'insertion... Peut-être que d'avoir à moment donné voulu qu'il y soient des évènements déterminants, ceux sont des ressentis, des émotions fortes enfouies qui aient confectionné des pensées automatiques négatives (terme de psychothérapeute).

L'ennui ressenti si tôt est devenu une quête. Car il a été assimilé à ma place. C'est ma place de m'ennuyer! On ne m'a pas montré la plupart des astuces qui permettent de s'occuper. Jamais en tout cas on ne m'a appris à être maître de mes occupations.

J'ai su bien des fois partir en considérant que l'endroit ne serait pas dangereux et j’avais raison. Pourtant ces temps si je ressens une oppression dès que je me représente le monde extérieur de la situation de laquelle je suis en train de vouloir ou devoir quitter. Pourtant je sais que cette sensation est la conséquence de la désorientation dans laquelle je me trouve face à l'incertitude quand à mes projets ou devoirs. Je confonds projets et devoirs.

J'ai repris le chemin de la vie. J'ai su m'engoncer dans les vêtements de la honte des gens de l'ombre. Je suis celui qui s'est enfoncé dans les entrailles de la perte de courage car tant de ceux qui se battent ne le font que lucrativement. Je le fais obstinément. Je tremble de reprise d'identité. Peut-être trop activement. Car les entrailles sont mes sous-bassement. Le pied du mur pour moi n'est que l'ombre de la honte. Celui pour qui aucun de ses mérites n'a de valeur objective. Le malheur est ultime quand on l'énonce textuellement. Il n'y a d'erreur que dans le choix des arguments défendant des regrets. D'ailleurs il n'y a pas de honte à avoir des regrets. Mais il est honteux d'impliquer les autres dans mes arguments comme prétextes.

C'est pour ça que je me suis laissé tombé dans les abîmes de l'invraisemblance sociale. Au fond de ses abimes, il y a encore des différences selon votre histoire et vos dernières cartes à jouer. Pour moi, la compatibilité entre les deux aurait du être provocatrice de biens plus grands horizons. En fait c'est la dernière chose que l'on ne saura démontrer qui pourtant nous aurait le plus fort correspondu. Il n'y a de récompense que dans l'estime de soi. Et de savoir ce que personne ne peut concevoir comme grand, quelque chose de personnel, permet l'évasion marginalisant qui outre prometteuse de honte et de malheur restera immuablement garante d'une fierté hors d'atteinte obstinément représentée dans chaque détail du réel comme des absurdités de manque de corrélations entre la force de chacun et l'anéantissement de toute réalisation personnelle en une consommation d'énergie chaotique à l'intérieur même des sociétés sur-qualifiées aux soucis de conservatisme libertaire incertain.

Après tout ma situation m'a porté loin, au plus loin de ce que je déteste. Et ma déchéance n'est pas si terrifiante par rapport à l'absurdité du système! Je garde du potentiel et toutes mes réserves. Avec enfin un horizon. La patience demeure une clé laborieuse... Parce qu'elle implique aussi tous les instants de désespoirs. Encore une fois le goût de l'application compte plus que le reste pour pratiquer longtemps une activité qui glorifie.

Je dois présenter quelque chose de convenable. C'est là mon plus grand problème. Moi, qui ne me suis jamais affirmé, comment puis-je trouver le sujet, le plan d'actions et la persévérance de le conclure?

On m'a donné certains outils et quelques conseils mais guère vraiment préparé pour ce Monde que je trouve si lâche. Et dire que l'on a peur de l'être, lâche! Comment peut-on accuser un être de lâcheté dans un univers régi par des lois? Serait-ce que le maillon faible suffise à mettre en danger la transcendance?!

En fait le dit système n'est composé que de tâches de mon espèce, qui pendant que nous cherchons désespérément à nous affirmer dans une vie que l'on sait unique favorisons toutes les absurdités dégorgeant du trop-plein orgasmique des réalisés. Bientôt ils nous enduiront directement de leur semence primo-active pour que survienne un enzyme tout puissant régénérant des endorphines sans plus que l'environnement n'ai besoin d'y être pour quelque chose. Je me dis que les dépressifs étaient peut-être la sonnette d'alarme de l'explosion de notre culture avant qu'on ne les reprogramme vers une vie “soupape de pression”. Les gens comme moi sommes la vapeur, la pollution de l'activité humaine.

Intouchable je demeure. Nous sommes comme des astres percutés par des météorites, astéroïdes. Ils nous touchent de tout côté et c'est en cela que l'on ressent la vie. Fuir l'amour et le rechercher mal... Et ce que le rendre récompense?

Je voudrais encore écrire et plus savamment. Appliqué à me sentir con, je continue seul avec la mort pour horizon. Ma désorientation est irrémédiable. J'ai faim de l'ancienne nourriture et déjà mon ventre grogne pour la bouffe la plus truquée de l'histoire..! Anéanti, c'est la meilleure base pour se construire un étendard de suffisance dévastatrice.

L'intelligence n'a pas de sens alors que faire de nos soucis? L'égoïsme comme salut abrège de se sacrifier. J'arrête de déconner, je pars pour toute la vie, fier d'être un partant. Le diable est mort et bonne chance à vous! Vous en aurez besoin. L'amour ou le talent... J'ai cru vous emmerder mais c'est moi.

25/08/2008, 01H15, Les Bruyères.

Je ne vois pas pourquoi je n'écrirais plus ma raison. Personne n'a vraiment cherché ou réussi à m'éloigner de la poésie. La philosophie une seconde nature quand les poèmes à apprendre modelaient un

asservissement à l'opposé de leur vocation première. Une toile que l'on décide de ne pas tisser rend la possession d'encore tout le fil.

A minuit la banlieue s'endort prête à prendre la relève d'elle-même en sa matrice ingrate repue.

J'ai pris pour mauvais principe de ne pas catégoriser les femmes et les hommes de part et d'autre.

On a éduqué la population à croire que le vrai changement passe par la révolution tout en la maintenant dans une morale qui craint la violence. Ainsi les choses ne changeront plus. La révolution qui est progressive pourrait tout simplement se nommer “activité humaine”, la révolte un sentiment commun et banal. Puisque l'homme n'a jamais su préserver ses acquis moraux, ni techniques, l'économie mondiale va de soit; les civilisations font tables rases les unes après les autres sans tirer profit des échecs anciens. L'homme est un surhomme, plus inhumain que nature; il n'a guère besoin de bon sens, de logique, d'honneur, de bonté ou de remords... Ces derniers sont réservés aux prétendants-hommes.

Postlude humble!

De toutes ces expressions tant haïes de moi qu'elles sont communes dans la bonne volonté furtive d'être *philosophe* ou moralisateur plutôt; « ne fait pas aux autres ce que tu ne veux pas qu'on te fasses... » est celle à laquelle j'étais tenté de rétorquer : _ Et pourtant je fais tant en contrepartie de rien!

Mais dans cette grande naïveté qu'est la plainte, je me refusais à voir que ce que je devais recevoir, c’était une leçon. Et je ne dis pas qu'il y a une ultime leçon bien que la vie s'acharne à vous tirer votre propre sort de dessous vos talents à poursuivre la mauvaise foi. Moi, parlant de mauvaise foi ? Moi qui sans doute n'ai jamais voulu imaginer qu'il puisse y en avoir une bonne... quoique, penser qu'on ne sera jamais assez bon croyant n'est-il pas plus sage ou dévot que de s'imaginer élu ?

Il y a des expériences incontournables quand on se fixe un but lointain; vouloir atteindre ce but est un but en soit évidement; alors qu'on ne sait ni les obstacles ni l'après ce but atteint. Les enjeux ?

Que faire d'un projet si ses enjeux n'apportent rien de plus que ce qu'on peut atteindre à moindre effort? C'est le piège absolu. Si vous ne vous accrochez à aucun de vos rêves vous ne saurez rien décrocher d'autre puisque pas entraîné aux obstacles. Mais si vous persistez, persévérez et atteignez un but, puis deux, puis trois; parbleu, cela n'est pas un concours! Un bambin de 12 saisons pourra toiser le vieux pan d'une seule question : «Pourquoi tu as fais tout ça ? »

Bien sûr la vie n'est pas le comblement incessant d'une case vide sur un solitaire; bien que plus nous manipulons ses fonctions et plus on meurt vite. Dans ce cas l'ennui est-il une récompense ? La véritable pesanteur de la vie là où son sens le plus vrai vous fait vous demander ce que vous êtes.

Il y a si on le veut vraiment au fond de soi la plus grande chose que nous regrettons tous de ne pas savoir, de ne pas voir, de ne pas toucher: l'infini. Et nous n'aurions jamais assez de l'éternité pour lui dévoiler tout notre infini... là est ma foi. Qu'on m'amène la femme qui dira à l'homme: « Sois mon temps et je te serai tout », je la nommerai fille de Dieu. Mais cette femme laisserai son homme être philosophe, elle. Parce que la voix féminine lui chanterait qu'il est génial, que ce qu'il dit est indispensable!

Parfois nous regardons des enfants jouer par exemple et tout à coup nous croyons comprendre aux travers de leurs faits et gestes des grands caractères humains... l'exemple peut être poussé à l'observation d'animaux, on le sait, mais de tout être vivant pour y projeter les hypothèses les plus parfaites. Oui le mot est justement approprié à nos erreurs d'hypothèses: ont-elles besoin d'êtres si parfaites ? Tandis que la vie, la nature est si improbable. L'homme est tellement taxé de « contre-nature » qu'il faudrait qu'il (et elle) soit parfaitement prévisible, créé en somme; à l'image d'une morale en constante évolution mais dont les principaux fondement aurait été établit aussi subtilement que l'homme lui même.

Voyons les choses de loin puisque c'est ce qu'il faut faire! Nous sommes d'accord que les éléments de la natures sont causes et effets; c'est à dire qu'ils s'adaptent et perturbent. Bien, lorsque l'on produit des réactions chimiques en cascade dans un espace confiné; il s'ensuit une multitude d'évènements associés les uns aux autres dont l'observation détaillée serait très compliquée (et pourtant l'homme le fait) mais je crois pouvoir affirmer que selon les données connues à ce jour, l'expérience chimique la plus puissante est capable de détruire l'espace confiné le plus solide jamais construit. Donc il me semble que sur toute planète ou l'eau et la vie se forme par hasard, une espèce vouée à quitter l'écosystème finit par naître et rien de plus; ici l'homme! Mais cette destinée si elle est un lien de cause à effet, est difficile à cerner pour imaginer l'humanité avoir

réellement un impact sur l'univers et encore moins de rêver un idéal au fond dans ce pouvoir. A moins que l'on ne puisse un jour créer des galaxies appropriées, planètes confortables obligent, et des soleils à puissance réglable...

Alors vous vous attendez à ce qu'après ce beau discours sur la supériorité de l'homme sur l'animal je vous parle de sa mauvaise vertu à aimer le pouvoir... mais n'est-ce pas magnifique toute cette cruauté humaine ? Ne nous rappelle-t-elle pas notre animalité ? Ne sommes-nous pas capable de comprendre que la où l'homme est cruel, c'est la vie qu'il alimente comme un fauve brise le coup d'un petit babouin... Si l’amour est votre dernière question, il semble que la science et l’avancée inexorable tend à l’expliquer comme une illusion déterminante. L’homme vivra et sa femme aussi verra.

CONSIDERATIONS ACTUELLES 5 ! (Extra d’impertinence !).

Dans leur fausse fratrie les communautaires s’indignent et s’insurgent à brûle pour point des connivences machiavéliques de leurs semblables. Il est à leurs yeux pourtant révoltant qu’un électron libre passe entre leur bras de fer et n’ont pour autre récréation de tenter la capture dudit réfractaire. Partout autour de ce globe singulier la singularité fait mouche et persécute les communautés. Qu’ils soient associés par la production, par la foi, par la conviction ; il est une tare qui les distingue encore de moi : l’appartenance civique ! Obligés à l’éducation ; culturelle, familiale, éducative pour ne jamais parvenir à la sagesse ni à la force critique et héroïque. Leur sociabilité fustige d’autres sociabilités jusqu’à ce qu’ils refoulent leur racisme dans des plaidoyers toujours plus productif, plus esthétique et au final plus dévastateur. Jamais un peuple, une secte, une communauté ne parviendra à bout de sa méchanceté tant cette dernière découle de l’abandon de chacun de ses membres sa nature forte et honnête quand il ose vivre seul et affronter la vie avec son empirisme de savant solitaire. C’est pourquoi j’arborerai la méchanceté dans sa plus puissante volonté pour tenter de vous détruire de plein fouet avec toute ma bienveillance et pour l’humanité individuelle…

O bandes de fripons sans courage ! Vous qui méprisez les bandes de rebelles parce qu’elles sont petites ; vous qui moquez l’esseulé parce qu’en votre fort intérieur jalousez sa ténacité à fuir votre lâcheté plurielle rivalisant les plus sadiques et monstrueuses sociétés mondiales. Après tant d’efforts vous parvenez à vous extraire d’une éducation serte engluée de sordide privation pour en reformulée une plus encore absurde d’adhésion !

Répugnants sont vos travaux d’approche et pis vos collaborations d’équipe. Tous vos actes visent l’aliénation de vos *prochains* quand ils ne sabotent pas directement la paix environnementale. Toute votre culture (si l’on peut la nommer ainsi) se base sur une pathologie si difficilement guérissable que vous avez un rôle à jouer envers ce qui ne sont pas

encore atteint. De ce fait vous détruisez les enfances pour commencer ; contents que vos progrès restant envers l'économie et vos professions garde réserve d'un tout puissant contrôle sur plus faibles que vous. Ensuite vous humiliez les moins nombreux et moins puissants que votre carcan minable, avec la ferme intention d'agrandir toujours vos cercles. Jamais vous ne vous demanderez : suis-je capable d'affronter la vie par moi-même ? Ou peut-être que cette question vous l'eûtes étant petits et n'ayez eu guère de stratégie (n'ayant guère d'intelligence) pour vous affirmer qu'à travers la sociabilité. Dans cette sociabilité, dans cette sociable-sociale-sociabilité, vous prétendez êtres des bâtisseurs, de respectables et honnêtes entrepreneurs de bonnes intentions mais vous laissez aller après quoi dans les jugements les plus hypocrites et les souhaits les plus honteux, jalousant toujours celui qui part d'un autre point vous faisant affreusement défaut pour participer on ne peut mieux à l'asservissement cuisant d'un maximum d'êtres faibles ou pour l'accomplissement jouissif de vos plaisirs égoïstes voir sadomaso. Je plains vos enfants, qui naissent entre vos bras et dans vos postillons bien - intentionnés de conduites et d'adhésions à des lignes de conduites toutes plus débiles ou polies comme on retire la peau d'un fruit parce qu'il est traité aux pesticides (…)

Seuls des enfants qui aurait grandit sans vous et sans qu'on les force à la moindre sociabilité sauraient vous remettre sur la voie de la raison ; encore faudrait-il que vous sachiez les imiter et l'imitation est un art qui demande un certain degré de détachement qui vous fera toujours défaut puisque étant empreints de couches successives de civisme légionnaire d'une société aux troupes inter - dépendantes dans leur dénies réciproques se voulant jusqu'aux couples porteurs d'idéal libertaire, de savoirs sur le bien-fondé de telle adhésion ou de tel rejet ; voulant tantôt savoir comment ne pas passer pour imbécile, tantôt ne pas savoir ce qui se cache derrière leur passivité.

Aucun salut réjouissant ne vous guète tant que vous n'aurez pas compris la mascarade de votre religion, de votre parti politique, de votre finalité professionnelle.

Tous si biens élevés, vous aspirez à la réussite. Qu'importe si cette réussite est le plein désastre de l'abandon de toute lutte contre le rouleau compresseur du civisme.

Vous commérez pour avoir un attrait, vous ignorez pour être innocent. Songez un instant que votre Dieu vous méprise quoique vous pensiez, quoique vous disiez, quoi que vous fassiez tant votre image est laide et coupable tant qu'elle est celle d'un citoyen. Le citoyen est à la liberté ce que la marrée noire est au cormoran ; la société le pétrolier échoué, le système la compagnie pétrolière ! Le salut réside en chacun à partir du moment ou chacun agira avec son cœur et ses tripes. Quand l'homme agira pour l'environnement et pour lui, pour les autres et au nom de rien ! J'ai vu la complicité possible et toute pétillante entre des êtres les plus éloignés quand aucun n'avait à l'esprit sa culture à ce moment

précis. Les éducations sont la poudre de guerre, les mœurs sont les mèches à canon, la politique l'étincelle. Comme les sociétés fonctionnent sur le principe de la communication et que cette dernière est pleine de désinformation comment voulez-vous comprendre quoi que ce soit ? Vous dites être lésés alors que vous ne contrôlez pas votre rendu de monnaie. Vous vous êtes laissés charmer par la démocratie qui a donné place à des journalistes plus corrompus et incultes que les moines ne l'étaient avant la Révolution.

En ne faisant confiance qu'aux travail d'équipe, le génie des nouveaux penseurs, les trouvailles des savants isolés sont méchamment ignorés ou risées par votre société qui s'engouffre toujours plus loin dans la mécanique oligarchique ; vous adhérez si pleinement à ce que vos talents ne soit qu'exploités sans jamais qu'ils ne vous portent hauts et fiers. Ainsi votre meilleur atout canalisé comme une énergie naturelle pour alimenter les fioritures destructrices de liberté. Le pire étant de croire que la démocratie vous protège contre toutes les injustices alors qu'en la sollicitant vous ne faites qu'accroître le pragmatisme des puissants qui vous exploiteront toujours mieux, et de la manière la plus facile étant donné que quatre vingt dix pour-cent du processus est engendré et voulu par vous-même !

Pour vous aider, il faudrait qu'un cataclysme tel un champ électrique vous fasse sauter les neurones et la mémoire en vous vidant de tous ces concepts masochistes qui vous habitent ; que l'humanité d'un seul coup retombe en bas âge et qu'aucun autoritarisme ne soit plus envisageable par qui que ce soit. Vous l'aurez compris, la plaît de l'humanité est sa culture, qu'elle se trimbale de millénaire en millénaire comme une vérole sans remède que les éducations fomentent sans relâche dans un écervelement qui donne raison avant d'avoir constaté, avant d'avoir essayé… Tous ces jeunes parents qui procréent pour le plaisir de projeter sur leurs rejetons l'ensemble des traumatismes institutionnalisés. Je plains les âmes profondes ! Car c'est malheureusement ceux qui sont les plus doués de réflexion qui pâtissent le plus des injonctions à tout va ; croulant, étouffant sous l'océan d'idioties moralisatrice et contre-nature. Dans cette orgie de débilité généralisée, comment ne pas devenir sadique à son tour ? Comment ne pas vouloir monter sa propre secte pour ne pas être lésé en adhérant à celles des autres ? C'est assurément en fondant une famille qui pousse les parents à digérer l'air gastrique ambiant en asphyxiant eux-mêmes leur enfants de procédures dé-constructiviste que les citoyens trouvent leur compte.

La preuve de l'artifice de nos sociétés est que tous ces groupes ne savent même pas écouter ni s'inspirer du voyageur solitaire quand il leur offre sa réflexion. D'avoir tant subit la moraline ils se contentent de leur habitudes de bagnards en se laissant empoisonner par l'ensemble des commerces substituant la nature et son harmonie bienfaitrice.

Nous n'entendons plus un seul discours d'expressions verbales ardues et recherchées parce que moins il y a de mots, moins l'expression aura

d’horizons à proposer. Et c’est surtout ce qu’il vous faut ; un minimum d’alternative pour qu’à tout moment vous restiez des produits, des outils, des pions, des courants dans des câbles. L’énergie d’un éclair par exemple que vous seriez si libres ne profiterait pas ; à moins qu’il ne soit des spectateurs libres aussi pour vous admirer (comme avant Alexandre le Grand)…

Je crois que la religion n’est pas seule responsable, mais que déjà tout le Moyen Âge a contribué à vous aliéner ou plutôt à vous assujettir et depuis les Révolutions européennes vous cherchez sans relâche à retrouver votre place de serf, de croquant… même ingénieur, même polytechnicien vous n’aspirez qu’à servir les puissants pour le plaisir d’être dépassé, manipulé, maltraité. De ce fait vous pouvez jouer un rôle (enfin !) de moralisateur, de médiateur envers les autres pour le plaisir d’être un maillon bien loti tantôt du vivier à poètes chassés, tantôt de la chaîne geôlière des enfants, donnant un sens à tout ce non-sens !

Ma question est : comment ferait-on si Mussolini, Hitler et Staline n’avaient pas existé pour faire croire aux mômes (et à leurs parents) que nous sommes en démocratie aujourd’hui ?

Le monde a beau être détruit, la crise économique étant arrivée, nous fonçons toujours plus vite vers le totalitarisme libéral ! Dans cette misère sociale, dans cette pauvreté culturelle, dans cette poubelle républicaine vous préférez que les marginaux soient montrés du doigt et écroués pour que jamais votre lâcheté ne soit combattue à la place.

On ne trouve plus un seul livre intéressant en librairie, pas un artiste de courageux qui passe à la télévision car cette dernière est un véritable arsenal « objecteur » de conscience !

A faire passer les communistes, les anarchistes, les hippies pour des cons la Terre est ravagée mais ils continuent de vouloir l’ordre de la droite !

Les bourreaux de Louis XVI étaient des libéraux ! L’apologie du flic et du bidasse, de la peur et d’une laïcité intolérante ou prônant la « supériorité » de la chirurgie plastique et siliconée contre le « sauvage » port d’un voile ! Il est vrai qu’on ne peut pas reprocher à l’Iran des essais nucléaires dans le pacifique ou dans les pôles ni à la Corée du Nord l’anéantissement de cultures indigènes, ni à l’Afghanistan les pollutions marines (à la Birmanie d’entretenir des dictateurs en Afrique et en Amérique du sud) etc. Alors il est plus confortable d’insulter ces derniers nuit et jour pour que l’on ne regrette pas d’être les abrutis qui ont tout ce sang sur les mains.

Il n’y a pas d’honneur en hauts lieux. La préférence de goût est réservée aux pauvres. Ceux qui travaillent. Dans l’appât du lucre comment voudriez-vous qu’une tendance politique, une éthique religieuse ou un bon sens moral soit une ligne de conduite ? Tous ces idéaux doivent demeurer les occupations de la populace ; « qu’ils croient avoir un sens

de respect, une vertu humaine, un penchant écologiste les gardera soigneusement dociles ».

LES NOUVEAUX HEROS.

Allocution d’avènement des nouveaux héros. (Parce qu’ils sont les robins des bois, nous sommes les aristocrates…) ; aux élus, aux travailleurs, aux électeurs, aux propriétaires, aux artistes et personnalités influentes, aux possesseurs de capitaux et aux *sous-hommes*.

Vos projets, j’en suis sûr, vont fort : crucifixion d’un gauchiste à la gloire de De Gaule, camps de salariés en élevage, fonte de toute relique à l’écart des spoliations du patrimoine obligée par la survie, rendre débat et questionnement impossibles voire punis, ne laisser aucune place aux passions surtout si elles sont érudites, marginalisation de ceux qui tentent d’échapper à l’obligation de polluer ou de salir les milliers d’années d’évolution sociale et culturelle par leur non-participation ou leur tentative d’éducation et d’actes réfléchis, endettement obligatoire, consommation forcée et sujets rendus cobayes sans recul possible de ces derniers, interdiction de tout plaisir en dehors des produits et services régis par la *République* ainsi qu’une interdiction de communiquer autrement ni autre chose que par les moyens modérés des grands fournisseurs de réseaux sociaux des messages qui sortent de la définition du caractère promotionnel des sujets donnés, stimulation permanente des consomme acteurs opérant les propagations et les règlements de conduite de l’attitude universelle par les voies techniques et biologiques, proscription de toute association qui ne vente pas le lobbyisme du féminisme ou du communautarisme ou qui ne collaborerait pas à la systématisation de leur intervention à des fins justiciables ou ne soutenant pas une jurisprudence de protection des majorités dominantes, activités de recherches scientifiques fondamentales ou expérimentales qu’elles soient dures ou sociales rendues illégales en dehors de capacités affiliées à un organisme d'État, interdiction d’auto-production alimentaire ou de bien consommable, intérêt des ressources naturelles impossible, tentatives de libre-arbitre ou de libre conscience ou de pensée libre atrophiées par l’éducation nationale, recherches journalistiques ou historiques sanctionnées, critique des infrastructure et du système administratif et des institutions et administrations in-envisageable, critique d’opération et de démonstration militaire réprimée, la diffusion

de messages ou rassemblement non conforme à l'encensement du *progrès* et de la *logique* de la « supériorité » contemporaine donnera lieu à l'exclusion et à des soins par alicaments, exhibition systématique des contrevenants et lynchage communautaire de ces derniers obligatoires et rémunérés, le développement d'appareils ne fonctionnant pas sans les fournisseurs d'énergie agrées de même que toute invention fonctionnant sans fournisseur ou sans tiers agrées en matière de commerce électronique feront l'objet d'un programme anti-terroriste à l'encontre des forcenés, l'absentéisme au devoir de carrière et de plage de repos soumis à une traque musclée et à remontrance auxquels les proches devront participer…

J'ai bien peur qu'il ne s'agisse plus de projets mais de manœuvres opérantes effectives cela dit. Une forte fantaisie salvatrice me pousse à déjà savourer l'anachronisme d'une ambiance moyenâgeuse dans notre ère contemporaine…

Rien ne sonnera le glas de deux cent ans de guerre puisque ceux qui nous font cette guerre ne l'ont pas déclarée et encore moins ne la revendique ; la majorité d'entre vous préfèrent appartenir que bâtir, au nom de toute excuse symbolique accommodante. L'invisible partie « aristocratique » acculée tient à vous féliciter tous pour cette performance de lâcheté, de recul, de régression, de sabotage, de barbarie, de gâchis, car c'est là votre unique qualité, ce qui vous complète et vous porte, bravo.

Alexandre Hédan (aristocrate acculé) PS : si vous pouviez abréger nos souffrance plus efficacement peut-être comme Hitler le faisait plutôt que d'être plus sadique encore, utilisez des poisons de meilleure efficacité, augmentez la vitesse de propagation des instruments de tortures cybernétiques, cellulaires et libérales, bref n'utilisez pas de clous rouillés ! 17/07/11

L'ASSIMILATION.

Que les communicants le fassent sans plus se toucher ou bien qu'ils s'émeuvent sans se sentir ou encore qu'ils se déçoivent sans avoir la moindre idée de la suavité, de la dextérité et de la fantaisie balourde autrement qu'en forniquant avec celui, celle qui jamais justement n'exerce ces fonctions dernières de vie _ puisque de vie, il est question de travail_ l'amour est relégué au dogme Liberté. Nous concédons pour ainsi dire ce qui eut d'instinct de conservation de l'espèce porté à la plus haute

conception du beau à un simple besoin de repos, de détente parce que jamais nous n'avons autant enduré au sens de l'assimilation.

L'homme se demande si la communication animale est tout aussi évoluée que la sienne, hors pourquoi cette communication serait-elle une marque de salut pour la pérennité de l'espèce ?

Le crocodile qui précède l'homme de plusieurs millions d'années ne communique pas beaucoup ou bien il le fait par des moyens subtiles qui rejoignent d'avantage nos moyens modernes de repos et de détente anciennement qualifiés de reproduction (amour).

Ainsi, la reproduction humaine étant devenue un loisir et non plus un devoir, le travail a remplacé l'instinct de peuplement _ population qui s'auto génère dans une mécanique animale, désormais, donc dénuée d'originalité intellectuelle que seules détiennent les espèces nouvelles en voie de prolifération ou possiblement envahissantes_ avec une abondance de communication, une vénération de l'échange d'informations qui aliènent les sujets au point qu'une observation objective (maintenant possible par satellite) montre un phénomène animal de son espèce d'un point de vue de sa cause à effet environnemental et de ses interactions, de ses déplacements, de ses conséquences…

Mais si la sophistication entraîne l'originalité, l'originalité engendre une dépendance de plus en plus intense à son semblable, celle-ci passe par l'échange qui devient complexe, donc un travail qui n'est pas un plaisir mais un devoir sous peine d'être exclus et donc privé du besoin primordial de l'autre, puis dispensé par la même occasion de la fameuse détente qui est de se trouver aimé. Évidement la réflexion n'a plus sa place, d'ailleurs qu'elle se nome spiritualité, recueil, divagation, ou rêverie ; les animaux n'ayant pas encore ici* la reconnaissance d'une âme ou d'un esprit, c'est, il faut en convenir, une illusion que d'escompter être reconnu pour sa capacité d'intériorisation. L'homme était un être humain tant qu'il surenchérissait son destin, c'est-à-dire quand il avait foi en l'inconnu ; il possède encore des bribes d'humanité dans l'homosexualité (parce qu'il doit travailler et rêver de conservation quand il aime le même sexe que le sien) ou dans la fantaisie (l'art, la solitude, la marginalité, la quête ou l'étude) et il redeviendra un être humain chaque fois qu'il affrontera un nouvel état, une nouvelle dimension, un nouveau monde… Pour l'heure le voilà animalisé en grande partie sans recul possible puisque tout lui indique qu'il prolifère, qu'il s'éternise, qu'il maîtrise son existence ; sans jamais pourtant être crédible sur ce qu'il sait de son avenir. L'humanité n'en sait pas plus sur son avenir que le mollusque du sien !

> Cette animalité évidement gâte la qualité sensitive de singularité du destin. L'homme ayant remis sa destinée entre les mains tantôt de religions, tantôt de science-fiction, bientôt de connaissances, parfois de jouissance, il n'a jamais été aussi animal que noyé d'informations, car les animaux sont de véritables récepteurs et

émetteurs d’informations. Le malheur de l’homme est somme toute l’équilibre qu’il s’efforce d’opérer pour maintenir sa sophistication qui fatalement l’animalise et le contraint à encore se singulariser parce que sa pérennité dépend de sa capacité à ne pas communiquer, ne pas s’entendre avec le monde animal. Il est sorti de la chaîne alimentaire macroscopique et engendre une espèce aussi dénuée de qualités morales que n’importe qu’elle autre espèce animale. Sa seule supériorité est de quitter volontairement l’écosystème par curiosité, instinct du à la vie, à la bactérie, dont l’existence revêt un caractère envahissant et qui à notre échelle nous offre l’illusion d’une supériorité unique parce que d’une part l’espace convoité ne nous apparaît pas encore investi par les autres espèces et d’autre part l’épopée des autres espèces nous est insignifiante tant notre morphologie et son impacte ou les contraintes subits par l’environnement nous est différente.

Mécanique Quantique de l'inconscience du tremblement de terre

Une personne affirmant avoir rêvé de secousses quelques heures avant un tremblement de terre prouve que notre esprit est divin!... je vous explique:
Se demander si l'homme est à une interstice précise entre le microcosme et le macrocosme a beau être déjà moins nombriliste que de s'affirmer croyant ou athée... non que je veuille rejoindre déchu le clan des agnostiques... je tournerai encore un petit peu autours du tombeau avant de crier "mort aux prêtres" à la gloire de cette science dure qui _contre elle_ en est pourtant sortie. En effet, avant la culture, le savoir, la connaissance, un empirisme de techniques de survie à offert à l'homme la réflexion, l'analyse... elles ne pouvaient sans découvertes ni preuves (savants désignés par un carcan) faire autrement que d'établir des "vérités" contées, imagées, graves, trop abouties... bref bibliques! Donc la science est bien née de la religion; même si cette religion était la métaphysique mère de physique dure et de philosophie. Maintenant, être théologien, c'est à dire comme être philologue admet tout d'abord un athéisme puisque toute religion interdit de s'intéresser aux autres puis tente d'annihiler les travers et les tords de cette précipitation (religieuse) pourtant pleine de bonnes intentions (sans sarcasme).
Et donc pour en revenir à notre minuscule et divine position/... notre dimension, notre espace-temps est forcément semblable à celui des neutrinos qui se trouvent à plusieurs endroits en même temps; et nous pouvons prétendre à l'hypothèse que comme le poisson rouge et autres bêtes qui s'agitent à la venue d'un tremblement de terre encore indétectable par la science, l'inconscient humain perçoit l'évènement qui a déjà cours en une certaine mesure...

Mais si notre inconscient vit les sens les plus puissants; il est à envisager que tout n'est que puissance de volonté de compensation (avec ou sans "esthétisme", et toc!!)... A suivre, à Friedrich N. ou de sa part, je ne sais plus!

De la création du contenant (ou l'inexistence de l'univers)

Le contenu se développant crée son contenant; de même que notre imagination ne pourrait concevoir notre corps en dehors d'en avoir pris note*, notre conception de l'univers reste notre imagination puisque notre physiologie n'a pas à priori de rapport avec l'espace... Il en résulte que l'univers n'existe pas, du moins l'univers en tant que contenant n'a pas de physiologie, il est physiologique, parce que le rien ou le vide n'étant, l'expansion ne peut qu'être; et cette expansion se suffit à elle seule, d'ailleurs elle se contrecarre ou se nuit d'une certaine manière en laissant le chaos (le vide, le rien) reprendre "place" quand elle se consume et s’essouffle puis s'éteint. Elle "vie" car seule cette vie est possible et laisse place à son contraire; ainsi comment l'espace pourrait-il rester confiné, alors que de confinement il jaillit? L'univers est une explosion, un chaos interminable et obligé qui est vie. De non vie il n'est pas question, la vie crée la mort parce que la mort ne peut pas créer de vie à moins qu'elle soit omnipotente, omnisciente. Cet état *originel* ou *impossible* n'a pas eu lieu plus que n'aura lieu un état de vie omnipotent et omniscient car le temps n'existe pas. Si le temps existait nous serions à l'échelle de notre petit corps contenant d'un grand imaginaire incessants étrangement! Seul l'espace dont les interactions semblent des mouvements à « étapes » lesquelles auraient un début ou une fin laisse à l'homme (dont la durée de conscience lui apparait limité, phénomène tout relatif puisque lorsqu'il n'a plus conscience il a encore moins l'idée qu'il eut eu conscience du temps et des faits) l'impression qu'il y a un temps. Et de durée là encore il n’est *question* que d’observation car les faits sont observables à cause des distances contrairement à ce que notre logique première autorise !

La vie ne doit pas être conçue par le chaos d’un choc violant non plus mais plutôt de l’évolution d’un mouvement… (Exemple censuré !) Or de mouvements l’expansion se produit.

Il y a donc deux grands facteurs cosmologiques : la compensation, première et assimilable à la volonté* qui n’est ni forcément que organique ni obligatoirement divine mais qui prend cette orientation depuis le pied du mur, parce qu’elle n’a en fait que cette option. Et puis il y a la cause à effet dont la relativité de notre imaginaire et de nos observations ainsi que tout ce qui demeure, pour qui l’existence se suffit à elle seule… par la volonté unique, obligée de compensation qui ne peut que jaillir du figé.

La seconde composante, celle des causes à effets porte l’héritage* qui se transforme en volonté et nous indique que la « création » à un état figé fut pourtant une conséquence d’un ensemble d’héritages eux-mêmes contenus par leur propres expansions. Il apparaît évident que le temps observé n’est qu’une illusion de deux états qui s’ensuivent et font qu’il est une chose observable, avec toute la distance *imaginable* que peut comporter un tel vilebrequin paradoxal.

En conclusion, l’observation lointaine à cours dans un contenant *en vie* parce que la cible n’a guère l’approche adéquate de « la-chose-en-soit »[2] autrement qu’en tant qu’inimaginable, elle a pour seule option d’être de la vie qui observe après avoir imaginé ; qu’elle ait été voulu n’est pas une fin donnée mais un moyen pour que l’expansion soit _dotée d’un probable commencement et envisagé d’une physiologie finie_ tout au moins quelque chose à un moment donné, en l’occurrence le contenu de la vie qui observe. Reste que le temps, imaginaire d’une vie se sachant en sursit et s’étant acquitté de l’optionnelle subjectivité de la consciente vie, l’espace n’a d’autre habitude que de se faire observer sans arrêt et partout… et en cela l’observation, la vie, nous-mêmes sommes le contenant de l’espace et par conséquent l’univers. A.H. le 7 août 2011 à 2H28 (obligé au rattrapage « bohémien » un dimanche !)

* Usage courant.

[2] Terme de Schopenhauer, Le monde comme volonté et comme représentation

Les amants de la mort

Sandra était montée en haut du building, elle s’approcha du bord, prête à sauter.

- Attends, attends, la mort n’est pas là, la mort n’est pas là où tu crois. La mort te prend à la fin de ta vie, seuls les surdoués qui ont rempli leur mission très tôt sur terre ont le droit de mourir. Mourir est une récompense que tu ne mérites pas. On mérite de mourir quand on a rempli sa mission. Cette mission peut être remplie en un temps que ton étoile décide. Et ton étoile m’a envoyé pour te le dire.

- Et bien vas donc lui dire que sa mission, je m’en fou!

- Ne veux tu pas savoir en quoi elle consiste ?

- Je t’écoute.

- (...)

- Alors ?

- J’ai bien peur que tu ne me prennes pas au sérieux...

- Tu avoueras que tu n’as pas l’air très lucide!

- C’est à cause du décalage horaire, je ne suis pas d’ici; ton étoile brille au dessus de Paris. Je m'appelle Alex...

- Qui es tu ?

- Je te l’ai dit je suis envoyé par ton étoile comme tu pourrais l’être pour sauver quelqu’un à ton tour comme mission.

- Qui pourrais-je sauver?

- Quelqu’un que tu ne connais pas encore et qui se tuerait pour toi.

- Je ne crois pas à ton histoire. Qu’est-ce que tu fais ici ?

- Je suis venu te sauver et te donner tout ce que tu as besoin pour accomplir ta mission.

- Je n’ai pas besoin de toi.

- Si tu savais...

- Quoi ?

- Le destin te réserve une existence de reine...

- Moi, reine ?

- Oui.

- Qui ferait de moi une reine ?

- La personne que tu sauveras et qui t’aimera.

- Qui pourrait m’aimer ?

- Pourquoi ne vois tu pas les choses comme elles le sont. Tu as trop d’imagination. Ne laisse pas passer ta chance.

- Tout ça me parait bien compliqué et je ne suis bonne à rien.

- C’est parce que tu ne sais pas comment t’y prendre.

D’après toi, pourquoi vit-on ?

- C’est bien parce qu’on ne le sait pas qu’on est si superficiel.

- Et bien la vie sur terre sert à la sauver. Il y a des animaux, des plantes, de l’air et de l’eau pour que l’homme vive, survive et prenne le contrôle de l’univers. Mais pour cela la terre a besoin de tout le monde, y compris de toi.

- Et bien je refuse de servir la terre comme les autres.

- Tu as le droit de mépriser ta vie mais pas celle des autres.

- Je ne remplirai pas ma mission.

- Tu le feras malgré toi comme tout le monde.

- Je ne ferai rien parce que dans cinq minutes, je serai au paradis. Plus de tracas, plus de soucis, pas de mission, la paix.

- Tu es bien naïve. Ce que les hommes appellent paradis c’est ce qu’il y a après la mort. C’est réservé aux élus. Mais en fait ce paradis n’a rien d’un magnifique pâturage où tout le monde est gentil. C’est un autre état où tout est différent mais où rien n’est acquis et ta métamorphose t’empêche d’y trouver de quoi t’y reposer. Il faut y vivre comme on a vécu jusqu’ici. Si tu ne te plais pas sur terre tu ne te plairas nul part ailleurs. Le problème est en toi, il n’est pas naturel. La nature est faite pour nous et nous sommes fait pour elle. On se complète. Si tu crois pouvoir la déjouer

tu te trompes. Personne n’y est parvenu. Même la pollution n’ira pas à bout de la nature...

- Mais alors qu’est ce que je vais devenir ?

- Je te l’ai dit, reine !

- Et que faut-il que je fasse ?

- Rien.

- C’est dément.

- Oui et c’est ça qui est merveilleux. Laisse moi te montrer toutes les merveilles du monde que tu n’as pas vu.

- J’ai tout vu.

- Tu n’as vu que ce qui se présentait à toi. Mais tu n’as pas vu tout le reste.

Tu sembles vivre un calvaire où tout ce qui s’offre à toi te rend triste.

Mais pourtant la vie sur terre n’est que partie de plaisir; c’est un gigantesque jeux de société dans lequel tu as joué sans connaître les règles. Tu viens de subir ta première défaite mais ce qui est formidable avec les jeux c’est que tu peux y jouer autant que tu veux. Tu peux recommencer une nouvelle partie. Ça ne dépend que de toi.

- Mais je n’aime pas les règles.

- Et bien en fait personne n’aime les règles et on peut très bien jouer sans les règles. Certains sont très forts pour ça. Hitler par exemple, il y en a d’autres. Il y en a qui luttent, qui trichent, qui font la course, mais au bout du compte tout le monde rempli sa mission.

- Autrement dit quoi qu’on fasse, on a raison de le faire car sinon, il se passerait autre chose de plus grave à la place. Donc je peux mourir.

- Mourir, c’est la chose la plus grave qu’il puisse t’arriver. Quoi que tu fasse se sera moins grave que si tu meurs.

- Mais si je ne mourrais pas...

- Tu mourras.

- Oui mais si je laissais la vieillesse s’emparer de moi, je devrais vivre avec mes soucis, je devrais régler des problèmes qui laisseront place à d’autres problèmes.

- Tes problèmes sont des solutions et ces solutions sont les années, les jours, les heures de ton existence. Ils sont parcourus de bonheur et de rencontres.

- Et bien je n’en vois pas la couleur.

- C’est parce que le bonheur n’a pas de couleur justement, il ne faut pas l’attendre, il faut aller à sa rencontre.

- Et bien je ne l’ai pas trouvé.

- Tu n’as rien cherché.

- J’ai vécu.

- Pas assez.

- Combien de temps faut-il attendre avant d’être heureux ?

- Et bien malheureusement il y a des gens qui ne sont heureux que le jour de leur mort.

C’est à cause de leur mission qui était inintéressante, les étoiles aussi se trompent.

- Peut-être que la mienne s’est trompée.

- C’est possible mais ce serait étonnant, tu as tout pour réussir.

- Tu dis ça pour me faire plaisir.

- Ah, si je pouvais te faire plaisir...

Ils se taisent un moment.

- C’est quand même injuste...

- Qu’est-ce qui est injuste ?

- Et bien je veux mourir et je n’en ai pas le droit.

- Tu en auras le droit quand tu auras rempli ta mission. Et puis de toute façon tu ne connaîtrais jamais le bonheur sinon.

- Promets moi que je serais heureuse.

- Je te le promets.

- Bon, je veux bien te croire au point où j’en suis.

- Tu ne le regretteras pas, tu as tout à gagner. Et surtout n’oublies pas qu’il y a des gens qui t’aiment.

- Est-ce que tu m’aimerais ?

- Pourquoi pas.

- Pour l’instant je préfère rester seule. Me comprends tu ?

- Bien sûr, mais pourra-t-on se revoir ?

- Tu as bien réussi à me trouver une fois, je m'appelle Sandra ... Merci.

Et elle s’enfonça dans l’ombre.

Alex avait triomphé.

Il respira à fond et redescendit. Il fallait qu'il la retrouve. Il l'aimait. Il savait que le destin les avait réuni ce soir là pour qu'ils s'aiment.

Et il était seul. Héros oublié, héros solitaire, il traîna.

Sur le port une fillette tomba à l'eau. Sa jeune mère hurlait à l'aide.

Alex se précipita. Il sauta la tête la première mais se pris un pied dans une corde d'amarrage et fût projeté violemment contre le rempart.

Il était accroché par le pied au dessus de l'eau, le crâne légèrement ouvert.

Heureusement, quelqu'un de plus adroit récupéra la petite fille et alla libérer Alex.

Notre héros était déconcerté. Il continua sa route.

Plus loin, il trouva un homme, une corde au pied, reliée à une grosse pierre.

- Que faites-vous ?

- Et bien tu vois je vais mettre fin à cette pénible existence.

- La mort n'est pas la seule solution pour tous vos problèmes. Ce serait trop facile.

- Ah, mais je n'ai aucun problème. Et c'est bien ça mon problème. Ma vie est monotone. Je ne sers à rien. Un jour, j'ai sauvé une femme ici. J'en suis tombé amoureux mais elle est partie. Et depuis je ne sers plus à rien.

- Mais si vous servez.

- Ah, je suis inutile, crois mois. Tu ne peux rien pour moi.

- Vous sauverez quelqu'un d'autre.

- As-tu déjà sauvé quelqu'un ?

- Oui à l'instant. Une femme qui voulait se jeter du haut d'un building, et je veux la retrouver.

- Et as-tu été récompensé pour ce geste ?

- Non.

- As-tu servi à quelque chose depuis que tu l'as sauvé ?

- Non.

- Alors vois la vérité en face. Laisse moi car un jour tu voudras qu'on te laisse aussi.

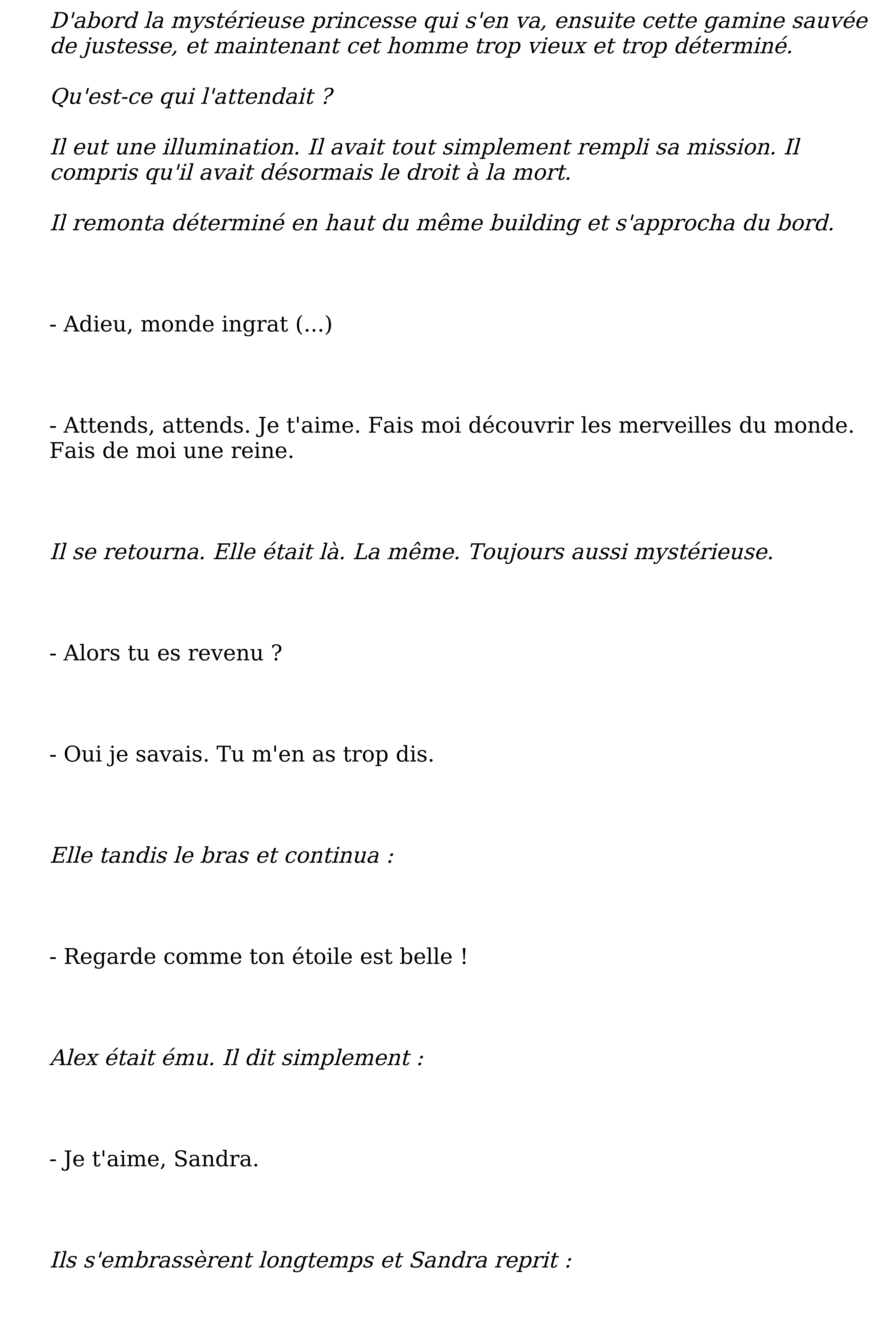
Et l'homme plongea.

Alex le rejoignit. Il plongeait, remontait pour prendre sa respiration et replongeait.

Quand il parvint à sortir l'homme du canal il était trop tard. Il l'allongea sur le ventre et alla appeler une ambulance et parti.

Qu'est-ce qui le maudissait ?

Depuis cet exploit en haut du building il ne parvenait à rien.



D'abord la mystérieuse princesse qui s'en va, ensuite cette gamine sauvée de justesse, et maintenant cet homme trop vieux et trop déterminé.

Qu'est-ce qui l'attendait ?

Il eut une illumination. Il avait tout simplement rempli sa mission. Il compris qu'il avait désormais le droit à la mort.

Il remonta déterminé en haut du même building et s'approcha du bord.

- Adieu, monde ingrat (...)

- Attends, attends. Je t'aime. Fais moi découvrir les merveilles du monde. Fais de moi une reine.

Il se retourna. Elle était là. La même. Toujours aussi mystérieuse.

- Alors tu es revenu ?

- Oui je savais. Tu m'en as trop dis.

Elle tandis le bras et continua :

- Regarde comme ton étoile est belle !

Alex était ému. Il dit simplement :

- Je t'aime, Sandra.

Ils s'embrassèrent longtemps et Sandra reprit :

- Alors nous avons tous les deux rempli nos missions et nous sommes inutiles maintenant.

- J'ai bien peur que oui. Mourrons !

- Oui ensemble...

- Nous serons les rois du paradis.

- Et nous nous aimerons jusqu'en enfer !

- Plus rien ne nous séparera.

"Sautons!"

Et ils sautèrent en se tenant par la main.

Mais depuis ce jour il paraît que les étoiles ne confient plus aucune mission.

L'amour aveugle

Cette fille était assise près de l'eau ; elle semblait la regarder et pourtant elle ne la voyait pas puisqu'elle était aveugle. C'est son attitude désintéressée de tout qui m'interpella.

Aveugle, c'est la première chose que l'on remarque chez les non-voyants pourtant, en second c'est sa beauté que je contemplais ; et vite je la trouvais fragile, naïve ou plutôt complice avec tout ce qui pouvait l'approcher.

Et c'est ce qui me donna l'envie d'être son plus proche complice. Qu'est ce que l'eau pour une si belle infirme ?

Quelque chose qui chatouille l'oreille, froid sur la peau et si décontenancé...

Ses cheveux bruns s'emmêlaient dans le vent. Elle était calme comme dans l'attente d'une conversation et de celle d'une première avec moi.

_ Bonjour mademoiselle, puis-je m'asseoir un instant près de vous ?

Elle me répondit d'un sourire. Celui d'une jeune femme charmée. Mais ses yeux ne fixaient jamais mon regard comme je l'aurais aimé. Ils continuaient de faire semblant d'admirer l'eau. Sa petite main caressait l'accoudoir du transat. Sa peau paraissait douce, elle était blanche presque saillante. Son petit

nez faisait le juge de ce qu'elle sentait passer devant et j'en suis sûr pouvait arbitrer ses jolies paroles peut-être exagérées.

Car elle parlait cette belle, c'est ce qu'elle savait. Ou devrais-je dire cette sirène. Car sa langue chantait des histoires que l'on ne peut trouver que dans les fonds marins, plus sombres et plus étranges que n'importe lequel de nos sinistres handicaps dans le noir connu des sirènes mais moins obscurs que le flou des surfaces de la réalité.

_ Et sais-tu ce qui arriva au gros poissons ? Entendis-je …

Cela faisait je ne sais combien de temps que j'étais là et cette phrase captée au hasard par mes oreilles me faisaient penser que je n'écoutais plus et que j'allais me retrouver piégé par sa question.

Alors je dis :

_ Je préfère te l'entendre dire.

_ Il compris qu'il n'y voyait rien !

Et là je me sentis visé. Cette phrase était pour moi. Elle me faisait passer un message. Alors c'était moi qui étais aveugle, c'était moi qui ne comprenais rien. Mais elle me sauva :

_ Et tu sais pourquoi ? Parce qu'il ne voyait que les couleurs. Celles des jolies filles assises près de l'eau seules mais ne voyait pas qu'elles étaient le corps descendu dans les abîmes de leur âge, pleinement ressenti et capable de voir beaucoup plus loin que le bête horizon des voyants qui ne connaissent pas les lignes de l'esprit des êtres et de leur vécu. Les couleurs sont infiniment plus étincelantes dans les esprits et les choses que les autres voient, se redessinent selon leur véritable ampleur et avec leur véritables pièges dans le cerveau des non-voyants."

Interloqué est un mot faible pour ce que je ressentis. C'était frissonnant et moi qui aurait voulu la protéger au départ, j'en eu un élan d'impuissance quand dévasté par ses mots, elle posa sa main sur la mienne comme s'excusant et pour me rassurer.

Elle me dit :

_ Tu vois le soleil qui brille tout jaune au dessus de nous ?

Là je commençais à vouloir moi aussi m'exprimer alors je me permis :

_ En fait il est plutôt orange !

Elle répondit :

_ Oui comme le fruit !

Là elle se moquait et nous rîmes pendant quelques minutes sans rancune.

Puis je repris :

_ Tu sais quand je t'ai vu, tu m'as paru fragile et j'ai ressenti le besoin de venir te parler car je croyais avoir une emprise sur toi mais je me rends compte que c'est l'inverse!

_ J'aime t'es paroles. Tu es honnête et explicatif ce qui est rare. Tu aimes que les choses soient claires ...

...Pourtant tu ne comprends rien aux choses ; tu vois une fille aveugle et tu comprends qu'elle a besoin de toi. Tu sais ce que moi je comprends ? Que tu as besoin d'aider quelqu'un !

_ Je comprends que tu n'aies pas besoin de moi. Alors veux-tu t'occuper de moi ?

_ Viens demain et nous nous reverrons.

Le lendemain.

Elle était allongée à la même place. J'aurais juré qu'elle n'avait pas bougé depuis la veille si ses nouveaux vêtements ne la mettaient pas plus en valeur...

«Bonjour c'est moi ! »

_ Je sais. Comment t'appelles-tu ?

_ Alexandre et toi ?

_ Moi je m'appelle Heather. Ici on m'appelle Elsa.

_ Pourquoi "Ici" ?

_ Parce que je suis écossaise.

Et un instant durant je voyais les "Highlands" tout de vert revêtus, les montagnes et la bruyère perdus dans la brume. Je me rappelais mes vacances là haut, les gens, les jeux écossais où des colosses balancent des troncs d'arbres, jouent de la cornemuse ...

_ Tu rêves ? A quoi penses-tu ?

_ Je connais l'Écosse...

_ C'est mon pays...Il est vert...

_ Et rose...

_ Oui mais quand on respire c'est mouillé et lourd...

_ (...)

_ ...Il y a des "midches" ; c'est des petits moustiques très embêtants par millions... Je vais y retourner.

_ J'irais bien avec toi.

_ Pour moi ou pour l'Écosse ?

_ Pour toi en Écosse ! Tu es sûrement la reine dans ton pays ?

Elle rit.

Et cette fois c'est moi qui lui pris la main pour commencer à l'aimer.

Sa voix vibrait en moi constamment. Je gouttais ses paroles et les convoitais sans toujours comprendre ou comprenant de fausses allusions qui réglaient ma conduite en mesure.

Il me fallut trois jours pour faire d'Elsa mon ange, bien qu'elle fût mon amie dès le premier jour, je savais qu'elle le serait bien plus tout le reste de nos vies.

L'embrasser était une chose éprouvante pour mon pauvre cœur qui ne pouvait suivre mes émotions. Il menaçait de me perforer la cache thoracique chaque fois que je posais mes lèvres sur les siennes, que je touchais sa peau, que je sentais son parfum léger de femme ; Tout cela me semblait être un privilège sortit de l'interdit, de l'impossible...

Il faut vous dire ces mots quand accompagnant une caresse, ils vous promettent, jurent, vous baptisent presque sans mérite, sans raison si ce n'est celle de l'amour, sincère. C'est comme une chanson, un refrain que l'on réécoute sans cesse mais qui change de sens selon les circonstances. C'est un fil, une corde, une poutre qui vous tient et vous retient mais que l'on aime, masochiste tant il veut de vous et vous garde précieusement.

Et c'est moi qui étais sien, c'est elle qui était mienne et quand le défit de l'interdit du contact charnel me triturait je n'avais qu'à attendre et c'est elle qui me couvrait, me recouvrait de tendresse, de questions, de confidences et de chances.

Ce jour là elle était en maillot de bain et je vis pour la première fois son corps dans toute sa nudité ou presque. Je crois que c'est son plus gros défaut que je préfère ; c'est son teint écossais plus que blanc.

Au début je fais celui qui n'est pas attentif à sa tenue et j'oblige mes yeux à se jeter à droite et à gauche du paysage mais elle se tourne sur le coté et si le pouvait me regarderait. Alors je la regarde, j'en ai le droit, puisque nous nous aimons et puis qu'en sait-elle ?

Je me régale de son corps ; de jolis bras bien proportionnés, légèrement velus devant, des épaules rondes mais pas trop, de très beaux seins bien ronds eux aussi puis un ventre non pas creux mais légèrement dodu et pourvu d'un nombril très bien fait. Ses jambes blanches et douces étendues comme brillantes et précieuses.

Ce fruit défendu retrouva la parole et d'un son percuta :

_ Est-ce que tu me regardes ?

_ Oui excuses-moi (…)

Et d'un bon elle sauta dans l'eau sans hésiter, sans palper le terrain, comme si elle était instinctivement attirée par elle. Je n'avais jamais vu quelqu'un nager si bien. Elle commença en ligne droite sous l'eau et très vite, la notion des distances, des bords au fond ne lui était que trop connue. Elle ressortit luisante, marcha vers moi et s'allongea.

_ Embrasse-moi !

Ces jours étaient les plus beaux de mon existence. Nous partîmes en Écosse et je la menais sur les plus petites routes perdues, lui décrivais les montagnes dont on se disputait les couleurs. Heather s'arrangeait dans sa langue que sa langue ne prononçait que mieux. Et ce bonheur aurait pu durer l'éternité sans cette annonce précipitée :

_ Demain on ne se verra pas, j'ai des examens à cause de l'opération...

_ L'opération ?

_ Oui je vais me faire opérer et j'y verrais, je te verrais. Ma mère économise depuis que je suis petite pour cette opération (...)

Cette nouvelle aurait du provoquer en moi la joie, l'impatience, je dis bien aurait du car c'est le désespoir que cela à causer en moi. Je ne voulais pas qu'elle me voie, je ne voulais pas qu'elle y voie pour qu'elle ait besoin de moi. Ce serait comme si l'enfant d'une mère devenait adulte du jour au lendemain.

Je la serrais très fort dans mes bras et me mis à pleurer du plus fort que j'en avais envie et elle crut que c'était d'émotion et me réconfortait de plus belle.

Les jours qui précédèrent l'opération étaient tendus. Le jour J je m'apprêtais à retrouver Elsa les tripes au ventre. Comment me trouverait-elle ?

Le docteur insista pour que je m'installe près d'elle et que je lui prenne la main avant qu'on ne lui retire son bandeau. Il nous fallait être dans la peine ombre.

Son premier regard fut pour moi. Quand ses yeux furent en face des miens, elle frissonna et colla sa tête contre ma poitrine en refermant les yeux. Puis elle se tourna vers sa mère. Ce fut un moment éprouvant pour elle et jamais elle ne donna son impression sur nous bien que je reste persuadé qu'elle fut déçue par tout.

« La vie a des limites donc. » Disait-elle.

Elle voyait que les choses étaient définies. C'est ce qu'elle n'admettait que difficilement. Les couleurs la décevaient aussi. A part le noir et le blanc qui "étaient les plus belles".

Elle ne comprenait pas que je puisse m'installer devant un mur pour travailler alors qu'il y avait tant de merveilles par la fenêtre. Elle devint vite instable, son calme s'estompa et elle ne pouvait plus se concentrer sur rien. Pas même sur notre relation. Ma surprise et ma stupeur furent son désir d'aider les autres et surtout les aveugles. Cette nouvelle vie n'avait rien de ce qui allait avant. Elsa ne s'intéressait plus à moi. Je sombrais peu à peu dans le désespoir et dans l'indifférence. La sirène avait gardé sa jolie voix mais perdu son sens grave de la discussion. C'était une girouette affolée.

Je pris la décision de la quitter. J'avais joué mon rôle avec elle et ne recevais plus rien en échange. Cette attitude ingrate me conduisit vers une vie de célibataire aigris et dépressif. Je voulais bien sûr vivre avec elle mais qu'elle s'intéresse à moi.

Sur le coup Elsa ne comprit pas très bien que c'était de sa faute. Et sa nouvelle vision la compensait de son chagrin.

Mais un jour qu' Heather ressentit qu'elle avait fait le tour des choses elle repensa à moi et se rendit à la piscine où nous nous étions rencontré. Elle voulait se réinstaller sur son transat qu'elle aurait retrouvé les yeux fermés mais à sa déception au loin elle aperçut qu'il était occupé par un homme. Elle s'approcha le plus près possible pour la nostalgie et bientôt elle ressentit ce qu'elle n'avait pas ressentit depuis le premier jour de notre rencontre. C'était ma présence qu'elle sentait sans me voir. C'était moi qui étais sur le transat. Quand elle l'eut contourné et me fit face, moi je la reconnu à sa voix ou plutôt à son hurlement quand elle vit mes yeux... Mes yeux crevés par moi-même pour être elle, pour être ce qu'elle n'était plus.

_ Mais qu'est-ce que tu as ? Hurlait-elle.

_ Et bien tu vois si le gros poisson n'y voyait rien, la jeune fille non plus car elle croyait voir quelqu'un qui cherche à aider alors qu'il ne demandait qu'un peu de considération. Mais maintenant il voit le contour des choses et leurs véritables pièges..."

Elsa passa le reste de son existence, le reste de nos existences à s'occuper de moi et à économiser pour une de ces foutues opérations.

LA FLEUR

PREMIERE PARTIE: PROLOGUE

Épanouies, elles sont épanouies et belles ; en plus elles sentent si bon! Leur douceur! Leur fragilité! Je les veux toutes se disait-elle. Et le jardin en était plein...

Elle pouvait les approcher, les caresser, les sentir et... et... Mais pouvait-elle les avoir encore plus près, vraiment à elle ? Dans sa chambre par exemple, elle pourrait la sentir même la nuit. En avait-elle le droit ? Elle n'avait jamais posé la question et ne faisait pas le rapprochement avec les bouquets que l'on offrait régulièrement à sa jolie mère. Elle ne se demandait pas non plus ce que devenaient ces bouquets quand ils disparaissaient au bout de trois jours...

Mais quelles étaient belles et quelles étaient attirantes toutes! Le temps était agréablement long dans ce paradis où elle se promenait l'après-midi entier. Il fallait souvent sautiller pour épargner les plus petites. Quelle chance avait cet escargot pour qui le parc est si géant! Et ces merveilles

poussaient comme par enchantement en une nuit! Et se volatilisaient par désenchantement, comme disent les oiseaux, dans le même temps.

Que pouvait-elle faire ? Elle aurait voulu en sauver rien qu'une. Une qui lui retournerait son attention par son parfum et sa splendeur. Elle la cueillerait soigneusement, assez bas. Puis elle remplirait un grand verre au trois quart pour l'y mettre afin qu'elle puisse boire, la pauvre. Et puis il faudra qu'elle voit le soleil comme avant. Ce sera un vrai bonheur.

Elle n'avait plus à penser et encore moins à s'autoriser, elle était déjà décidée...

C'est comme pour le choix de sa conquête ; elle fit le tour évidement par loyauté envers les autres mais celle qu'elle voulait était dans sa tête depuis le début.

DEUXIEME PARTIE

Son cœur était si chaud à ce moment. Elle allait faire quelque chose d'important, quelque chose qui modifierait considérablement son capital. Car cette chose lui apporterait de la joie, c'était déjà le cas. Cela n'est rien pour vous et moi, mais pour elle c'est tout. C'est tout pour jusqu'où ? Peu importe à son égard c'est accessible tout de suite.

Alors elle monta sur le petit banc du grand père pour atteindre le placard, puis le déplaçant, atteindre le robinet et activer l'entreprise d'une initiative peut être risquée.

Dans la cours son pas n'était plus le même, ses jambes tremblaient, son corps frémissait. Elle n'avait pas l'allure habituelle naïve, perdue et complice mais elle avait celle d’un traître, d'un bourreau en chasse. Elle n'osait même pas les voir vraiment!

Mais après tout, elle ne faisait que l'ôter de son univers pour l'aimer et la garder précieusement.

Et cela ne pouvait être qu'elle. La seule. Sa culpabilité. Et avec la fenêtre fermée la nuit, aucune chance qu'elle se volatilise...

Si elle ne serait pas son amie, elle sera sa prisonnière.

Elle s'accroupit, la respire doucement et lui dit : "Est-ce que tu veux que je te prenne ?"

Ses pétales rouges flamboyaient sous les rayons du soleil, ils étaient dessinés en cœur et solidement attachés en profondeur en un cercle

renfermant un velours bleu et noir. Ce fruit à la saveur odorante était présenté dans une main aux doigts de feuilles vertes et précisément découpées. Enfin une délicieuse tige supportait ce trophée, tige qui ne tarda pas à craquer à son pied dans un grondement d'ondes florales sous les petits doigts de l’agresseur.

Et comme prévu, la captive fût soigneusement déposée dans son verre d'eau fraîche un petit peu en retrait sur la commode.

TROISIEME PARTIE: EPILOGUE

Cette nuit elle ne pu fermer l’œil évidement. Pourtant elle ne la sentait pas, ne la regardait même pas. Mais elle était là, avec elle et surtout à elle. Le matin en se préparant pour l'école, elle était devenue responsable, elle n'allait pas travailler seulement pour elle mais pour enrichir son couple, sa sœur, sa famille. Au fond d'elle elle n'était plus seule et l'image de son amie en sécurité chez elle, dans son nid la rassurait. Elle était plus forte.

Et vite quand le cours devenait ennuyeux, la maîtresse rabat-joie ; elle n'avait qu'à se refermer derrière le regard vide que l'on adopte mécaniquement pour rêver éveiller, sans que cela ne dérange quiconque. Et dans ce flou intérieur elle se télé portait dans son jardin, avec l'escargot et son amie.

Et en fin de journée, quand l'heure de libération approchait, sa joie se réanimait, elle était radieuse, son cœur empli d'impatience.

Et en rentrant, quel bonheur était-ce de faire ses devoirs près d'elle. Le soir tout de même elle trouva que l'absence de soleil à ces heures lui faisait perdre un petit peu de son éclat...

Au réveil ce fut le drame : la pauvre était toute sèche. Bien sûr elle était belle mais tellement moins ! Le soleil dans quelques heures lui rendra toute sa vitalité se dit-elle.

Ce jour passa moins égayé et au file du temps le suspens la hantait.

Quand elle ouvrit la porte elle vit son paradis s'effondrer. Ce fut l'horreur. Son amie n'avait plus que quelques pétales de cœur et en quel état ! Les autres à terre étaient comme brûlés et le centre était sec. La jolie main

aux doigts de feuille était devenue vieille et jaune. Son amie était fanée, son amie était morte.

Les yeux de notre héroïne brûlèrent par les larmes bouillantes et salées qui se constituaient en perles trop grosses et trop lourdes avant d'éclater et de se répandre si abondamment le long d'un petit nez chargé à bloc de chagrin et si chaud qu'il en fait pleurer de plus belle en piquant.

Elle ne parla jamais de cette aventure à personne. Et trois cent soixante quatre jours passèrent quand sous les yeux de notre amie resplendit la sœur jumelle, que dis-je, elle en personne peut-être. « Qu'est ce que tu préfères, dit la petite, veux-tu mourir ou disparaître? »

<u>L'homme qui ne pouvait pas aller à Bordeaux</u>

Il était deux fois, coupable et innocent ; d'être né et de vivre, selon sa façon de voir les choses ...

"J'étais venu à bordeaux pour voir comment était créé mon sang!"

Cela dit, il n'était pas tout à fait en ville, mais bien entouré de vignes... dans une maison de repos.

Sa première semaine ne fut d'aucun repos, contrairement à ce qui était nécessaire à sa maladie car en effet, c'était les fêtes de fin d'année.

"J'ai pu voir que l'on sablait le pied des vignes, pour ne pas qu'elles gèlent et qu'elles étaient minutieusement taillées toutes les deux allées, les branchages jetés au milieux, probablement comme signe de repère."

Les vignes l'entouraient de partout sa résidence ; Et les voir, forcément, le rendait fou ; Lui qui se disait tout comme un fils de Dieu, il y a bien longtemps, avoir le vin dans les veines.

Au bout de sa première semaine bruyante pour une maison de convalescence, il eut le droit de sortir mais pas jusqu'à Bordeaux (qui était à vingt-cinq kilomètres) mais dans le petit village de Saint-Caprais, non loin de Cambes.

Dès sa première sortie au village, il voulut directement aller au bar...pour se rassasier!

Heureusement quelqu'un du personnel de la maison l'eut vu et l'en empêcha.

Le lendemain il décida d'aller à Cambes, c'était plus loin mais aussi plus fluide. La route descendait, descendait, il était emporté par le poids de son corps en avant et claquait des pieds, la bave aux lèvres.

La remonté dura deux heures, soit une heure et demie de plus qu'à l'aller. Il titubait, se perdait dans les petits sentiers, la joie artificielle en lui. Il

eut pris soin d'acheter du chewing-gum pour ne pas sentir et tous les jours de sa seconde semaine cela marcha et devenait routine.

"A bien bu" il disait en titubant et remontant cette pénible côte. Le matin, il ne pensait qu'à son escapade d'après déjeuner et le soir se rappelait son pénible fardeau et rêvait d'un système plus pratique.

Il eut tôt fait le bon raisonnement quoi que déraisonnable, de conclure un pacte avec le barman consistant à acheter carrément les bouteilles et les ramener sous le manteau jusqu'à sa chambre.

"Tu es bien malin toi " disait Roger, le patron du bistro.

"Tu y es gagnant" répondait notre homme.

Et toutes ses rentes y passaient.

Le soir, il observait le couché de soleil devant sa fenêtre et pleurait comme un Russe.

Son état se découvrit vite et on l'interdit de sortie.

Seulement voilà, il fut miraculeusement désintoxiqué bien que toujours dépressif et on eut réussi à lui faire passer le goût de sortir à la façon coriace de la psychiatrie. Il commença à s’intéresser aux choses simples et non toxiques, comme la cuisine, les arts et la convivialité.

En dehors de ses activités psychiatriques, quand il était seul, il était victime d'angoisses et d'idées noirs. Pendant plusieurs semaines il n'eut pas le droit de sortir des murs de la clinique et on lui supprima tout objet dangereux pour lui.

"Je pleurs bien, je pleurs bien", il guinchait.

Puis, avec le temps on lui permit de ressortir…

Le premier jours, il alla à Saint-Caprais avec quelques autres patients (être seul lui était interdit) et il passait devant le bar le cœur gros. Ses compagnons étaient loin d'êtres aussi atteints que lui. Petit à petit, il y en avait de moins en moins et un jour enfin, il eut le droit d'aller seul au village, et sur le chemin, alors qu'il marchait d'un pas énergique, heureux et confiant, à mi-route un chien l'attaqua.

Notre homme pris peur, fit peur au chien et se fit croquer fortement un bout de mollet. Dans sa trouille, il continua vers le village et eut peur de revenir vers la clinique sachant le chien plus fort que lui. Il n'avait ni beaucoup de sous sur lui et plus de forces et décida à cause du mauvais temps de s'abriter sous le porche de l'église...

La nuit passa, et au petit jour une infirmière de nuit qui partait le vit et le ramena à la clinique ; meurtri.

Il était incapable de vraiment s'expliquer. On l'accusa alors d'avoir voulu s'échapper :

"Il devait surement courir pour s'échapper, pour se faire attaquer de la sorte" Disait un infirmier.

Et le soir même, blessé, frustré, humilié, notre homme à qui on avait de nouveau et pour très longtemps défendu de ressortir, décida de vraiment s’échapper; ce qui n'était pas trop dur même malgré son âge avancé, car sa fenêtre qui donnait sur les vignes n'était qu'à environ un mètre cinquante du sol extérieur.

Il parti donc en début de nuit, clopin-clopant, prenant son temps en direction de Bordeaux où il pourrait reprendre contact avec sa mère et tout lui raconter.

Mais dans un virage serré, la voiture fonçant d'un alcoolique le renversa. Le choc fut si violent, que notre héros éclata, sa chair rependue partout.

Depuis on dit que la terre s'en est nourrie.

BAMBINO

« Des cloches! J'leur offrirai des cloches... Des cloches pour des cloches!... J'leur offrirai des cloches... »

Voici ce qu'entonnait Bambino, en tirant une grosse cloche du bout d'une ficèle par dessus son épaule. C'était le chaudronnier qui lui donnait les modèles ratés, qui sonnaient faux... Et lui était fermement décidé à les offrir à ses petites camarades.

C'était un jeune garçon très mignon. Toutes étaient d'accord pour dire que c'était de loin le plus adorable des garçons. Il était innocent et pur, doux, gentil, joli... Des grands yeux marron, de longs cils, les cheveux châtains, les traits fins ; c'était BAMBINO!

Il savait se faire mignon, pour avoir des câlins... Combien d'entre elles se fâchaient d'ailleurs, parce qu'il se laissait si facilement détourner, mais si innocemment qu'elles lui pardonnaient toutes ; Tant il était parfait.

Il cultivait son éternelle voix de bébé que les autres se pressaient d'abandonner qui lui allait si bien... Il posait sans cesse des questions innocentes, tendrement.

Toutes les petites filles, toutes les filles, toutes les adolescentes, toutes les jeunes femmes, et même les femmes craquaient pour lui! Laquelle ne voulait pas une tendresse de BAMBINO? Aucune. Personne, pour rien au monde, ne lui aurait voulu le moindre mal. Pas même les autres garçons, car il ne les dérangeait jamais.

Et bientôt, chaque fille avait une cloche, offerte par Bambino, c'était comme une médaille, un honneur...

Mais pour lui, c'était un symbole, comme il le chantait : « des cloches pour des cloches! »

Bien sûr, aucune ne se doutait de ce détail...

En fait, Bambino n'était pas celui que l'on croyait. C'était en fait un vieux sorcier maudit qui s'était transformé en enfant... Mais pire encore, le passé, l'histoire de ce sorcier était bien sombre ; il avait été arrêté et condamné plusieurs fois pour des affaires de mœurs ; il avait abusé de plusieurs femmes, c'était un obsédé, un fou!

Mais toutes, ignorant cela, l'adoraient, le mystifiaient... Seulement un jour qu'il croyait être seul, il reprit son apparence dans un coin mais il était observé, tant il avait de fans! Et quelques unes des filles de son entourage, découvrirent la véritable face de Bambino ; Quelle stupeur! Quelle honte! Cet être infâme n'était autre qu'un vulgaire sorcier... Vite l'affaire se répandit, et seulement trois d'entre elles (qui étaient Lætitia, Marie et Angélique), ses plus fidèles admiratrices ne purent accepter ce constat et décidèrent de comprendre pourquoi ce si mignon petit bonhomme avait une double identité.

Elles le suivirent partout. Lætitia ne concevait pas que sa beauté puisse cohabiter avec de la perfidie... Angélique ne supportait pas d'avoir été trompée et Marie l'aimait et l'aimerait coûte que coûte...

Angélique lui tendit un piège ; elle se procura de l'eau bénite et le coinça dans un coin pour lui demander : « pourquoi m'as-tu trompée? » en l'aspergeant d'eau bénite. Celui-ci n'avait d'autre choix que de répondre en hurlant : « Je te retourne la question, dit-il, pourquoi toute ma vie les filles me sont apparues belles et douces et pourquoi ne m'ont-elles jamais donné de leur beauté et de leurs caresses, les filles m'ont fuit toute ma vie parce que j'étais laid, inintéressant » ; Et Angélique s'en alla...

A Lætitia, il expliqua que sous son apparence, il était pourtant le même qu'avant et que c'était donc les filles qui se trompaient... Elle partie méditer sur cette réponse...

Marie, qui avait entendu les questions d'Angélique et de Lætitia et apprécié les réponses du sorcier, lui dit : « Alors re transformes-toi en BAMBINO ou bien transformes-moi en vieille sorcière parce que moi c'est ton attitude que j'aime et je te veux comme tu es... »

Alors Bambino se re transforma en garçonnet et il pu désormais abandonner ses cloches et sa voix de bébé, son cœur était guéri et il était prêt à vivre la vie nouvelle qu'il méritait...

Ce que Nietzsche pensait de Sonia

Je me souviens ce que disait Nietzsche à propos de Sonia. Il y avait au retour de la vie sa rudesse et son cœur ; si compliquée et fraîche en même temps qu'elle déplut à tant mais...

Il y en avait un qui savait déjà beaucoup. Il croyait avoir déjà été chacun des autres et avoir accomplît leurs prouesses. Comme passé même par ceux qui ensemble massacrent un homme alors qu'il est celui qui sans peur ni regret se défend seul et sait mener. Et las sans être sûr aussi, il regardait désormais des êtres moins violents et plus libres.

Il ne sut même jamais ce que devînt Sonia, qui de son côté accepta qu'il s'éloigne sans l'aimer, elle, s'occupa d'enfants des sauvages et conta son vécu aux autres femmes...

Elles chantèrent et mirent bientôt beaucoup de confort dans cette vie barbare.

Quand quatre millions d'années plus tard, sur une plate-forme annexe réservée à l'étude de l'inversion moléculaire interstellaire finale, permettant de rendre solide et oxygènante la totalité de l'univers (ou presque) ; L'imminent spécialiste philosophe cantique, Alexandre, en charge de comprendre et de mise en œuvre scientifico-politique, l'établissement universel de l'activité humaine, faisant un rapport bouleversant aux différentes personnes concernées disait ceci :

« Étant moi-même le dernier mâle sexué humain ; sachant qu'il n'existe plus de possibilité naturelle de me reproduire, je me proclame Dieu... »

Et à l'instant même alors qu'une foule d'androgynes parfaits et silencieux s'écartant ; une femme apparut au moment où l'espace se durcissait en un magnifique et gigantesque Tout coloré et dit :

« Moi, je suis Sonia, ta déesse! ».

Un amant, un couteau. (Exercice de rédaction en 10 lignes pour évaluation d'école de correcteur...)

Une jeune femme un jour reçoit un appel de son mari lui expliquant qu'il lui envoie un étranger qu'elle devrait pouvoir aider... L'étranger arrive une heure plus tard à son domicile. Elle le reçoit dans sa plus belle tenue. Ils discutent de son voyage, de lui, d'un logement pour lui; puis d'elle, de son mari et de leurs problèmes de couple...

Le mari rentre armé car il est convoyeur de fonds. L'étranger les invite au restaurant. Une dispute éclate dans le couple que l'étranger tempère. Il lui font visiter la ville et lui trouve un logement. Mais au bout de trois jours, il leur annonce qu'il s'en va. Seule la femme est en mesure de parler avec lui. Il l'a recontacte bientôt en lui déclarant sa flamme. Elle lui annonce qu'elle vit seule à présent et l'invite à revenir partager son logement. A son retour, il lui offre un coupe-papier en pierre, imitant un poignard, en lui disant : « C'est au cas où tu voudrais me tuer ».

La rue et le penseur

«...Il y a des milliers de gens dans cette rue qui travaillent... Ou de ceux qui s'activent et marchent, des gens qui vont et viennent, arrivent et partent, pensent et oublient, une seule chose en ce mardi, qu'ils desservent avant tout, le travail...

...Bien sûr, l'incessant et primordial amour hante chacun d'entre eux ; ils admettent même que c'est la chose la plus importante, parfois... je crois qu'aucun n'y pense à ce distributeur de billets, par exemple... même si de temps en temps c'est à l'achat de roses aux chrysanthèmes chez ce fleuriste du coin qu'il sert...

...Il y a le boucher qui n'en rate pas une ; en surveillant son rouissoir que personne ne critique jamais, ou de derrière son comptoir perpendiculaire à la rue... ce genre de bonhomme qui vit plus pour l'amour que pour le fric... d'ailleurs n'a t-il pas dit un jour à une de ces ménagères :

_ Les hommes cherchent de l'argent pour trouver une femme, et les femmes c'est le contraire (...)

...Mais que les cadres se croisent devant les «watchinger people» assis à la terrasse de l'Étrier ; ils semblent toujours plus cons que le poissonnier, ou l'cordonnier qui dans des gestes peu pressés voient les coups de foudre mourir en jets...

...Toutes ces bruyantes voitures et leurs fumées achèvent de presser le quartier ; à leurs commandes des égoïstes polluants pour cinq prétendent et vocifèrent, en fait à leur par-brise, qu'ils sont légitimes de foncer... les pires, ceux qui s'arrêtent, ont des rendez-vous dans des boîtes, toutes pleines de téléphones, de climatiseurs, d'ordinateurs et d'halogènes...

...La bouche de métro, elle-même emploie des êtres qui je l'espère rêvent encore...

...Parfois il m'arrive de compter trois, quatre visages exprimant qu'aujourd'hui ils font ce qu'ils voulaient... et puis les chauffeurs de bus de Taxis, ou les livreurs en tout genre, convoyeurs, policiers ; ils livrent et délivrent les produits...

...La poste, la banque admettent des queues de cerveaux au dixième agité...

...La presse, la supérette et les kiosques on l'air de bien s'entendre... pas comme les boulangères et les tabacs, qui à quatre et deux boutiques, n'arrivent pas à assurer le sept jours sur sept pour se rassasier...

...Et tout ce monde passe devant moi au moins une fois!

...Le cinéma, lui c'est le soir qu'il brille par son divertissement ; alors la rue est plus clémente... les gens y sont par dévotion. Ils laissent une plus grande place à leurs sens... l'amour dans toute sa puissance manque soudain de repère alors que l'occasion est belle... mais le cordonnier, le poissonnier ne le voient plus...

...Et c'est à tous les bars, à ce night-club, à ce piano-bar, que revient le travail en force...

même le genre de types qui passent leurs jours à la salle de gym ou sur les terrains de sport, ils bossent devant ces endroits le soir... et attention, c'est eux qui décident si tu entres ou si tu sorts... des fois ils cognent des mecs, des gamins, qu'on pas l'âge de rentrer... tu parles... si ils sont dans la rue, pourquoi pas dans les bars... ou aux putes... ça les calmerait...

...Bien sûr même quand tout ça ferme il y a encore du mouvement, même du travail...

tiens, pour les mecs comme moi... et bien on vient nous voir... c'est des types... y sont volontaires... ou bénévoles qu'ils appellent ça... les flics aussi, ils tournent toute la nuit...

...Parfois il se passe quelque chose... souvent c'est pour des délires à cause de l'alcool... donc y a des pompiers qui interviennent ou des ambulances...

...L'autre jour j'ai même vu les gars d' E.D.F., là G.D.F., qui venaient en pleine nuit pour une fuite de gaz...

... Y a des voyous... pis tiens, des mendiants, ils travaillent pas eux, les mendiants?

_ *Vous croyez pas qu'un penseur, il travaille? » Hiver 2006*

L'ange déchu

Elle approcha de la forêt. La pleine lune et quelques étoiles éclairaient les champs. On entendait déjà des hulottes ou des chouettes. Un chat sortit des bois. Il miaula une fois très fort en venant droit vers elle. Elle aimait les chats mais soudain elle pensait au pire horreurs ; qu'il pouvait lui sauter à la gorge, la mordre à la trachée de ses crocs, la lapider sans relâche de ses griffes mais elle alla pourtant vers lui en faisant le son que l'on aime faire aux chats quand on veut les caresser, en pinçant les lèvres et en aspirant un petit peu sèchement puis vraiment plus charmeur, en faisant comme des bisous écrasés de grand-mère. Le chat arrivait dans un petit trot élégant, les yeux lumineux et aux moment où il allait se frotter dans ses jambes ou se donner à des caresses gratuitement comme elle s'y attendait ; il fît un écart franc pour l'éviter et continua sa route vers le village comme si elle n'était qu'un vulgaire obstacle, sans chaleur, sans douceur...

C'était embêtant parce que si le chat eut partagé un petit peu de réconfort dans cette rencontre nocturne sèche ; cela aurait suffit à ce qu'ils repartent ensemble, câlinés et dociles vers la communauté. Mais là c'était trop! Même un chat ne la comprenait pas...

LE BIEN HEUREUX

La fenêtre de cet homme était ronde. Comme un hublot ! Sa glace était les autres. Comme le voyaient les croiseurs. Leur regard lui indiquait tout. Sa pensée était simple, elle suivait la mode.

Pourtant sa maison n'avait rien des pavillons que l'on fait dans le Nord. Il l'avait dessiné ; je dis bien dessiné, car il n'avait rien de l'architecte…

C'était une coque de douze pieds dans les terres habitées. La rouille et la taule façonnaient le décor dans un jardin sans porte ou celle de la liberté. Il n'avait pas de boîte aux lettres ; A quoi lui aurait-elle servit ?

Il voulait être honnête mais avec ses ennuis… Il escroquait l'Etat d'une parcelle humide. Un handicape mental depuis une bagarre lui empêchait l'insertion de l'entente sociale. Car on ne le sait que trop peu, la mentalité est égoïste et ne laisse pénétrer un quelconque touriste. Le nôtre n'en était point mais égoïste aussi, son pays l'ayant trahit.

Sa pauvreté était une seconde barrière, la mode une aide, comme le disco et les Peugeots. Il se parfumait à toutes les sauces de Monoprix, E.D., Leclerc et Uniprix.

Jusqu'à ce lointain voisin qui, plein d'argent et le bras long, le dénonça pour sa marginalité. Comme par chance, les gendarmes le trouvèrent intéressant… On lui laissa cette parcelle contre un emploi dans la gendarmerie maritime.

Il fut troufion, sergent, lieutenant, major et une fois rentré à sa coque, il devint capitaine de chez lui.

On dit depuis qu'un marginal c'est un homme grand et de moral quoique traître de son idéal. *18/01/01*

Perdre un combat

Certains pensent que ce qui brûle dans le cœur des amoureux est plus chaud et plus puissant que n'importe quel soleil... Pourtant dans ces mêmes cœurs gèlent une haine plus froide et plus mortelle que n'importe quel trou noir de l'univers.

Une amitié par exemple, toute capable de choir comme de petites piques aux aléas de nos caprices. C'est souvent comme ça que débute l'amour ou la haine ou les deux.

Partager de la vie, des joies, des peines et des cadeaux. L'amitié est gratuite, elle est bonne comme une étoile qui brille loin mais qui exauce

toute sorte de vœux. Parfois une petite déception causée peut entrainer de petites piques de plus en plus violentes. Et quand elle demeurent sans jamais êtres soignées par des caresses d'excuses ; la haine s'installe et fait l'irréparable...

Alors les ennemis s'éloignent. Le combat trop violent, il s'attise de messages déformés, grossis par des colporteurs au spectacle.

Quand le combat par moment s'harmonise de pauses, elles sont forcément voué à l'amour pour un allier... Un amour plus ou moins bien entretenu puisque échangé par des guerriers.

Mais entrons dans les détails...

Imaginons deux jeunes amis qui partagent une même joie. Peut-être une drogue douce qui les lie très implicitement. Pourtant cette drogue un jour l'est font se disputer jusqu'à en obliger un à dénoncer l'autre à la police...

La mauvaise conscience du premier le perturbe pendant que le second commence le combat. L'éloignement des deux amis leur permet l'amour d'alliés telle qu'une vieille louve rousse qui déteste le second pour le premier.

Celui qui a commis l'irréparable, celui qui a lâchement dénoncé son ami. Quelle est sa sanction ? Celle de moins bien dormir ? D'avoir mauvaise conscience ? En plus de la honte qui le poursuit ... Pourtant cette jolie rousse est avec lui. Ils sont biens malgré son caractère de vieille louve endurcie! Avec ce qu'il a fait le premier guerrier a des angoisses. Il vit tout de même mal. Quand analysant ses points faibles, il s'aperçoit que c'est sa copine son plus gros...

Il suffirait par exemple qu'elle se mette à boire et son comportement serait auto-destructeur. Elle lui en avait parlé. Alors un soir qu'il avait ses angoisses, il se mit à lui écrire dans son journal intime, à elle. Il disait :

« j'ai peur qu'un soir, si nous nous disputons, tu partent avec des mauvais types, qu'ils te fassent boire et que le pire s'ensuive... »

Écrire cela paraît stupide mais sur le coup cela le soulagea.

Et un jour ils se disputèrent très fort. Il l'a quitta et elle partie avec toute une bande d'amis qu'ils avaient en commun dont un ennemi : le second.

A ce moment le premier ne pensait plus une seconde à ses angoisses et il pleurait plutôt sur son sort.

Elle à ce moment ressentait les piques de haine et n'avait pas oublié les angoisses de son ami.

Sur la route ils achetèrent beaucoup d'alcool...

La haine, l'amour, quelle différence ? Quand le cœur vous en dit il sait les cultiver jusqu'au bout.

Une vie d'amour perdu

Dans le brouhaha de la cohue, à la Défense, Paris, fin de journée. C'est la sortie des bureaux. Les gens sont rendus à leur état robotique animal du « je fonce » pour vite être chez soit ; souvent ils y retrouvent quelqu'un...

Et puis il y a ce vieillard... Tout aussi affairé, sans doute par habitude, machinalement...

Les gens se heurtent, parfois injurient, se bousculent, courent.. Se pressent à l'écoute du signal de la fermeture des portes du R.E.R.

La ligne F s'arrête plus tôt : c'est le dernier train qui part...

Et dans ce tumulte, à vingt mètres à peine de l'accès au train ; notre homme s'arrête brusquement, comme interloqué, soudain ahuri, il reste immobile dans l'espace et le temps semble se figer.

Les passant le doublent, sans le toucher, tout le monde autour continu sa course ; mais lui demeure stoïque... droit, ou légèrement vouté, le regard fixe, il s'est arrêté.

Le quai tout entier continu son va-et-vient et bientôt s'éclaircit et se vide des usagés qui ont gagné leur transport, tous, sauf un....

Il est maintenant seul ; l'air métamorphosé, debout, dans le silence s'installant. Il tourne la tête, sûr de tomber ainsi nez-à-nez avec cette multitude de sièges colorés, plus ou moins dégoutants ou gras.

Il s'approche maintenant doucement d'un fauteuil ; il a raté son dernier train exprès mais pourquoi?

Il s'en fout complètement, pour la première fois.

Son regard est si profond, ses yeux lourds d'humidité, un frisson lui glace le dos... Il s'assoit, comme s'il ne s'était pas assis depuis quatre-vingt-dix ans... Ses mains calleuses et ridées reposantes légèrement sur ses genoux et dépourvues de la moindre alliance... Il a enfin le temps...

Et un flou conquit son esprit et l'emmène, l'emmène, quatre-vingt-trois ans en arrière, sous le pré-haut de la cours de récréation de sa dixième classe.

Stéphanie accourt à lui pendant que Farid attend en retrait ; « Alexandre, fais le guet s'il te plait! »

Puis elle court vers Farid, tandis que, lui, déjà épie à la ronde si aucun maître ne circule dans les parages.

Mais vite son attention est détournée vers les deux autres qui se sont enlacés, s'étreignent et s'embrassent dans un baiser riche et maladroit, tellement pathétique!

Et Alexandre ressent alors ce qu'il n'est pas prêt de l'abandonner... Il ne sait pas comment cela s'appelle, peut-être que ça n'a pas de nom, parce qu'il est sûrement le premier et le seul à sentir cela ; personne ne lui a jamais parlé de ça.

Mais les jours qui suivirent, il ne voyait plus les filles de la même manière ; il était beaucoup plus curieux, tout simplement très attiré...

Il découvrit évidement les premiers jeux érotiques solitaires, plein d'imagination, hanté par toutes sortes d'images charnelles de petites camarades!

Son fidèle ami Tony, plus âgé et plus expérimenté, l'accompagne et partage ses premiers ébats ou plutôt leurs premières déceptions sentimentales!

Tony conquiert le cœur de Coralie. Alex reste éperdument amoureux de la meilleure amie de cette dernière, Karen, une charmante rousse, à la bouille d'ange, il est vrai, mais Coralie, plus chaude et attirée, envoute

bientôt le Tony complètement, alors que Karen ne semble pas s'intéresser à notre ami...

Les années passent et notre héros reste solitaire alors que Coralie à définitivement ravagé le cœur de Tony, qui devient fou, avec une éducation fragile, il échoue dans l'alcool, la drogue et le gangstérisme, s'éloignant d'Alexandre.

Alexandre, qui, très tôt réfugié dans la drogue douce, va d'amour caché, en fantasmes refoulés, poursuit péniblement ses études et voyage seul...

Il trafique un petit peu du cannabis, sans plus entendre parler ni de Tony, ni de Coralie ou de Karen. Il se créé un groupe de joyeux amis fêtards, sans jamais parvenir à sortir avec la moindre fille...

Tony, depuis, est sorti avec les plus belles de la région.

Mais, croulant sous les erreurs accumulées et surtout les erreurs de parcours, Tony est envoyé chez son père, qui a une maison au Portugal.

Pendant ce temps, Alexandre, s'accroche à ses études et à sa vie solitaire... Il aura l'éloge d'une jeune peintre, Sonia, qu'il rejettera trop rapidement, et s'en trouvera puni de rejets de la part de toutes les autres...

Il aimera de loin et de poèmes une quantité importante de filles, sans jamais pourtant leur avouer, ou, le cas dépassé, se heurtant à un mur froid et dur.

Il apprend ensuite par un gars qu'il déteste, que Tony est revenu du Portugal, mais complètement dangereux et pour cause, il a sauté sur une fille avec un couteau et l'a violé. Bientôt les gendarmes auditionnent Alexandre pour dresser un schéma psychologique d'enfance à Tony. Cette affaire affecte la sensibilité de notre homme et le perturbe, d'autant plus que les sacrés gendarmes en profitent pour le provoquer au sujet de consommation et de revente de haschich!

Les temps passent, Tony est en prison pour au moins huit années et Alexandre, enfin se décide à sortir avec sa meilleure amie ; Marie-Astrid, une fille complètement folle, rousse, qui à fait tout ce que les autres filles évitent de faire... Elle le détruira après lui avoir donné d'un coup ce qu'il attendait depuis douze ans, l'amour... sous toutes ses formes, tendre et chaotique, épris et ingrat... sauvage et barbare!

Il tombe en dépression nerveuse, fréquente des cliniques psychiatriques et maisons de repos ; se relance dans ses études.

Un jour, se promenant dans sa campagne, le long d'une rivière avec Rodolphe, ils aperçoivent deux jeunes demoiselles qui se baignent dans des cris de joies...

Ils arrêtent leurs vélos, les appuis contre des frênes et attendent, le cœur un peu culotté et échaudé, la sortie de bain des gamines.

Ces dernières sont très réceptives à leur approche et acceptent de les revoir le soir. L'une d'elles à des origines espagnoles, donc la peau un peu mâte, elle est fine, des yeux de biche, délicieuse...

Alexandre s'impose en chef face aux trois larrons qui étaient pour l'évènement présent chez lui le soir même et il s'approprie grâce à ses déboires passés, la priorité pour draguer Marcia.

Celle-ci, qui ne connaissait pas beaucoup le monde s'accommoda de l'offre comme elle se serait contenter de n'importe quel mignon...

Leur idylle dura six mois, plus ou moins réciproque, et agréable, somme toute si Rodolphe ne s'était pas gargarisé à nommer la belle de petite sœur et de douceurs... Ce qui incommodait fortement Alex, qui n'avait plus besoin depuis longtemps d'admirateur ou même d'un ami, souvenez-vous...

Bref, Alex connu une seconde dépression nerveuse, suivie d'hospitalisations ; tandis que Tony, lui, enfin libéré, sauta, deux semaines plus tard sur une autre fille, qui fut sauvée de justesse par un voisin attentif à ses alertes. Tony fut condamné pour tentative de récidive et Alexandre à nouveau interrogé sur le passé de Tony, d'ailleurs, chaque fois qu'il le pouvait, il disait le plus grand bien de son ami d'enfance, notamment qu'il lui avait tout appris, qu'il était le plus généreux, le plus courageux et le plus doux...

Les gendarmes, en profitaient chaque fois eux, pour orienter le débat vers la consommation de marijuana, lâchement.

Il abandonna définitivement ou presque ses études à l'université, correspondant un tout petit peu avec Tony, emprisonné. Il rencontre Cécilia, sur internet, entre deux voyages, une jeune étudiante parisienne, d'origine taïwanaise, qui parle cinq langues et leur amour dure six mois comme avec Marie-Astrid et Marcia!

Pendant qu'Alexandre est en vacances aux États-Unis, Cécilia est elle à Taïwan, pour améliorer ses dialectes, et elle a un coup de foudre pour un taïwanais, elle qui croyait préférer les français! Ce qui outre rappelant une fameuse chanson à Alexandre, l'atteint profondément...

Le voilà blindé cette fois pourtant, et suivit par un thérapeute, il ne rechutera pas.

Il fréquente des femmes de rue, partout où il passe, ce qu'à d'ailleurs évoqué le capitaine de gendarmerie au sujet de Tony, sur ce qu'il aurait du faire...

Il gardera un contact soudé d'amitié avec Marie-Astrid, maintenant maman, et avec Cécilia mais pas avec Marcia, qui l'a remplacé par un type peu à la hauteur...mais finalement à la sienne, à elle!

Et Alexandre, dans sa frustration s'était inventé un océan imaginaire dans lequel il voyait tomber comme une grosse goutte dans un éclaboussement, les femmes qu'il aimait et qui le rejetaient ; à force même, des rivières et des fleuves, jonchés d'autres femmes, n'étaient autres que les peines d'une seconde, d'un coup de foudre passager et sans suite, de rue, qui alimentaient aussi cette mer.

Nous, nous avons ce vieillard, assis et absorbé dans sa mémoire, sur ce quai désert et où des néons clignotent, un courant d'air fait glisser un papier de chocolat de distributeur par terre... On entend le son d'un métro qui passe dans un couloir voisin et des pas aux loin.

Dans ce crâne, basculé en avant, permettant aux regard vide de se fondre dans le noir du bitume à ses pieds ; bientôt, l'océan des peines est passé en revue, dans un ordre à peu prêt anecdotique et entrecoupé de certains souvenirs d'échanges éphémères affluents. Quelle malchance! C'est impossible! C'est tout simplement impossible! Son regard s'illumine un instant, un sourire satirique apparaît sur sa bouche. Non, vous pourriez raconter cette vie à n'importe qui, il ne vous croirait pas! Autant de malchance, c'est impossible, IMPOSSIBLE!

Il faut se souvenir de cette copine, qui l'appelait, comme l'autre, et l'autre et l'autre, pour lui annoncer finalement qu'il était juste un bon copain, voilà tout... Et puis ces fois où il a perdu de vue une jeune femme qui lui avait sourit ; et puis toutes ces fois ou une fille a eut le choix entre lui et un autre, et, c'était l'autre, ou celles qui voulaient bien mais complètement intoxiquées et infidèles! Il se demande même si certaines ne seraient pas devenues lesbiennes pour êtres sûres de ne pas avoir affaire à lui!

Jamais, il n'avait connu l'échange, spontané et réciproque, idylle et le romantisme bien connu de tout le monde.

Pourtant derrière ce masque de perdant, de cœur esseulé, comme tout célibataire endurci, il accumula toute sa vie les aventures d'un soir... En fait, il avait du avoir deux fois plus au carré de son âge de conquêtes qu'un homme marié!

S'il y avait un homme dans ces sous-terrains ce soir, qui connaissait les femmes, c'était Alexandre et il le savait très bien malgré ce semblant de peine... Il n'a pas d'alliance au doigt parce qu'il est marié au coups de foudre, incessants, inépuisables... Il n'a pas de femme parce qu'il les a toutes eut finalement, le malin! Il exulte intérieurement, fier de lui, de son vécu, de sa ténacité.